COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le volume —
1 franc 25 centimes à l'étranger

EUGÈNE SCRIBE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

IX

— OPÉRAS-COMIQUES —

CINQUIÈME SÉRIE

La Fée aux Roses
Giralda
La Chanteuse voilée
Marco Spada

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
—
1856

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

IX

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IX

— OPERAS-COMIQUES —

V

LA FÉE AUX ROSES — GIRALDA
LA CHANTEUSE VOILÉE — MARCO SPADA



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

LA FÉE AUX ROSES

OPÉRA-COMIQUE FÉERIE EN TROIS ACTES

En société avec M. de Saint-Georges

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY

Opéra-Comique. — 1er octobre 1849.

PERSONNAGES.

ATALMUC, magicien.
NÉRILHA, son esclave.
XAILOUN, maraicher.
CADIGE, voisine et amie de Nérilha.
GULNARE, voisine et amie de Nérilha.
LE PRINCE BADEL-BOUDOUR, sultan des Indes.
ABOULFARIS, son premier visir.
DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, PEUPLE, SOLDATS, BAYADÈRES, ESCLAVES NOIRS.

La scène se passe dans la province et près de la ville de Candahar, dans le royaume de Caboul.

ACTE PREMIER.

Le laboratoire d'Atalmuc le magicien; à gauche du spectateur, des fourneaux, un alambic, des fioles de toutes sortes; à droite, une table sur laquelle est un grimoire; au fond, un grand buffet, des chaises, plusieurs ustensiles de ménage, comme balais, vases, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALMUC, seul, à droite du théâtre, lisant tour à tour son grimoire et surveillant une préparation magique qu'il compose.

AIR.

Art divin qui faisait ma gloire,
En vain j'implore ton secours!
O ma baguette, ô mon grimoire,
Soyez maudits et pour toujours!
Oui, je saurai trouver ces philtres
Et ces breuvages tout-puissants
Par lesquels, amour, tu t'infiltres
Et te glisses dans tous nos sens!

Art divin qui faisait ma gloire,
En vain j'implore ton secours!
O ma baguette, ô mon grimoire,

Soyez maudits et pour toujours!
Allons, allons, obéissez!
Démons, vous qui me connaissez!
Métaux subtils, accourez tous!
Venins, serpents, unissez-vous!
Mon cœur est plein d'espoir, et mon âme s'élance
Vers le bonheur qu'ici-bas je rêvais!
(Regardant du côté de son fourneau.)
Philtre amoureux! ta magique puissance
Va, d'être aimé, me livrer les secrets!
(Le vase contenant la préparation magique éclate et se brise.)
Tout est perdu!
Brama! tu l'as voulu!
Eh bien, eh bien! inutiles secrets,
A vous ici je renonce à jamais!
Esprits trompeurs, ô puissance fatale!
Allez, allez dans la nuit infernale!...
O funestes secrets!
A vous tous, sans regrets,
Je renonce à jamais!

(Dans sa colère il brise les vases qui étaient placés sur le fourneau. Au bruit arrive Nérilha effrayée.)

SCÈNE II.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA.

Eh bien! eh bien! mon doux maître, qu'est-ce que je viens d'entendre?

ATALMUC, brusquement.

De quoi te mêles-tu? que viens-tu faire ici?

NÉRILHA.

Savoir qui s'amuse à briser votre vaisselle. Dès que c'est vous, rien de mieux! Vous êtes le maître, et si vous voulez que je vous aide...

ATALMUC, avec impatience.

Tais-toi!

NÉRILHA.

Mais si c'eût été moi, Nérilha, la pauvre esclave...

ATALMUC.

Laisse-moi! va-t'en!

NÉRILHA.

C'est dit! on s'en va!

ATALMUC.

Où vas-tu?

NÉRILHA.

Faire votre souper... ces tartelettes à la moelle de paon... que vous m'avez commandées... et que vous aimez tant... (A part.) Ah!... cela a l'air de le radoucir. . c'est étonnant comm-il est gourmand, pour un sorcier!

ATALMUC.

Écoute ici!

NÉRILHA.

Me voici, maître!... mais votre souper...

ATALMUC.

N'importe!

NÉRILHA.

Il est sur le feu... et va brûler...

ATALMUC, étendant la main.

J'ordonne qu'il se conserve... juste à point... jusqu'à ce soir...

NÉRILHA.

C'est admirable!... Dieu! que c'est beau d'être savant à ce point-là!... Et on dit que vous n'avez étudié, pour cela, que deux ou trois cents ans, ce n'est vraiment pas trop!

ATALMUC, avec impatience.

Je t'ordonne de m'écouter... (Nérilha baisse la tête et se tait.) Tu n'étais qu'une pauvre enfant... une esclave mise en vente sur la grande place de Candahar, et comme j'allais au marché ce jour-là... je t'ai achetée pour trois sequins!...

NÉRILHA.

Ça n'est pas cher!

ATALMUC.

Trop, mille fois!.. Si j'avais pu prévoir ce que tu me coûterais un jour de chagrins, d'inquiétudes... de tourments... je n'y ai pas pensé...

NÉRILHA.

Vous?... un sorcier!

ATALMUC.

On ne pense pas à tout... Il y a six ans de cela... tu es devee nue gracieuse, charmante, enfin... et pour mon malheur, je me suis mis à t'aimer!...

NÉRILHA.

Oui, vous m'avez souvent dit ce mot-là, que je n'ai jamais pu comprendre ! vous êtes toujours, avec moi, bourru, fâché et de mauvaise humeur !

ATALMUC.

C'est de l'amour !

NÉRILHA.

Vous me tenez toujours renfermée et ne me laissez voir... que vous...

ATALMUC.

C'est de l'amour... cet amour qui fait mon tourment !

NÉRILHA.

Cela vous tourmente...

ATALMUC.

Oui, sans doute...

NÉRILHA.

Et moi, donc !

ATALMUC, avec colère et la menaçant.

Ah ! traîtresse !

NÉRILHA.

N'allez-vous pas me battre, maintenant ?

ATALMUC.

C'est plus fort que moi, te dis-je... et quand on a de l'amour...

NÉRILHA.

Ah ! si vous pouviez ne plus en avoir ! tâchez donc ! ce serait agréable pour nous deux !

ATALMUC.

Impossible !

NÉRILHA.

Vous?... un magicien !

ATALMUC.

Mais tu ne sais donc pas... tu ne comprends donc pas ce que c'est?..

NÉRILHA.

Pas le moins du monde...

ATALMUC.

Ah ! c'est que tu n'aimes rien...

NÉRILHA.

Si vraiment !... j'aime les belles roses qui sont là, dans ce vase, et auxquelles il m'est défendu de toucher ! .. Quant à

les admirer dans les jardins, où l'on dit qu'elles habitent... il n'y a pas même à y songer... et c'est bien singulier, j'y pense sans cesse... sans pouvoir m'en empêcher ! C'est mon amour à moi !

ATALMUC.

Comme tu es le mien !

NÉRILHA.

Parce que je n'en vois jamais !

ATALMUC.

Parce que je te vois tous les jours !

NÉRILHA.

Alors, c'est tout le contraire !

ATALMUC.

Et cependant c'est la même chose !... Et tu n'aimes rien... rien autre ?...

NÉRILHA.

Mon Dieu si... Vous savez bien mes deux jeunes voisines, Cadige, la petite marchande d'ananas, et Gulnare, la belle lavandière ?...

ATALMUC.

Eh bien ?...

NÉRILHA.

Eh bien !... j'aime quand elles sont là, et que vous n'y êtes pas...

ATALMUC.

Oui-da !...

NÉRILHA.

Gulnare me donne des conseils, et Cadige me donne des fleurs qu'elle a cueillies en cachette, et qui me rendent toute joyeuse... Et puis, à mesure qu'elles se fanent, ma joie et mon bonheur s'en vont !... Pauvres fleurs !... Afin que vous ne les voyiez pas... je les cache là... (Montrant son corset.)

ATALMUC.

En vérité !

NÉRILHA.

Et comme moi, en prison, elles ne durent pas longtemps !

ATALMUC.

Ah ! si tu voulais !... tu serais riche et heureuse... tu aurais de l'air... de la liberté, de beaux jardins émaillés de roses.

NÉRILHA, avec admiration.

Ah ! mon Dieu !... et pour cela que faudrait-il faire ?

ATALMUC.

M'aimer!

NÉRILHA.

Ah ! si je pouvais en venir à bout !.. Mon Dieu, mon Dieu, que je le voudrais!

ATALMUC.

A la bonne heure, au moins. voilà une bonne parole, et en feuilletant de nouveau ce grimoire... (Se retournant avec humeur.) Qui vient là ?

NÉRILHA.

Xaïloun, le pourvoyeur... qui vient apporter les fruits et les légumes...

ATALMUC.

A quoi bon ?

NÉRILHA.

Dam !... vous ne voulez pas que j'aille moi-même au marché...

ATALMUC.

C'est trop dangereux pour les jeunes filles... mais ce Xaïloun me déplaît!

NÉRILHA.

Lui? le plus beau garçon du pays!

ATALMUC.

C'est pour cela... Allons, hâtez-vous de faire votre provision, et surtout ne me dérangez pas!

SCÈNE III.

XAÏLOUN, entrant et déposant les deux corbeilles de fruits qu'il porte avec un bambou sur son épaule, NÉRILHA, ATALMUC.

TRIO.

(Xaïloun, près de Nérilha, à gauche; Atalmuc, assis à droite et feuilletant son grimoire.)

XAÏLOUN, à voix haute.

Voici, voici, la belle fille,
Des dattes et de la vanille!
Des pêches, des cédrats exquis!
Voyez parmi mes plus beaux fruits!

ATALMUC, parlé, avec impatience.

Tais-toi! Silence!

NÉRILHA.

Et ne savez-vous pas qu'il faut,
Chez un sorcier, parler moins haut!

XAÏLOUN, plus bas.

Écoutez-moi, ma belle fille,
Vous si naïve et si gentille!
Cadige et Gulnare, en ces lieux,
En secret viendront toutes deux
Vous prendre, ce soir, pour la fête!

NÉRILHA, bas.

Ah! quel plaisir!

XAÏLOUN, de même.

Tenez-vous prête!

NÉRILHA, de même.

Mais pour sortir...

XAÏLOUN, de même.

Un seul moyen.

NÉRILHA.

Lequel?

ATALMUC, qui est resté assis devant son grimoire, se lève en ce moment.

Que dites-vous?

XAÏLOUN.

Moi, rien!

XAÏLOUN ET NÉRILHA.

ENSEMBLE.

Je lui disais, } la jeune fille,
Il me disait, }
Voici, voici de la vanille!
Des pêches, des cédrats exquis!
Voyez, parmi mes plus beaux fruits,
Voyez, prenez... les plus exquis!

ATALMUC, avec colère.

Croyez-vous donc qu'on m'en impose?...
Non... non... vous disiez autre chose...

XAÏLOUN.

Qui? moi? seigneur! Moi, des secrets!

ATALMUC.

A voix basse tu lui disais :
Écoutez-moi, la belle fille,
Vous si naïve et si gentille,
Cadige et Gulnare, en ces lieux,
Viendront vous prendre toutes deux.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

J'en suis stupéfaite!
Quoi, de sa baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

ATALMUC.

Oui, je le répète,
Oui, de ma baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Et plus d'artifice,
Sinon ma justice
Va vous foudroyer!

XAÏLOUN.

Son regard me guette,
Et de sa baguette
La vertu secrète
Peut m'expédier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice
(Montrant Nérilha.)
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

XAÏLOUN, bas à Nérilha, pendant qu'Atalmuc retourne à son grimoire.

Pour vous soustraire à ce tyran,
Avec nous, partez, croyez-m'en!

NÉRILHA, étonné.

Eh quoi! partir!

XAÏLOUN.

Eh! oui vraiment!

NÉRILHA.

Quitter ces lieux?...

XAÏLOUN.

Et ce tyran!

NÉRILHA.

Parlons plus bas!

XAÏLOUN.

Parlons plus bas!
Cette fois il n'entendra pas!

ATALMUC, s'approchant d'eux avec colère.

Ah! vous croyez!...

XAÏLOUN, effrayé.

Je suis perdu!

NÉRILHA, de même.

Il a tout entendu!

ATALMUC.

Oui, j'ai tout entendu.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

J'en suis stupéfaite!
Quoi! de sa baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice!
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

ATALMUC.

Oui, je le répète,
Oui, de ma baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Que l'on m'obéisse!
Et plus d'artifice!
Sinon ma justice
Va vous foudroyer!

XAÏLOUN.

Son regard me guette!
Et de sa baguette
La vertu secrète
Peut m'escofier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice!
(Montrant Nérilha.)
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

NÉRILHA.

Ah! qu'il a l'air méchant!

Par son art tout-puissant,
Il nous voit, nous entend,
De lui, mon sort dépend!

(A Xaïloun.)

N'ajoutez pas un mot
Et partez au plus tôt,
Ou vous allez, dans peu,
Rôtir à petit feu!

ATALMUC.

Sors de ces lieux, va-t'en!
D'ici, pars à l'instant!
De moi, ton sort dépend,
Je te change en serpent!

(Lui montrant la cheminée.)

Ou, si tu dis un mot,
Remplaçant ce fagot,
Tu vas, j'en fais le vœu,
Rôtir à petit feu!

XAÏLOUN.

Ah! qu'il a l'air méchant!
D'effroi j'en suis tremblant!
De lui, mon sort dépend...
Me changer en serpent!

(Gagnant la porte.)

Je ne dis plus un mot
Et je pars au plus tôt...
Je ne veux pas, mon Dieu!
Rôtir à petit feu!

(Xaïloun s'enfuit effrayé.)

SCÈNE IV.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA, regardant Xaïloun qui s'enfuit.

Comme il s'enfuit à toutes jambes!... Et vous, seigneur Atalmuc, comme vous voilà rouge de colère... et pourquoi, je vous le demande?

ATALMUC.

Pourquoi?... Quand ce Xaïloun, ce traître de pourvoyeur, vient ici pour te faire la cour!

NÉRILHA, avec étonnement.

Ah! ça s'appelle... faire la cour?

ATALMUC, avec colère.

Certainement!...

NÉRILHA.

Eh bien!... c'était gentil, et ça m'amusait.

ATALMUC.

Ah! cela t'amusait... un séducteur, déjà aimé par une de tes amies, la petite Cadige, la marchande d'ananas!

NÉRILHA.

En vérité!

ATALMUC.

Elle en est folle... elle en est jalouse...

NÉRILHA.

Elle ne m'en a jamais rien dit.

ATALMUC.

Et moi je le sais... je viens de le lire... là... dans ce livre magnifique, qui m'apprend tout... et s'il t'arrivait seulement de penser à Xaïloun...

NÉRILHA.

Comme si on pouvait empêcher ça...

ATALMUC, avec jalousie.

Tu l'aimes donc?... Tu l'aimes?

NÉRILHA, haussant les épaules.

Est-ce que cela me regarde... Voyez plutôt, voyez vous-même, puisque vous pouvez tout voir, (Montrant son cœur.) tout lire, là...

ATALMUC, la regardant attentivement.

C'est vrai... c'est vrai... (Avec douleur.) Elle n'aime personne... personne!... pas même moi!...

NÉRILHA, vivement.

Ça, je vous en réponds! (Montrant son cœur.) Et c'est plus certain, là, que dans votre grimoire.

ATALMUC, de même.

Tais-toi! tais-toi!... Ne me le dis pas... essaie au moins de m'abuser...

NÉRILHA.

A quoi bon? puisqu'il n'y a pas moyen.

ATALMUC.

Elle a raison! (Avec douleur.) Ne pouvoir même pas être trompé!

NÉRILHA, le regardant avec compassion.

Pauvre homme! (Allant à lui d'un air de bonté.) Consolez-vous, maître, peut-être que cela viendra.

ATALMUC.

Pour cela, il faudrait ne pas savoir... tout ce que j'ai appris... tant de secrets... tant de sciences...

NÉRILHA.

Oubliez-les !... et vous vous trouverez aussi avancé que moi... qui ne sais rien.

ATALMUC.

Ah ! si je t'en croyais !... (Une divinité indienne frappe sur son ventre, et un bruit de tam-tam retentit.) C'est aujourd'hui le premier jour de la lune... ce signal m'avertit qu'on m'attend à une assemblée de sorciers, où je ne peux pas manquer... Ne sors pas d'ici avant mon retour... et comme ce n'est qu'à douze cents lieues... je serai revenu dans une heure... pour souper... Que tout soit prêt... tu m'entends... Adieu ! (Il disparaît vivement par le fond à droite.)

SCÈNE V.

NÉRILHA, seul.

Bon voyage !... Mais s'il croit qu'en son absence je vais rester ici... ah bien, oui !.. Il ne se rappelle plus qu'il a ordonné lui-même au souper de se maintenir cuit à point... Xaïloun m'a dit que mes deux voisines, Cadige et Gulnare, allaient ce soir à une fête... et qu'elles comptaient sur moi... Allons les retrouver... quand je ne resterais avec elles qu'une heure... une heure de plaisir et de liberté... c'est si doux !... Mais ma toilette, rien que ma robe de tous les jours... tandis que ces demoiselles vont avoir des étoffes élégantes... des parures pour les aider à être belles... Bah ! je le serai toute seule ! N'y pensons plus ! (Apercevant une rose dans un vase.) Ah ! cette fleur... le maître n'est pas là... il ne me voit pas... (Elle prend la rose.) Là, dans mes cheveux... non, ici plutôt ! je la verrai... (Elle la place en bouquet à son corset.) Cela vous donne tout de suite un air de fête, et il me semble que je suis superbe !... Courons, maintenant !... (Elle s'élance vers le fond du théâtre et s'arrête.) O ciel ! Il y a comme un réseau invisible qui retient mes pas et m'empêche d'aller plus loin... Ah ! le malin magicien... ah ! le mauvais maître... me retenir à la maison, même en son absence ! (Avec un soupir.) Allons, me voilà revenue de la danse ! J'en serai pour mes frais de toilette... (Regardant la rose, qu'elle détache de sa ceinture.) et pour me tenir compagnie, il ne me reste plus que toi... ma gentille rose !...

AIR.

PREMIER COUPLET.

Près de toi, je crois revivre!
Sur tes feuilles tombent mes pleurs!
Oui, ta douce odeur m'enivre,
Et je souris à tes couleurs!
Dans la prison où je m'ennuie,
Où rien ne vient charmer ma vie,
Mes seules compagnes, mes sœurs,
Ce sont les fleurs!
Doux parfums de la vie,
Les fleurs!... les fleurs!
Rien que les fleurs!

DEUXIÈME COUPLET.

La beauté que l'on adore,
Comme la rose, brille un jour!
Un seul jour, dit-on, voit éclore
Et, bien souvent, mourir l'amour!
Puisque tout s'effeuille en la vie,
Puisque tout se fane et s'oublie,
Autant vaut n'aimer que les fleurs
Et leurs fraîches couleurs!
Les fleurs!... les fleurs!
Doux parfums de la vie,
Rien que les fleurs!

SCÈNE VI.

NÉRILHA, CADIGE ET GULNARE, entrant par le fond.

NÉRILHA, étonnée, et à part.

Cadige!... Gulnare!... Elles sont entrées... et moi, je ne peux pas sortir!...

GULNARE, à Nérilha.

Eh bien! nous voilà.

CADIGE, de même.

Nous venons te chercher... Est-ce que Xaïloun ne t'a pas prévenue de notre part?

NÉRILHA, avec embarras.

Si vraiment... (A part.) Mais leur avouer que je suis retenue ici prisonnière... quelle humiliation!

CADIGE.

Ce sera si amusant!

GULNARE, avec protection.

C'est pour cela que nous avons pensé à toi... parce que, ma pauvre Nérilha, quoique tu ne sois qu'une esclave, nous ne sommes pas fières, nous autres !...

NÉRILHA.

Je vous remercie bien... mais je ne peux pas... ne connaissant pas les personnes...

GULNARE.

Dès que tu es avec nous, cela suffit !

CADIGE.

C'est un grand seigneur, qui donne chez lui, ce soir, une collation... des sorbets et de la musique, dans un pavillon environné de roses...

NÉRILHA, avec joie.

Des roses!

CADIGE.

Toute une prairie!

NÉRILHA.

Ah! que vous êtes heureuses!... Et comment connaissez-vous ce seigneur-là?...

CADIGE.

Ce n'est pas moi, c'est Gulnare.

GULNARE, d'un air de suffisance.

Oui, ma chère... un seigneur étranger qui voyageait incognito... et qui ne voyage plus depuis qu'il m'a vue... Il vient pour moi depuis huit jours, tous les matins, à la fontaine des Palmiers!

CADIGE.

Où elle travaille comme lavandière.

GULNARE, vivement.

Ce à quoi il ne voulait pas croire. Il me prenait pour une houri déguisée... il me l'a dit... et avant son départ... il veut m'épouser... il me l'a promis... Tu vois donc que tu peux venir avec nous à ce pavillon... j'y suis comme chez moi !

NÉRILHA.

Impossible ! je suis retenue ici prisonnière!

CADIGE.

Toutes les portes sont ouvertes.

NÉRILHA.

C'est égal! Le seigneur Atalmuc, mon maître, qui est sorcier de son état, a trouvé un moyen de me retenir en plein

air... un filet invisible, qui arrête mes pas et m'empèche d'aller plus loin!

GULNARE.

Voilà une indignité!

CADIGE.

Voilà un abus!

GULNARE, avec exaltation.

Dieu! si l'on m'enfermait!

NÉRILHA.

Et tout cela, sous prétexte qu'il m'aime!

GULNARE.

Il t'aime?... Ah bien! alors, à ta place, moi, je lui apprendrais...

NÉRILHA.

Lui en apprendre, à lui! Et comment cela?

CADIGE.

En prenant un amoureux.

NÉRILHA, naïvement.

Un amoureux?

GULNARE.

Pour le moins!

CADIGE.

Tout le monde en a, excepté toi.

GULNARE, à Nérilha.

Et s'il ne faut que t'en prèter...

NÉRILHA.

Je ne demande pas mieux... car, sans cela, où voulez-vous que j'en trouve?... Je ne vois jamais personne... Ah! si, Xaïloun!...

CADIGE, vivement.

Un instant... il m'appartient... je l'ai retenu... et quoiqu'il soit bien un peu volage, mon rêve, à moi, c'est que je l'aimerai tant, qu'il finira par m'aimer... et puis, quand on y est, il n'en coûte rien de former des souhaits... et j'imagine quelquefois qu'un prince, ou une princesse, me prendra en affection, me donnera pour Xaïloun la place d'intendant général des jardins, et que je la lui offrirai en dot?

GULNARE, d'un air dédaigneux.

Que cela?

CADIGE.

Avec ma main.

GULNARE, de même.

Ah! c'est trop peu de chose!.. Mes souhaits, à moi, sont plus élevés... je me persuade parfois que je suis une princesse inconnue, dont la naissance cachée finira par se découvrir...

CADIGE.

Très-bien!

GULNARE.

J'épouse le sultan des Indes, qui me fait partager son empire. J'entre avec lui dans ma capitale, au son des trompettes, des cris de joie et d'amour, dans un palanquin cramoisi, brodé en perles... une couronne d'or sur la tête... des babouches en diamants, et deux petits nègres ornés d'éventails, pour me chasser les mouches... Voilà, mes amies, comment je compte entrer dans mon palais!...

CADIGE.

Cela se trouve à merveille!... Tu m'y donneras une place à moi et à Xaïloun...

GULNARE

Voilà déjà les solliciteurs et les courtisans!

CADIGE.

Oh! tu me la donneras, n'est-ce pas?...

GULNARE.

Sois donc tranquille... je ne suis pas fière... je ne t'oublierai pas!

NÉRILHA.

Eh bien! moi, mes amies... je forme des souhaits plus doux encore... Je rêve souvent que je suis transportée dans un séjour ravissant... où de toutes parts les yeux charmés n'aperçoivent que des roses... des roses toujours fraîches... qui ne se fanent jamais!

GULNARE ET CADIGE.

Et puis?

NÉRILHA.

Un royaume de roses, dont je suis la reine!

GULNARE ET CADIGE.

Et puis?

NÉRILHA.

Et puis... voilà tout!

GULNARE.

Obligée d'admirer tes fleurs?

CADIGE.

Toute seule?...

NÉRILHA.

Pourquoi pas?...

CADIGE.

De les cueillir?...

GULNARE

Toute seule?...

GADIGE.

J'aime mieux mon rêve.

GULNARE.

Moi, le mien... il ne lui manque rien!

NÉRILHA.

Que la réalité!

CADIGE, soupirant.

C'est vrai! Et dire que nous sommes ici, dans la maison d'un magicien... qu'il ne faudrait peut-être, pour accomplir nos souhaits, qu'un mot, un coup de baguette!

GULNARE.

Et ce magicien est absent!

NÉRILHA.

Et voici son grimoire!

CADIGE, s'approchant de la table.

Et voici sa baguette!

GULNARE ET NÉRILHA.

O ciel!

TRIO.

ENSEMBLE.

Désir de fille,
Feu qui pétille,
Esprit malin et curieux,
Désir ardent, impérieux,
Hasard, magie,
Sorcellerie,
Venez et secondez nos vœux!

GULNARE, à Nérilha, lui donnant le livre.

C'est devant toi qu'il excerce et pratique,
Regarde!

NÉRILHA.

A peine, hélas! je m'y connais!

GULNARE.

Et pourtant ce livre magique
Doit renfermer tous ses secrets !

NÉRILHA, parcourant plusieurs feuillets.

Ah ! j'ai cru lire...

GULNARE ET CADIGE.

Eh bien? eh bien?

NÉRILHA, donnant le livre à Gulnare.

Non, vraiment, je n'y comprends rien!

ENSEMBLE.

Désir de fille,
Feu qui pétille,
Esprit malin et curieux,
Hasard, magie,
Sorcellerie,
Venez et secondez nos vœux?

NÉRILHA, qui a repris le livre.

Attendez donc !

(Lisant.)

« D'après Ménassès l'hébraïque,
« Magicien très-estimé,
« Formule cabalistique
« Qui fait mouvoir tout être animé,
« Et lui donne la vie!... »

CADIGE.

O ciel! c'est diabolique!
Il faut en faire ici l'essai.

NÉRILHA.

Eh! qui donc animer?

GULNARE, gaiement.

Qui?

(Montrant un balai qui est dans un coin.)

Ce manche à balai!

CADIGE, riant.

Oui, faisons-le danser.

(A Gulnare.)

Voyons, lis ta recette!

NÉRILHA, lisant dans le livre.

« Prendre en ces deux doigts la baguette! »

CADIGE.

La voici, je la tiens!

NÉRILHA, lisant.

« Et puis vers l'Orien
« L'élever! »

CADIGE, agitant la baguette.

Bien! C'est fait!

NÉRILHA, lisant toujours.

« En répétant
« Deux fois ces mots : *Omidara!*
« *Myriack, Karaïba!*

GULNARE, répétant le mot.

Omidara!

CADIGE, de même.

Myriack!

LES TROIS JEUNES FILLES.

Karaïba!

(Le balai se met à se mouvoir, et à s'avancer au milieu du théâtre. — Les jeunes filles poussent un cri de surprise.

Ah!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique,
Effet diabolique!
Balai fantatisque,
Léger dans ses goûts,
Qui, de la cadence
Sentant la puissance,
Hardiment s'élance,
Et danse avec nous!
Tra, la, la, la, la, la, la!

(Elles se prennent toutes trois par la main, et dansent autour du balai en chantant.)

Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la!

CADIGE.

C'est charmant! c'est original!

NÉRILHA, montrant le balai.

Mais à danser seul il s'ennuie!

GULNARE.

Et pour lui tenir compagnie...
(A Nérilha.)
De ton maître moi je convie

Tout le mobilier à ce bal.

(Elle agite la baguette, et tous les meubles de l'appartement, chaises, tables, et jusqu'à un grand buffet chargé d'assiettes, qui est au fond du théâtre, se mettent successivement à se mouvoir.)

Ah! ah! déjà les voyez-vous?
A ma voix ils répondent tous!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique!
Effet diabolique!
Ce bal fantastique
Les réunit tous!...
Oui, de la cadence,
Suprême puissance,
La nature danse,
Danse comme nous!

(Les jeunes filles et tout le mobilier d'Atalmuc dansent ensemble.)

Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la!

(Au moment où le bal, qui va crescendo, devient le plus animé, on entend, à droite, la voix d'Atalmuc dans la coulisse.)

ATALMUC, en dehors.

Nérilha! Nérilha! mon souper!

NÉRILHA, effrayée.

C'est mon maître!
Le voilà de retour!

(Se tournant vers les meubles, qui dansent toujours.)

Cessez vite, cessez,
Le bal est terminé.

(Regardant vers la droite.)

Dieu! s'il allait paraître!

(Se retournant, et voyant la danse mobilière qui continue.)

Eh bien! m'entendez-vous?

(Criant.)

On vous dit : Finissez!
J'ai beau leur commander...

(Se frappant le front.)

J'oubliais dans mon trouble
La formule...

(Courant au livre.)

Omidara!

Myriack! Karaïba!

TOUTES TROIS.

Karaïba! Karaïba!

NÉRILHA, stupéfaite.

Ils n'en dansent que mieux!... et leur ardeur redouble!

CADIGE.

C'est juste!... nous savons l'art de les animer,
Mais nous ne savons pas celui de les calmer!

ENSEMBLE.

Strette du morceau sur un galop infernal.)

De ce bal
Infernal,
O signal
Trop fatal!
Triste sort,
Notre effort
Double encor
Leur essor!
Fol espoir,
De vouloir
Défier
Un sorcier!...
Oui, c'est clair,
C'est l'enfer
Qui bondit
Et mugit!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ATALMUC, paraissant à la porte, à droite.

ATALMUC.

O ciel! en croirai-je mes yeux!
Que l'ordre renaisse en ces lieux!...
Je le veux! je le veux!

GULNARE, CADIGE, NÉRILHA.

C'est lui! Quels regards furieux!
Fuyons, fuyons loin de ces lieux!...
Fuyons loin de ces lieux!

(Les trois jeunes filles s'élancent vers la porte du fond. Gulnare et Cadige disparaissent. Quant à Nérilha, arrêtée par le réseau invisible, elle est obligée de rester. Atalmuc étend la main, et tous les meubles redeviennent immobiles.)

SCÈNE VIII.

ATALMUC, NÉRILHA, qui vient de s'asseoir, se cachant la tête dans ses mains.

ATALMUC.

Qu'est-ce que cela signifie? Je m'absente à peine une heure, et je trouve ici un désordre pareil!

NÉRILHA, tremblante.

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas un peu de désordre... mais quand, dans une maison, il y a eu un bal... (Vivement.) Eh bien! oui, un bal... ce n'est pas ma faute à moi!

ATALMUC.

A qui donc?

NÉRILHA.

A ce grimoire que vous aviez laissé ouvert... et où j'ai lu, par hasard, deux lignes que je ne comprenais pas... aussitôt tout s'est mis à danser autour de moi... sans qu'il y eût moyen de l'empêcher...

ATALMUC.

Parce que tu ne savais que la moitié de mon secret!...

NÉRILHA.

Eh! mon Dieu... on ne veut pas vous l'enlever... gardez-le... et puisque vous pouvez tout, changez-moi, pour vous venger, en ce que vous voudrez... tuez-moi même, si ça vous fait plaisir... je l'aime mieux... tuez-moi!

ATALMUC.

Tu sais bien, perfide, que je ne le veux pas! que je t'aime trop pour cela!

NÉRILHA.

Bel amoureux, vraiment! bourru et colère... heureusement il y en a d'autres... d'autres plus aimables!...

ATALMUC.

Qui te l'a dit?

NÉRILHA.

Cadige et Gulnare, mes jeunes amies... qui en ont chacun un, qu'elles adorent!

ATALMUC.

Je ne les laisserai plus venir ici!

NÉRILHA.

Comme vous voudrez... je vous en aimerai un peu moins, voilà tout!

ATALMUC.

Est-il possible!

NÉRILHA.

Ah! cela commence déjà! Et puisque votre art (vous me le disiez ce matin) ne peut pas commander à l'amour... si j'étais de vous, j'en demanderais le moyen à d'autres...

ATALMUC.

Et quel est ce moyen... quel est-il?

NÉRILHA.

Dam! s'il faut que ce soit moi qui vous l'apprenne...

ATALMUC.

Achève!...

NÉRILHA.

Je ne sais pas au juste!... mais si j'avais un amoureux qui fût riche ou pauvre, je voudrais partager sa fortune ou sa misère... par ainsi...

ATALMUC.

Eh bien?...

NÉRILHA.

Si un magicien voulait être aimé de moi, il faudrait qu'il me donnât la moitié de sa magie...

ATALMUC.

En vérité!

NÉRILHA.

Qu'il m'expliquât les secrets de son grimoire ou de sa baguette... voilà!...

ATALMUC.

Et tu l'aimerais?

NÉRILHA.

Je ne dis pas cela!... mais ce serait peut-être un moyen de me gagner le cœur!... Qui sait?... Essayez!

ATALMUC, avec amour.

Ah! perfide!... Tout me dit que tu veux me tromper... et cependant je ne puis m'empêcher de saisir cette lueur d'espoir...

NÉRILHA.

Voilà déjà un bon sentiment dont je vous sais gré!

ATALMUC.

Est-il possible?...

NÉRILHA.

C'est la première fois que je me sens pour vous comme quelque chose... qui n'est pas de l'antipathie!... (Geste d'Atalmuc.) Lisez plutôt... vous qui savez lire... (Montrant son cœur.) Là!...

ATALMUC, la regardant avec attention et émotion.

C'est vrai! c'est vrai!

DUO.

Si tu pouvais devenir plus traitable,
Ah! combien je te chérirais!

NÉRILHA.

Si vous pouviez devenir plus aimable,
Ah! combien je vous aimerais!

ATALMUC.

Vraiment?...

NÉRILHA.

Vraiment!

ATALMUC, la regardant avec amour.

O prestige! ô délire!
Je le sens, je le vois,
Tu veux, par ton empire,
Usurper tous mes droits!...
Et l'amour te protége!
Et, prête à succomber,
Ma raison voit le piége
Où mon cœur va tomber!

(Lui présentant une rose métallique, qu'il tire de son sein.)

Tiens, tu vois ici cette rose,
Qui te soustrait, hélas! à mon pouvoir;
Si tu désires quelque chose,
Pour l'obtenir, tu n'auras qu'à vouloir!

(Il lui fait le geste d'agiter la rose.)

NÉRILHA, avec impatience, et voulant prendre la rose des mains d'Atalmuc.

Donne!

ATALMUC, avec défiance.

Et si pour engager à quelqu'autre ta foi,
(Lui montrant la rose.)
Tu voulais t'en servir...

NÉRILHA, étendant la main.

Jamais!

ATALMUC.

Écoute-moi!

Si ton âme, sortant de son indifférence,
Aimait jamais quelqu'un; si tu le lui disais...
Soudain ce talisman tomberait sans puissance!

NÉRILHA.

Je comprends!

ATALMUC.

Sous ma loi, soudain tu reviendrais!

NÉRILHA.

J'y consens.

ATALMUC.

Tu perdrais ta beauté, ta jeunesse!...

NÉRILHA.

D'accord!

ATALMUC.

Et sous tes cheveux blancs,
Tu n'inspirerais plus de tendresse
A personne... qu'à moi!

NÉRILHA, lui arrachant la rose des mains.

Donnez donc?... j'y consens!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

O sort prospère,
Dont je suis fière!
La terre entière
Doit m'obéir!
Par cette rose
Dont je dispose,
Rien ne s'oppose
A mon désir!

ATALMUC.

Oui, pour te plaire,
O reine altière,
Il faut me taire
Et t'obéir!
De cette rose
Dont je dispose,
Hélas! je n'ose
Me repentir!

NÉRILHA.

O Cadige! ô Gulnare! ô mes jeunes amies!
(Agitant sa rose.)
Que vos vœux soient par moi remplis en même temps!

(On entend un coup de tam-tam, et l'on aperçoit au fond, dans un tableau magique, Gulnare en princesse, et Cadige et Xaïloun à ses pieds.)

Et vous, mes seules amours, venez, mes fleurs chéries,
M'entourer de bouquets aux parfums enivrants!

(Un second coup de tam-tam se fait entendre; Nérilha se trouve au milieu d'une corbeille de fleurs qui sort de terre.)

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

O sort prospère,
Dont je suis fière!
La terre entière
Doit m'obéir!...
Par cette rose
Dont je dispose,
Rien ne s'oppose
A mon désir!

ATALMUC.

Oui, pour te plaire,
O reine altière,
Je veux me taire
Et te servir!
De cette rose
Dont je dispose,
Hélas! je n'ose
Me repentir!

(Nérilha agite sa rose; la corbeille de fleurs dans laquelle elle s'est couchée commence à s'élever de terre. Atalmuc, effrayé, veut s'élancer pour la retenir. Sur un second geste d'elle, Atalmuc ne peut faire un pas de plus, tandis que Nérilha disparait dans les airs.)

ACTE II.

La scène se passe dans la vallée de cachemire, au milieu de jardins enchantés, où de tous côtés s'offrent des massifs de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND VISIR ABOULFARIS, QUELQUES SEIGNEURS DE SA SUITE, ET DES PETITS NEGRES.

ABOULFARIS.

Que la caravane s'arrête!... J'accorde à mes gens une

heure de repos... Moi, pendant ce temps, je visiterai seul ces jardins merveilleux que je ne connais pas... nous repartirons après pour Delhy, où le sultan des Indes, notre gracieux souverain, nous attend avec impatience... Allez!... (Les seigneurs se retirent, ainsi que les deux petits nègres.) Quant à moi, rien ne me presse. La mission difficile dont le sultan m'avait chargé ayant complétement échoué, il sera toujours temps de lui en raconter les glorieux détails... mon seul regret est d'avoir quitté cette délicieuse ville de Candahar, où j'avais fait une passion... et presque deux... ces jeunes filles du peuple... Eh bien! oui, du peuple... cela me changeait... ces jeunes filles que j'invitais à prendre des sorbets dans mon pavillon... et l'une d'elles, la belle Gulnare, avait pour les grands seigneurs en général... et pour moi en particulier, une préférence, une estime auxquelles, du reste, je suis habitué...

SCÈNE II.

ABOULFARIS, LE PRINCE BADEL-BOUDOUR, sortant d'une allée, à gauche.

ABOULFARIS, étonné.

Que vois-je? le prince!...

LE PRINCE, de même.

Que vois-je? Aboulfaris, mon grand visir!

ABOULFARIS.

Oui, mon prince... c'est moi, qui retournais en grande hâte vers la capitale!

LE PRINCE.

Et moi, je l'avais quittée pour venir au-devant de ma jeune cousine, la céleste Bedy-el-Jamal!

ABOULFARIS, à part.

J'en étais sûr... l'impatience!... (Haut.) Aussi, pour rendre compte à Votre Hautesse de mon ambassade... des soins et de l'habileté que j'y ai déployés... Je ne sais par où commencer...

LE PRINCE.

Commence... par le commencement!

ABOULFARIS.

C'est une idée!... une grande idée!...

LE PRINCE, regardant autour de lui avec inquiétude.

Et dépêche-toi!

ABOULFARIS.

M'y voici, mon prince... m'y voici... Votre auguste père vous avait ordonné, en mourant, d'épouser, dans la première année de votre règne, votre jeune cousine Bedy-el-Jamal, fille de son frère.

LE PRINCE.

Je sais cela!

ABOULFARIS.

Certainement!... Le difficile était d'abord de la retrouver, attendu que, lors de l'incendie du palais par les Tartares, elle avait été enlevée au berceau, et qu'on ne savait plus ce qu'elle était devenue...

LE PRINCE, avec impatience.

Je sais tout cela!

ABOULFARIS.

Certainement!... certainement! mais Votre Hautesse m'ayant dit de prendre par le commencement...

LE PRINCE, avec impatience.

J'ai eu tort... prends par la fin!

ABOULFARIS.

M'y voici!... Vous m'avez chargé alors, moi, Aboulfaris, votre grand visir, et la lumière de votre conseil, de faire des recherches... j'ai fait des recherches! Et dans l'Indostan, dans le royaume de Caboul, rien!... Dans la Perse, rien!

LE PRINCE, de même.

En vérité!

ABOULFARIS.

Et pourtant, je me suis arrêté tout un mois à Ispahan... plusieurs jours à Candahar...

LE PRINCE, vivement.

A Candahar!... Et vous n'avez rien découvert de plus... ni à Candahar... ni dans ses environs?...

ABOULFARIS.

Non, mon prince!

LE PRINCE.

Eh bien! j'en suis fâché pour la lumière de mon conseil... mais un savant nécromancien, que j'ai fait venir à ma cour... m'a donné la preuve certaine que la nièce de mon père... celle que j'ai juré d'épouser... la princesse Bedy-el-Jamal, était, depuis son enfance, cachée près de la ville de Candahar...

ABOULFARIS.

Est-il possible!

LE PRINCE.

Où, s'ignorant elle-même, elle exerçait, sous le nom de Gulnare...

ABOULFARIS.

Ciel!...

LE PRINCE.

La profession obscure de lavandière!

ABOULFARIS, à part.

Gulnare!...

LE PRINCE.

Qu'as-tu donc?... D'où vient ce trouble?

ABOULFARIS.

L'étonnement... la stupéfaction... d'une rencontre... je veux dire... d'un coup du sort... aussi... foudroyant.

LE PRINCE.

Tu as bien raison, car ce n'est rien encore!... Je lui avais à l'instant envoyé une escorte magnifique et nombreuse, et, résolu d'aller moi-même à sa rencontre, j'étais déjà à deux marchés de Delhy, ma capitale, lorsqu'en traversant la vallée de Cachemire, que j'ai parcourue vingt fois, j'aperçois une pagode et des jardins délicieux, qui jamais n'avaient frappé mes regards!...

ABOULFARIS.

Ceux-ci!... des massifs... des forêts de fleurs... c'est merveilleux!

LE PRINCE.

Moins encore que la reine de ces fleurs!... la fée qui habite ces jardins magnifiques!... Et si tu savais dans quelle situation je me trouve...

ABOULFARIS.

Parlez! Votre Hautesse n'a-t-elle pas en moi, auprès d'elle, son conseil tout entier?

LE PRINCE.

J'avais fait remettre à la princesse, ma cousine, mon portrait... dont la vue seule, le croirais-tu... a fait naître une passion...

ABOULFARIS, à part.

La perfide!

LE PRINCE.

Qui ne finira qu'avec elle... elle me l'a écrit!

ABOULFARIS, à part.

Juste ce qu'elle me disait de vive voix!

LE PRINCE.

Et lorsque, me conformant aux ordres de mon père, je lui ai offert ma main, lorsque j'ai déjà fait publier ce mariage par tout le royaume... voilà que cette jeune fille, que j'ai aperçue dans ces bosquets de fleurs, me retient comme fasciné par sa vue!

ABOULFARIS.

En vérité!

LE PRINCE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Oui, chaque jour je viens l'attendre
En ce séjour délicieux!
Mais quand son cœur semble se rendre,
Elle m'échappe, hélas! et fuit loin de mes yeux!
Reine des fleurs, fraîche comme elles,
Ange du ciel, apaise-toi!
Ah! ne va pas ouvrir tes ailes,
Reste encor, reste auprès de moi!

DEUXIÈME COUPLET.

A ses genoux, hier encore,
Avec amour je l'implorais!
Quand sa voix, sa voix que j'adore,
M'a banni de sa vue; et moi je lui disais :
Reine des fleurs, fraîche comme elles,
Ange du ciel, apaise-toi!
Ah! ne va pas ouvrir tes ailes;
Reste encor, reste auprès de moi!

J'ignore donc si j'ai pu toucher son cœur... mais moi, c'est de l'amour, c'est du délire!.. Tandis que pour ma cousine, pour la sultane, je ne ressens là qu'une complète indifférence!

ABOULFARIS.

Elle n'est pourtant pas mal!

LE PRINCE.

Qui te l'a dit?

ABOULFARIS, tremblant.

Vous-même, tout à l'heure, magnanime sultan...

LE PRINCE, d'un air distrait.

Je ne le croyais pas... et j'ai promis, j'ai engagé ma foi royale. Ah! si mon auguste fiancée pouvait ne pas m'aimer!

ABOULFARIS.

C'est impossible!...

LE PRINCE.

Je serais trop heureux! car, d'après une clause du testament de mon père... s'il m'est prouvé qu'elle aime ou qu'elle a aimé quelqu'un... je ne suis plus obligé à rien!.. Et si tu pouvais me trouver cet autre... cet amant heureux...

ABOULFARIS, aveo joie.

Qu'en feriez-vous?

LE PRINCE.

Je le ferais empaler à l'instant, et je me regarderais comme libre.

ABOULFARIS, avec effroi.

O ciel!

LE PRINCE.

Tu comprends quel bonheur pour moi!

ABOULFARIS.

Mais pas pour lui!

LE PRINCE.

Tais-toi!..

ABOULFARIS.

Qu'est-ce donc?

LE PRINCE.

Voici l'heure où elle descend dans ses jardins!

ABOULFARIS.

De quel côté?

LE PRINCE.

Je ne sais... on la voit tout à coup sortir d'un buisson de roses...

ABOULFARIS, troublé.

Vous permettez, Monseigneur!..

LE PRINCE.

Je te permets de t'en aller... voilà tout... et même je te l'ordonne! (Aboulfaris sort par la droite, et le prince par la gauche du spectateur.)

SCÈNE III.

(Le fond s'ouvre; on aperçoit Nérilha au milieu de jeunes nymphes groupées autour d'elle et lui présentant des roses; elle leur fait signe de s'éloigner, et redescend le théâtre; le prince, caché dans le bosquet, à gauche, dont il écarte les branches, regarde pendant quelques instants Nérilha, puis il referme doucement les branches.)

NÉRILHA.

RÉCITATIF.

Des roses, partout des roses!
Sur les gazons naissants des fleurs fraîches écloses,
Et je ne sais... mais, maintenant je crois
Les voir, les admirer pour la première fois!

AIR.

O suave et douce merveille!
Par qui mon cœur est transformé,
Mon cœur bat, mon âme s'éveille,
Tout mon être s'est animé!
Dans un long sommeil engourdie,
A la nuit succède le jour!
C'est l'existeuce, c'est la vie!
C'est la lumière, c'est l'amour!
La rose nouvelle,
Plus fraîche et plus belle,
Parfums plus doux encor!
Et cette onde si pure,
Avec son vif murmure,
Dans ces bosquets prend son essor.
A toi, je m'abandonne,
Bonheur qui m'environne!
Mon cœur déjà rayonne
D'un pur et tendre amour!
Un pouvoir tutélaire
Sur la nature entière
Répand un nouveau jour!

SCÈNE IV.

NÉRILHA, LE PRINCE.

NÉRILHA.

O ciel! c'est lui!

LE PRINCE.

Oui, c'est moi, qui malgré votre défense viens encore vous

implorer!.. rien qu'un instant... laissez-moi vous dire que depuis le premier jour où je vous ai vue, ce que je ressens là, c'est de l'amour!

NÉRILHA, effrayée.

Est-il possible! De l'amour! Ce mot si terrible... qu'il m'est bien défendu de prononcer... (A part.) Mais non pas de...

LE PRINCE.

Eh! que craignez-vous de moi?.. En vous est ma vie!.. je voudrais la passer dans ce royaume de fleurs, qui ferait oublier tous les autres!

NÉRILHA, troublée.

Seigneur!..

LE PRINCE.

Près de vous, qui ne m'aimez pas, je le sais... qui jamais ne pourrez éprouver ce que j'éprouve pour vous!..

NÉRILHA, à part.

Je n'en voudrais pas répondre.

LE PRINCE.

Mais, dites-moi seulement, dites-moi qu'un jour peut-être...

NÉRILHA.

Jamais!.. jamais!.. et si vous ne voulez pas, comme hier, me forcer à vous fuir... il faut me promettre de ne jamais rien demander... rien exiger...

LE PRINCE.

Je le jure!

NÉRILHA.

Soumission absolue à tous mes ordres...

LE PRINCE.

Je le jure!

NÉRILHA.

Ah! maintenant, me voilà bien tranquille! (On entend un air de marche; regardant au fond du théâtre.) Eh! mon Dieu!.. qui vient là!.. De grâce, éloignez-vous!

LE PRINCE.

Oui, je vous obéis... bientôt je reviendrai! (Il s'éloigne par la gauche du spectateur.)

SCÈNE V.

NÉRILHA, CADIGE ET XAILOUN, entrant par le fond du théâtre. Ils regardent autour d'eux avec étonnement ces jardins inconnus. Puis ils poussent un cri de surprise en voyant Nérilha.

NÉRILHA, se retournant.

Que vois-je!.. Xaïloun!.. Cadige! Comment vous trouvez-vous chez moi?..

CADIGE.

Avec Gulnare, l'ancienne lavandière, qui est passée princesse! (La musique commence.)

XAÏLOUN.

Voici son cortége... entendez-vous?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Ah! j'entends retentir et tambour et cimbale

CADIGE.

De Gulnare voici la marche triomphale!

SCÈNE VI.

NÉRILHA, CADIGE, XAILOUN, GULNARE, portée sur un riche palanquin; CHŒUR D'ESCLAVES, HOMMES ET FEMMES, puis LE PRINCE.

CHŒUR.

Plaisirs, ivresse et fête!
Que le divin prophète,
De l'hymen qui s'apprête,
Protége la splendeur!
Et vous, en qui rayonne
L'éclat de la couronne,
Ah! que Brama vous donne
Gloire, amour et bonheur!
Quel beau jour! quelle fête!
O triomphe! ô grandeur!
De l'hymen qui s'apprête,
O sublime splendeur!
Grand sultan, la gloire environne
Ta sublime couronne!
A jamais, que Brama te donne
Gloire, amour et bonheur!

GULNARE, qui est descendue de son palanquin.

AIR.

Je commande, je suis la reine!
Vous, qu'ici le respect enchaîne,
A l'aspect d'une souveraine,
Au nom de mon royal époux,
Esclaves, prosternez-vous!

CHŒUR.

Brama! Brama!
Puissant Brama!

GULNARE.

Le bonheur règne d'avance
En ce séjour!
Je ne veux pour récompense,
Que votre amour!
Soyez heureux,
Soyez joyeux,
Car je le veux!
Livrez-vous aux plaisirs les plus doux,
Ou sinon malheur à vous!
Le bonheur règne d'avance
En ce séjour!
Je ne veux pour récompense,
Que votre amour!

CHŒUR.

O Brama! Brama!
Puissant Brama!

GULNARE, se retournant et apercevant Cadige et Nérilha.

Bonjour Cadige, et toi petite Nérilha!
(La prenant à part, et à voix basse.)
Comme nous, je le vois, le destin t'exauça!
(Haut.)
Mon pouvoir vous protégera!

CADIGE ET NÉRILHA, s'inclinant.

Que de bontés!

(En ce moment, le prince sortant de l'allée, à gauche, où il s'était réfugié, se trouve en face de Gulnare, qui remontait le théâtre.)

GULNARE, apercevant le prince.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GULNARE, s'approchant du prince.
L'amour en traits de flamme,
Avait trop bien gravé son portrait dans mon âme,
Pour n'avoir pas à l'instant reconnu
Le sultan, mon époux!

TOUS, étonnés, regardant le prince et se prosternant.
Le sultan!

NÉRILHA, à part, avec douleur.
Son époux!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
Dieu puissant, que dit-elle, est-ce un rêve?
Quoi! c'est lui... qui serait son époux?
Le dépit en mon âme s'élève,
Je ne puis contenir mon courroux!

ATALMUC, regardant Nérilha.
Quel soupçon dans mon âme s'élève!
Elle tremble à ce nom seul d'époux!
C'en est fait! non, ce n'est plus un rêve,
Tout me dit que son cœur est jaloux!

LE PRINCE.
Quel tourment dans mon âme s'élève!
Il faut perdre un espoir aussi doux!
Adieu donc, mon bonheur et mon rêve,
C'en est fait! me voilà son époux!

GULNARE.
Jusqu'à lui, sur le trône, il m'élève,
Et chacun de mon sort est jaloux!
Dans ma main j'ai le sceptre et le glaive,
Devant moi tombez tous à genoux!

XAÏLOUN ET CADIGE.
Jusqu'au trône la gloire l'élève,
Et chacun de son sort est jaloux!
Dans sa main sont le sceptre et le glaive
Qu'elle tient du sultan son époux!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ABOULFARIS ET PLUSIEURS SEIGNEURS entrent dans ce moment.

LE PRINCE, s'adressant à Gulnare.
Noble et vertueuse princesse,
Que je présente à Votre Altesse

Les premiers de ma cour!

(Prenant Aboulfaris par la main.)

D'abord mon grand visir!

GULNARE ET ABOULFARIS se regardant l'un et l'autre avec effroi.

O ciel! ô ciel! je me sens défaillir!

ENSEMBLE.

GULNARE.

O fatale présence!
Comment m'y dérober?
Hélas! en défaillance
Je suis prête à tomber!
Si ce fatal mystère
Venait à voir le jour,
Dans son cœur, la colère
Remplacerait l'amour!

LE PRINCE, regardant Nérilha.

A sa douce présence
Il faut me dérober!
Pour moi quelle souffrance!
Je crains d'y succomber!
Dans ma douleur amère,
Il faut fuir sans retour.
Adieu! toi qui m'est chère,
Adieu! mon seul amour!

NÉRILHA.

Sortons; à sa présence
Il faut me dérober!
Pour moi, quelle souffrance!
Je crains d'y succomber!
Le dépit, la colère
M'agitent tour à tour;
Rien ne peut plus me plaire
En ce triste séjour.

ATALMUC.

Je comprends sa souffrance,
Et, prête à succomber,
Bientôt en ma puissance
Elle va retomber!
Oui, je tremble et j'espère,
Et frémis tour à tour
De plaisir, de colère,
De fureur et d'amour!

ABOULFARIS, regardant Gulnare.

O fatale présence
Comment m'y dérober?
Hélas! en défaillance
Je suis prêt à tomber!
Cachons bien ce mystère,
Ou mon maître en ce jour,
Pourrait, dans sa colère,
Châtier notre amour!

XAÏLOUN.

Quelle douce espérance
Vient déjà m'absorber!
A ce bonheur, d'avance,
Je crains de succomber!
Ma belle ménagère
M'a payé de retour!
C'est moi qu'elle préfère,
Je suis son seul amour!

CADIGE.

Quelle douce espérance
Vient soudain m'absorber!
A ce bonheur, d'avance,
Je crains de succomber!
Oui, son ardeur sincère
Me paya de retour!
Oui, c'est moi qu'il préfère,
Je suis son seul amour!

(Gulnare présente sa main au prince, qui la porte à ses lèvres, et s'éloigne avec elle, ainsi que sa suite, au milieu de laquelle disparaissent Aboulfaris, Xaïloun et Atalmuc.)

SCÈNE VIII.

NÉRILHA, seule.

Ils s'éloignent!... Grâce au ciel!... Je ne sais ce que je serais devenue... ce qui allait arriver!... Je sentais là comme un fer aigu qui me déchirait et me faisait froid... et cette douleur... (Portant vivement la main à son cœur.) Mais je l'éprouve encore... rien ne peut me l'ôter... (Agitant sa rose,) Pas même ce talisman magique auquel rien ne résistait!... O Atalmuc... Atalmuc!... que n'es-tu là... près de moi?

SCÈNE IX.

NÉRILHA, ATALMUC, sortant de dessous terre.

ATALMUC.

Me voici!... autrefois ton maître, à présent ton esclave! Que me veux-tu?

NÉRILHA.

Ah! si tu savais!

ATALMUC.

Je sais tout!

NÉRILHA.

C'est affreux!... n'est-ce pas!... c'est indigne!... Ce prince, venir ici sous un déguisement et par une tromperie!... Pourquoi ne m'a-t-il pas dit tout d'abord... je suis le sultan... l'époux de Gulnare... (Avec dédain.) Mon Dieu, il en est bien le maître... et à coup sûr ce n'est pas moi qui veut l'empêcher!...

ATALMUC, froidement.[1]

Tu veux donc qu'il l'épouse?

NÉRILHA, vivement.

Non, non, au contraire!... Venge-moi? Punis-le?

ATALMUC.

C'est facile!... Je n'ai qu'un mot à dire pour que les plus grands dangers le menacent!

NÉRILHA, avec effroi.

Lui!... des dangers!... lesquels?... (Agitant sa rose.) Je le défends! je le protége!...

ATALMUC, avec fureur.

Malheureuse!...

NÉRILHA.

Oui, bien malheureuse!... (Portant la main à son cœur. Je ressens là... des tourments...

ATALMUC.

Que j'éprouvais pour toi... et que j'éprouve encore...

NÉRILHA, lui prenant la main.

Mon pauvre maître!...

ATALMUC.

Mon art ne peut rien pour moi-même, ni pour toi! Mais cet amour que tu ne crains pas de m'avouer, me rend à la fois content et furieux!... Celui que tu aimes, je le maudis, et le remercie, car bientôt, grâce à lui, tu vas retomber en ma puissance!

NÉRILHA

Moi!

ATALMUC.

Tu sais nos conventions! Et si tu lui avoues cet amour, si tu lui en donnes la moindre preuve...

NÉRILHA.

De ce côté-là, rassure-toi! Ce que j'éprouve là... c'est du ressentiment... de la colère... de la haine... oui, de la haine!.. Et tout à l'heure... tiens... lorsque Gulnare lui a présenté sa main, qu'il a portée à ses lèvres... Pourquoi? Qu'avait-il besoin de lui baiser la main... elle n'est pas déjà si belle!.. Eh bien!.. dans ce moment... tout prince qu'il est... si j'avais pu le frapper... et elle aussi!..

ATALMUC, avec colère.

Mais tu ne veux donc pas me laisser le moindre doute?.. Jalouse!.. tu es jalouse!

NÉRILHA.

Moi!... Grand Dieu!...

ATALMUC.

Cette jalousie que tu me reprochais... que tu ne comprenais pas...

NÉRILHA.

Ah! je la comprends!.. Et tout à l'heure, quand il l'a embrassée... (S'arrêtant, et avec dépit.) Ah çà!... est-ce qu'il l'embrassera toujours ainsi?...

ATALMUC, froidement.

C'est son mari!

NÉRILHA.

Son mari... son mari!.. Ah! voilà à quoi je n'avais jamais songé... et rien que cette idée...

ATALMUC.

Modère-toi!... Gulnare vient de ce côté...

NÉRILHA.

Et pourquoi y vient-elle?

ATALMUC, froidement.

Sans doute pour attendre le prince!.. son amant... son époux!..

NÉRILHA.

Ah! tu es méchant! Tu me dis ce mot-là... exprès pour me torturer...

ATALMUC.

Non! mais pour t'épargner une nouvelle douleur, celle d'être témoin de leur entrevue...

NÉRILHA.

C'est-à-dire que si je m'éloigne... si je les laisse ensemble... il va encore lui baiser la main!...

ATALMUC, avec impatience.

Et qu'importe après tout!

NÉRILHA.

Ce qu'il importe!... Tu me le demandes! (Élevant sa rose magique.) Pour qu'il ne s'avise plus d'y songer... je veux, quand on donnera à Gulnare le moindre baiser, qu'on reçoive à l'instant un bon soufflet, bien ferme, bien appliqué! (Avec dépit.) Oui... oui... là!... ça lui apprendra!

ATALMUC.

Tu le vois bien!... te voilà comme moi, méchante, extravagante et colère...

NÉRILHA.

Moi! colère!... Si on peut dire cela!... Quand c'est lui qui en est la cause!.. (Avec emportement.) Va-t-en!.. va-t'en!... méchant serviteur... et ne reviens plus!...

ATALMUC, sortant par la droite.

Soit! je vais t'attendre!

NÉRILHA.

Et quant à Gulnare... je l'ai dit, ce sera... Qu'on y vienne maintenant... qu'on y vienne!... Et gare aux soufflets. (Elle disparait par les bosquets à droite, pendant que Gulnare entre pensive par une allée à gauche.)

SCÈNE X.

GULNARE, seule.

Oui... c'est une fatale rencontre!... retrouver dans le grand visir Aboulfaris, ce seigneur qui me faisait la cour à Candahar... qui venait tous les matins soupirer près de moi à la fontaine des Palmiers... quoique, après tout, ces entrevues fussent bien innocentes, mais enfin, et quoique homme d'État, s'il est indiscret... s'il parle... s'il raconte au sultan ce que... (S'interrompant.) je suis perdue!.. Il faut donc, en bonne politique, perdre moi-même le grand visir... le perdre ou le ga-

gner!.. Le gagner sera plus facile... je lui ai fait entendre que je voulais, avant notre départ, lui parler un instant dans ces jardins... il m'a comprise... car le voici!..

SCÈNE XI.

ABOULFARIS, entrant par l'allée à gauche, GULNARE, assise à droite.

ABOULFARIS, entrant en rêvant.

Je ne sais pourquoi je m'effrayais de cette rencontre!.. Les hommes d'esprit... (Se reprenant.) Non, je veux dire les hommes d'État, sont stupides!... C'est au contraire ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; tenant la sultane dans ma dépendance, et m'entendant avec elle, ma fortune est assurée... j'arrive à la plus haute faveur... je gouverne l'État... dont mon maître n'est plus que le sultan... honoraire!.. Tandis que moi... (Levant les yeux.) C'est elle! c'est la belle Gulnare... que dis-je? la céleste princesse Bedy-el-Jamal, reine de tous les cœurs! à commencer par le mien!

DUO.

GULNARE, se levant, et d'un geste impérieux lui ordonnant de s'avancer.

Si votre langue peu discrète
Cesse un instant d'être muette!

ABOULFARIS, à part.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

C'est fait de vous! Car à l'instant
Vous êtes mort, j'en fais serment!

ABOULFARIS.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

Mais si vous gardez le silence,
A vous la gloire et la puissance!

ABOULFARIS.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

Vous serez du roi, mon mari,
Le premier visir...

ABOULFARIS.

Et l'ami!
J'ai compris, Dieu merci!

GULNARE ET ABOULFARIS.

Sur ce traité, qui m'intéresse,
Le secret doit être sacré!

ABOULFARIS.

Je l'ai promis!

GULNARE.

Je l'ai juré
(Lui tendant la main.)
Recevez-en le gage!

ABOULFARIS, prenant sa main.

Ah! quelle ivresse!...
(La portant à ses lèvres, et recevant un soufflet invisible, dont on entend le bruit.)
Ah! quel soufflet!
Quel soufflet!!
Quel soufflet!!!
J'en reste stupéfait!
Et sa main nous enseigne,
Que sous ce nouveau règne,
En place de bienfaits,
Il pleuvra des soufflets!

GULNARE, à part.

Ah! j'ai bien fait,
J'ai bien fait,
Le voilà satisfait!
Oui, je veux sous mon règne,
Qu'on m'aime et qu'on me craigne..
Ainsi je le promets,
Comptez sur mes bienfaits!
Or donc, et maintenant
Que vous voilà content...

ABOULFARIS, se frottant la joue.

Pas trop!

GULNARE, le regardant avec surprise.

D'où vient cette grimace?

ABOULFARIS.

Eh! mais franchement... à ma place...
Vous trouveriez, entre nous deux...
Que je méritais un peu mieux!

GULNARE, baissant les yeux et minaudant.

Vraiment... c'est bien de l'exigence!
Mais vous le voulez, grand visir!
Allons, pour vous faire plaisir,

(Lui tendant la joue.)
Faisons la paix.

ABOULFARIS, s'approchant avec transport.

Quelle reconnaissance!
(Même jeu.)

ENSEMBLE.

ABOULFARIS.

Ah! quel soufflet!
Quel soufflet!
Quel soufflet!
J'en reste stupéfait!
Et sa main nous enseigne
Que sous ce nouveau règne
En place de bienfaits,
Il pleuvra des soufflets!

GULNARE.

Ah! j'ai bien fait,
J'ai bien fait,
Le voilà satisfait!
Oui, je veux sous mon règne,
Qu'on m'aime et u'on me craigne..
Ainsi, je le promets,
Comptez sur mes bienfaits!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, XAÏLOUN.

ABOULFARIS, à lui-même.

Deux soufflets!

XAÏLOUN, accourant.

Monseigneur...

ABOULFARIS, s'avançant vers Xaïloun.

Que veux-tu?

XAÏLOUN.

Je venais demander à Votre Altesse...

ABOULFARIS, à part.

Deux soufflets!

XAÏLOUN.

L'ordre du départ...

ABOULFARIS, lui donnant un soufflet.

Le voilà! .. (A part.) Reste un... (Il offre sa main à Gulnare, et sor en se tenant en garde contre elle de l'autre main.)

SCÈNE XIII.

XAILOUN, puis NÉRILHA.

XAÏLOUN, se frottant la joue.

Par exemple !.. c'est reconnaître le dévouement d'une manière trop chaude...

NÉRILHA, qui est eutrée par l'allée à droite.

Qu'y a-t-il donc ?

XAÏLOUN.

Ce qu'il y a?... C'est le grand visir qui m'a chargé pour notre auguste sultan, d'un message...

NÉRILHA.

Que tu vas lui rendre !...

XAÏLOUN.

Oh ! non... je n'oserai pas !.. Je me contenterai de lui annoncer que tout est prêt pour le départ.

NÉRILHA, à part.

O ciel !

XAÏLOUN.

Et que la princesse, sa fiancée, l'attend... Seulement, dans ces immenses jardins, que je ne connais pas, je ne sais comment trouver le prince...

NÉRILHA, regardant vers la gauche du spectateur, et à part.

Le prince ?.. (Haut, à Xaïloun, lui montrant le fond du théâtre à droite.) Le prince! je viens de le voir dans le pavillon des Camélias !.

XAÏLOUN.

Oui... mais ce pavillon...

NÉRILHA, lui montrant toujours le fond, à droite.

De ce côté, la première allée à droite, puis la cinquième à gauche...

XAÏLOUN.

Je comprends !

NÉRILHA, le poussant.

Alors... va donc vite !.. (Xaïloun sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

LE PRINCE, entrant par la droite, NÉRILHA, cachée près d'un bosquet, à droite.

DUO.

LE PRINCE, entrant en rêvant.

N'y pensons plus!... il faut la fuir!

NÉRILHA, à part, écoutant.

O ciel!

LE PRINCE.

La voix de la sagesse
M'ordonne à l'instant de partir!...
(Il fait quelques pas près du bosquet à gauche.)
Allons retrouver la princesse.

NÉRILHA, avec jalousie.

Non... près d'elle tu n'iras pas!
(Agitant sa rose métallique.)
Que pour mieux enchaîner ses pas,
Le sommeil ferme sa paupière!

(Le prince, qui était près d'un banc de verdure, s'arrête et tombe sur le banc.)

Oui, grâce à toi, cher talisman,
Il m'obéit, ce fier sultan!
(Regardant le prince avec émotion.)
Il dort!... Avançons-nous...
(S'arrêtant avec crainte.)
Que fais-tu, téméraire?
Ne sens-tu pas trembler la terre?...
(Elle s'approche de lui et penche la tête.)
Il parle bas! ..
(Écoutant.)
Quels mots vient-il de prononcer?
(Poussant un cri.)
Ah! mon nom sur sa bouche est venu se placer!

LE PRINCE, rêvant.

Nérilha!... Nérilha!...

NÉRILHA.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

En dormant, en dormant,
C'est à moi, délice suprême,
C'est à moi qu'il s'en va rêvant;
C'est moi qu'il appelle et qu'il aime...
En dormant, en dormant!...

(Elle s'approche encore plus près du prince, qui semble lui prendre la main et la presser contre son cœur.)

DEUXIÈME COUPLET.

En dormant, en dormant.
(Se baissant vers lui et écoutant.)
Dans ses bras voilà qu'il m'enlace!
Il me dit qu'il sera constant...
(Voyant le prince, qui de la main lui envoie un baiser.)
Et je crois même qu'il m'embrasse,
En dormant, en dormant.
(Vivement.)
Je ne sais quel pouvoir m'entraîne malgré moi!
(Avec exaltation.)
Et dût ce fatal délire,
A ma perte me conduire,
(S'approchant du prince et lui parlant.)
Que je t'entende encore!...
(S'adressant au prince.)
Éveille-toi!...

LE PRINCE, s'éveillant.

Nérilha! Nérilha!
C'est bien toi!... Te voilà!.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Eh quoi! ce doux songe,
Où l'amour me plonge,
N'est point un mensonge!
Et dans ce moment,
O réelle ivresse,
Fée enchanteresse,
C'est toi que je presse
Sur mon cœur brûlant!

NÉRILHA.

Non, non, ce doux songe,
Où l'amour le plonge
N'est point un mensonge!
Et mon cœur tremblant,
Craint de sa tendresse,
La fatale ivresse!
(Au prince.)
Ah! pour ma faiblesse,
Grâce en ce moment!
(Cherchant à se dégager de ses bras.)
Laisse-moi, laisse-moi, prends pitié de moi-même!

LE PRINCE, avec chaleur.

Les serments que j'ai faits, et l'hymen qui m'attend,
Je briserais tout à l'instant,
Si tu m'aimais!

NÉRILHA, hors d'elle-même.

Je t'aime!

(Le prince la reçoit dans ses bras et l'embrasse. A ce mot, l'orage, qui grondait sourdement, éclate dans toute sa fureur; des cris infernaux se font entendre. Le prince, comme frappé de la foudre, tombe sans connaissance sur le banc, à droite. Toutes les fleurs du jardin sont soudain flétries et fanées. A un ciel d'été, succède l'hiver et ses frimas. Nérilha, effrayée, chancelle et tombe dans les bras d'Atalmuc, qui parait derrière elle.)

ATALMUC.

Tu m'appartiens!... Souviens-toi de nos lois!
Les enfers et l'amour m'ont rendu tous mes droits!

(Nérilha est tout à coup changée en une vieille petite femme, couverte de rides; sa robe même se trouve d'une étoffe et d'une forme antiques. Nérilha pousse un cri et s'abîme sous terre avec Atalmuc, qui la tient toujours dans ses bras. Presque aussitôt, le prince se réveille en sursaut, et saisi de stupéfaction en voyant le changement subit qui vient de s'opérer, s'écrie avec désespoir : Nérilha!... Nérilha!... puis il retombe accablé sur un banc.)

ACTE III.

Une grotte sous-marine, comme la grotte d'azur en Sicile.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALMUC, en robe et en bonnet de magicien, NÉRILHA, en vieille.

NÉRILHA, qu'Atalmuc entraîne par la main.

Seigneur Atalmuc, où me conduisez-vous!

ATALMUC.

Que t'importe? Où j'irai désormais, tu iras!

NÉRILHA.

Comment, ce n'est pas assez de m'avoir rendue vieille et laide, il faudra que je vous suive partout?

ATALMUC.

Oui; je ne veux plus te quitter un instant!

NÉRILHA.

Cela va être bien ennuyeux... pour vous. (Vivement.) Je ne

vous parle pas de moi... (Regardant autour d'elle.) Et où sommes-nous ici ?

ATALMUC.

A deux mille pieds sous la mer !

NÉRILHA.

J'aimerais autant être ailleurs... et si vous ne venez ici que pour mon plaisir...

ATALMUC.

Aujourd'hui, je me rends au conseil des magiciens, présidé par le roi du Ginistan, et qui se tient dans un volcan... près d'ici... (Lui montrant une ouverture de rocher.)

NÉRILHA.

Dans un volcan !... Et vous allez y descendre ?

ATALMUC.

Aussitôt que Sathaniel, notre maître, m'appellera de sa voix d'airain.

NÉRILHA.

Et il faut que je vous y suive ?..

ATALMUC.

Non ! Aucun être humain n'y peut pénétrer sans être consumé !.. Tu resteras à m'attendre dans cette grotte, d'où je ne crains pas que tu puisses t'échapper !

NÉRILHA.

Je le crois bien ! Deux mille pieds d'eau au-dessus de ma tête, et la flamme sous mes pieds... (Regardant vers l'ouverture du rocher, à droite.) O ciel !.. et vous, Seigneur, vous allez vous plonger dans cette lave enflammée ?..

ATALMUC, vivement.

Cela t'effraie pour moi !

NÉRILHA.

Dam !... je ne vous veux pas de mal... Vous avez été un bon maître... et si vous n'aviez pas tant d'affection pour moi... je finirais peut-être par en avoir pour vous.

ATALMUC, avec chaleur.

Dis-tu vrai ?.. Rassure-toi donc !.. Avant d'entrer dans la salle du conseil, je quitte ma dépouille mortelle, et le rayon céleste qui anime mon être, l'âme va seule rejoindre son maître dans cette région de feu !

NÉRILHA.

Ah ! c'est votre âme seule qui s'en va ?.. C'est singulier !.. Et est-elle longtemps absente, votre âme ?..

ATALMUC.

Quand la séance est tranquille, et qu'on ne s'y échauffe pas trop... un quart d'heure, tout au plus, et je viendrai te rejoindre...

NÉRILHA, vivement.

Et nous remontrons sur terre ?..

ATALMUC.

A l'instant! Mais je lis dans ta pensée... renonce à l'espoir de jamais te faire reconnaître par le jeune sultan des Indes, ou par aucun de tes anciens amis !..

NÉRILHA.

Pardi ! ils me prendraient tous pour ma grand'mère !..

ATALMUC.

Et si tu t'avisais de vouloir leur raconter tes aventures ou de leur dire qui tu es...

NÉRILHA.

Eh bien ?..

ATALMUC.

A l'instant tu deviendrais muette !..

NÉRILHA, avec colère.

C'est trop fort !.. Vous avez pu m'enlever ma jeunesse et ma beauté, mais m'empêcher de parler... je vous en défie !... Et dût-on ne pas me croire et me traiter d'insensée, je dirai à tout le monde... Je suis... (Atalmuc étend la main vers elle. — A l'instant Nérilha s'arrête et fait de vains efforts pour continuer.)

ATALMUC.

Eh bien ! je t'en avais prévenue !.. Te voilà muette... muette à tout jamais !.. Oui, oui, tu me promets de garder dorénavant le silence sur un sujet dont tu connais maintenant les dangers... tu me supplies de te rendre la parole... eh bien ! soit, j'y consens ! (Étendant la main vers elle.) Qu'as-tu à me dire ?..

NÉRILHA, avec volubilité et colère.

Que je vous hais ! que je vous déteste ! que je vous abhorre !..

ATALMUC.

Si c'est pour cela que je t'ai rendu la parole, ce n'était pas la peine !..

NÉRILHA, vivement.

Non !.. c'est pour une autre raison... pour une autre prière... ne soyez pas généreux à demi... (D'un air câlin.) Si vous m'aimez, si vous m'adorez, comme vous le dites, il doit vous être bien désagréable d'avoir une maîtresse si laide et si vieille...

et si j'étais à votre place... ne fût-ce que par amour-propre.

ATALMUC.

Je comprends !..

NÉRILHA, vivement.

Eh bien ! non, par amour, je m'empresserais de lui rendre sa forme première !..

ATALMUC.

Te rendre jeune et belle pour un autre... non.

AIR.

Non!... ne crains pas que je te cède
Aux regards d'un rival heureux!
Non!... j'aime mieux que tu sois laide!
Pour moi, pour moi seul, pour mes yeux
Pour moi, ces vains déguisements
Ne cachent rien à ma tendresse!
Je vois les fleurs de ton printemps
Sous les rides de la vieillesse!
Je vois ce front si blanc, si pur!
De tes yeux j'admire l'azur...
Seul je te vois... seul te possède!...
Ne crois pas qu'à tes yeux je cède!
Te rendre belle à d'autres yeux?
Non, j'aime mieux que tu sois laide,
Pour moi, pour moi seul je te veux!

(On entend plusieurs sons de trompettes infernales.)

Qu'entends-je!

(A Nérilha.)

Adieu! pour un instant, adieu!
O maître tout puissant, c'est la voix qui m'appelle.

(Tombant sur un banc de rocher, à droite.)

Que mon âme, quittant sa dépouille mortelle,
Se rende au pied de ton trône de feu!
Adieu! Adieu!...

(Atalmuc tombe inanimé sur le banc, à droite. Une flamme légère, qui semble sortir de son corps, s'élève, voltige un instant, et disparaît par l'ouverture du rocher, à droite.)

SCÈNE II.

NÉRILHA, seule, appelant à haute voix.

Seigneur Atalmuc ! Seigneur Atalmuc ! Mon maître !.. Il ne m'entend plus, il ne me voit plus. Oui, comme il me l'avai annoncé, son âme l'a quitté et vient de disparaître ; il ne reste

plus là que le corps d'un magicien, sa robe, son turban constellé !... (Posant la main sur son cœur.) Et son grimoire, qu'il porte toujours avec lui depuis le jour où je m'en suis servi si gauchement, ce jour où j'ai donné un bal sans le vouloir... Si, aujourd'hui, et pendant que son esprit voyage... j'y mettait plus d'adresse... voyons... je le tiens !.. (S'avançant au bord du théâtre avec le grimoire qu'elle tient et qu'elle ouvre.) *Chapitre VI, Moyens de former les enchantements les plus compliqués.* Ces n'est pas cela qu'il me faudrait, au contraire... (Retournant les feuillet.) Ah ! le revers de la page... (Lisant.) *Moyens de détruire les divers enchantements.* C'est mon chapitre... Ah ! le cœur me bat... lisons !.. (Regardant autour d'elle, et parcourant plusieurs page du grimoire. — Poussant un cri.) Ah !.. (Lisant.) *Devenue tout à coup vieille et laide...* M'y voici. (Continuant.) *Un baiser a causé sa métamorphose, un baiser peut la détruire ; et si elle rencontre quelqu'un qui consente à l'embrasser...* (S'interrompant.) Si ce n'est que cela ! je sais bien qu'à mon âge, et avec ma figure, ça n'est pas aisé... mais ça n'est pourtant pas impossible... achevons... (Lisant.) *Mais qu'elle choisisse bien celui de qui elle recevra ce baiser, car, à l'instant même, et pour toujours, elle lui appartiendra corps et âme!* (Poussant un cri.) Ah ! mon Dieu !.. c'est donc pour cela qu'Atalmuc voulait toujours m'embrasser !... Ah ! que j'ai eu raison de le refuser !.. changer à ce prix-là... changer pour lui appartenir à toujours !.. voilà un désanchantement !.. autant garder mes rides et mes années... ce n'est pas pour lui que je voudrais les perdre... Mais celui-là, un prince, si jeune et si beau, voudra-t-il jamais ?... Enfin, s'il était là... on verrait, on tâcherait... Si je pouvais aller à lui... cherchons. (Feuilletant le grimoire.) *Moyen d'être transporté à l'instant où l'on veut.* (Avec amour.) Ah ! près de lui. près du prince... dans son palais !.. (Lisant le grimoire.) *Élever ce livre magique vers le ciel, en répétant trois fois le nom du Dieu de l'Indoustan.* (Avec exaltation.) Brama !.. Brama !.. Brama !.. (Le grimoire lui tombe des mains ; le théâtre change à vue ; elle se trouve transportée sur la grande place de Delhy. A gauche, l'entrée d'une mosquée ; à droite la façade du palais.)

SCÈNE III.

HABITANTS DU PALAIS ET DE LA VILLE DE DELHY, ABOULFARIS ET GULNARE, assise sur un trône magnifique.

CHOEUR, pendant lequel s'exécutent des danses gracieuses.

Accourez tous, venez !

Habitants fortunés
De ce riant pays,
Doux paradis!
Accourez près de nous,
Les plaisirs les plus doux
Embelliront vos jours
Remplis d'amours!
De Téhéran et d'Ispahan,
Du beau pays de Cachemire,
On vient ici,
Et c'est Delhy
Que l'étranger toujours admire!
De tous côtés
Jeunes beautés,
A l'œil brillant plein d'étincelle!
Garde ton cœur,
O voyageur,
Du doux éclat de leur prunelle!
Accourez tous, venez!
Habitants, etc...

Voyez la jeune bayadère,
Rapide et fière,
Elle bondit!
Bientôt, bientôt, elle a su plaire,
Mais plus légère,
Elle s'enfuit!

De Téhéran et d'Ispahan,
Du beau pays de Cachemire,
Etc., etc...

(Nérilha a disparu au commencement de ce chœur.)

ABOULFARIS, tenant respectueusement la main de la princesse, à distance, et s'adressant au peuple.

Bien, mes amis! La princesse est sensible .. et moi aussi... aux hommages de ses futurs sujets...

GULNARE, avec impatience.

Mais il suffit !.. assez d'enthousiasme et de transport !

ABOULFARIS, d'un air de flatterie.

Que voulez-vous? l'amour du peuple...

GULNARE.

C'est à vous étourdir ! depuis trois jours, ils ne font que crier...

ABOULFARIS, à voix basse.

C'est commandé!

GULNARE, au peuple.

Je vous donne congé! reposez-vous!

ABOULFARIS, s'inclinant.

Que de bonté!

GULNARE, au peuple, d'un ton impérieux.

Et surtout, laissez-nous! laissez-nous!

REPRISE DU CHŒUR.

(Le peuple se retire.)

GULNARE.

Encore des cris... Depuis que je suis dans ma capitale, tout me déplaît, me choque et me contrarie! d'abord le prince, mon futur époux, que je ne vois jamais!..

ABOULFARIS.

C'es l'étiquette!

GULNARE.

Et vous! que je vois toujours!

ABOULFARIS.

C'est l'étiquette! Premier de l'empire, après lui, c'est moi, son grand visir, qui dois le remplacer dans toutes les affaires importantes! (Souriant.) Il a confiance! Il n'est pas jaloux!

GULNARE.

Pas assez! Mais en revanche, toujours sombre et rêveur!..

ABOULFARIS, galamment.

Il rêve à vous!

GULNARE, avec impatience.

Qu'il le dise alors!

ABOULFARIS.

Il m'en a chargé!

GULNARE.

Vous?...

ABOULFARIS.

C'est aujourd'hui le jour de votre mariage!

GULNARE.

Enfin!...

ABOULFARIS.

Tout s'apprête déjà pour cela à la grande mosquée, et voici le programme de la journée : tous les grands de la cour doivent venir vous offrir leurs hommages! Il y aura présentation, réception, baise-main, *et cætera*.

GULNARE.

Quel ennui!

ABOULFARIS.

C'est pour cela qu'il faut avant tout vous occuper de votre toilette.

GULNARE, souriant.

A la bonne heure!

ABOULFARIS.

Voici déjà vos femmes, et la petite Cadige, (A demi voix.) votre ancienne compagne...

GULNARE, relevant la tête avec fierté.

Qu'est-ce que c'est?

ABOULFARIS, s'inclinant vivement.

Jamais!... jamais!... je me trompe!... je voulais dire votre esclave, la jardinière du palais... qui vient vous offrir les plus belles fleurs de vos jardins.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JEUNES ESCLAVES, apportant des coffres remplis d'étoffes précieuses; CADIGE, portant une corbeille de fleurs.

GULNARE, à Cadige.

Que m'apportes-tu là?

CADIGE.

Le bouquet de la mariée!... ce qu'il y a de mieux! des roses et des camélias blancs!

GULNARE, d'un air de dédain.

Des fleurs qui croissent pour tout le monde!

CADIGE.

Et qui n'en vont pas plus mal... (Montrant sa couronne.) Voyez plutôt...

GULNARE.

C'est pour cela que je n'en veux pas! je veux des fleurs que personne n'a jamais portées! des fleurs inconnues, des fleurs impossibles!... voilà ce qu'il me faut à moi, princesse! Et dis à Xaïloun, ton futur mari, qu'il s'arrange pour en avoir!... (Se retournant vers les autres esclaves femmes, qui s'approchent.) Et vous, qu'est-ce que c'est?

ABOULFARIS, montrant les coffres qu'on lui présente.

Les étoffes de Perse les plus précieuses... une centaine de obes que l'on offre au choix de Votre Hautesse!

GULNARE.

Voilà qui est insupportable... Grand visir, prononcez vous-même... car c'est un ennui mortel d'avoir à choisir au milieu d'une centaine de robes!

CADIGE, bas, à Gulnare en souriant.

Vous n'éprouviez pas cet ennui-là... quand vous n'en aviez qu'une!

GULNARE, se retournant vivement.

Insolente!

CADIGE, à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc?

GULNARE.

Sortez de ma présence!

ABOULFARIS, bas, à Gulnare.

Princesse!... princesse! quelle imprudence!... quelle faute en diplomatie! maltraiter quelqu'un qui possède notre secret!...

GULNARE, bas, à Alboufaris.

Pour la première fois, visir, vous avez raison!... (Haut, à Cadige qui s'éloigne lentement.) Eh! là... là, reviens, petite!... un moment d'impatience et d'humeur... quand on est princesse...

ABOULFARIS, s'inclinant.

C'est tout naturel!

GULNARE, à Cadige.

Je te pardonne!...

CADIGE.

A la bonne heure!...

GULNARE, lui tendant la main.

Oublions tout, et faisons la paix!

CADIGE, qui a mis un genou en terre, porte à ses lèvres la main que Gulnare vient de lui tendre et reçoit un soufflet.

O ciel!

GULNARE, à Aboulfaris.

Et nous, visir, hâtons-nous.

ABOULFARIS.

Oui, sans doute! car tous les grands de l'empire vous attendent pour le baise-main général. (Il sort avec Gulnare par la gauche.)

SCÈNE V.

CADIGE, seule, puis XAILOUN ET NÉRILHA.

CADIGE, tâtant sa joue.

Je n'y ai vu que du feu!... Et de la main d'une amie encore!... Si ce sont là les faveurs des princes... Je ne suis pas méchante... mais à la première occasion... où je pourrai me venger. (Regardant vers la droite.) C'est Xaïloun... Qu'a-t-il donc à causer avec cette petite vieille?

XAÏLOUN, entrant avec Nérilha.

Oui, ma bonne femme, vous êtes à Delhy.

NÉRILHA, avec émotion.

A Delhy?...

XAÏLOUN.

Chez notre jeune prince, le sultan des Indes!

NÉRILHA, à part.

C'est bien cela! (Apercevant Cadige.) O ciel! Cadige!... (Elle court près d'elle.)

CADIGE.

Que me voulez-vous?... Qui êtes-vous?

NÉRILHA.

Qui je suis? (A part.) J'allais parler et devenir muette! (Haut.) Qui je suis?... une pauvre femme qui vient de bien loin!...

CADIGE.

Pour admirer ce palais... ces jardins, dont Xaïloun est le jardinier en chef.

XAÏLOUN.

Par la protection de la sultane, qui a étendu sur nous sa puissante main!..

CADIGE, se touchant la joue.

Oh! oui.

XAÏLOUN.

La belle Gulnare...

NÉRILHA, vivement.

Je la connais!... je la connais depuis son enfance!...

XAÏLOUN, à Cadige, à demi voix.

Dis donc, c'est peut-être sa nourrice.

NÉRILHA.

Elle se marie?

CADIGE.

Aujourd'hui... dans une heure...

XAÏLOUN.

Avec notre auguste sultan.

NÉRILHA, chancelant.

O ciel!

XAÏLOUN.

Qu'a-t-elle donc, la vieille?... elle se trouve mal?

NÉRILHA, vivement.

Non... non... achevez, de grâce... donnez-moi tous les détails sur ce mariage.

PREMIER COUPLET.

XAÏLOUN.

Du sultan l'hymen se prépare,
Et moi, je me marie aussi!
Il choisit la fière Gulnare,
Et moi Cadige, que voici!
Lui, c'est par l'ordre de son père,
Moi, c'est par le vœu de mon cœur.
Mais le sultan, sombre et sévère,
Semble triste de son bonheur
(Avec amour.)
Tandis que nous...
(Rencontrant un regard de Cadige.
Je me tais!...
Mais... mais... mais ..
Le sultan est, je croi,
Bien moins heureux que moi!

DEUXIÈME COUPLET.

CADIGE.

Hier je le voyais près d'elle,
Comme un prince, il bâillait, hélas!
Chez nous parfois on se querelle,
Mais du moins on n'y bâille pas!
Ah! je n'envîrais pas sa place,
Il ne parle jamais d'amour!
Jamais enfin il ne l'embrasse,
Elle s'en plaignait l'autre jour!...
Tandis que nous...
(Xaïloun lui fait signe de se taire.)
Je me tais!

TOUS DEUX.

Mais... mais... mais....

Ces augustes époux
Sont moins heureux que nous!

NÉRILHA.

Ainsi, vous dites que le prince est toujours triste?

XAÏLOUN.

Comme un cyprès, ou un saule pleureur.

NÉRILHA.

Et on ne connaît pas la cause de cette tristesse?

XAÏLOUN.

Sur ce chapitre-là, Cadige en sait plus long que moi...

CADIGE, à demi voix et mystérieusement.

Oui, j'avais une autre amie, bien meilleure que Gulnare... une jeune fille, fraîche et jolie...

NÉRILHA, soupirant.

Ça n'est plus comme moi!

XAÏLOUN.

Ah dam!... vous, ma brave femme, vous avez eu votre temps!

NÉRILHA, regardant autour d'elle.

Ça reviendra peut-être...

CADIGE.

Comment, ça reviendra?

XAÏLOUN, riant.

Elle est bonne, la vieille!

NÉRILHA, vivement.

Enfin, achevez... le prince?...

XAÏLOUN.

A vu pendant quelques jours cette petite Nérilha

NÉRILHA, avec émotion.

Nérilha!

CADIGE, avec naïveté.

C'est comme ça qu'on l'appelait, et j'ai idée qu'il pense à elle... qu'il l'aime!

NÉRILHA.

Tu en es sûre?

CADIGE.

Dam!... quand il me rencontre dans les jardins, il me parle toujours d'elle.

XAÏLOUN.

Et un prince qui cause de cela avec une jardinière... vous conviendrez qu'il y a quelque chose!...

NÉRILHA.

Certainement!... Et que dit-il?

CADIGE.

Qu'il donnerait tout au monde, pour savoir ce qu'elle est devenue...

NÉRILHA.

Et en attendant, son mariage a lieu aujourd'hui?

XAÏLOUN.

Tout est prêt à la mosquée, et je crois même que le prince y est déjà en prières.

NÉRILHA, seule, à droite, à part.

Ah! je n'y résiste plus... et à tout prix, je veux le voir, lui parler!... (Elle s'élance vers la mosquée.)

XAÏLOUN, apercevant, à gauche, la corbeille de fleurs que Gulnare a jetée à terre à la scène précédente, court la ramasser.

Tiens! mes plus belles fleurs... qui les a arrangées ainsi?... (Cadige lui explique à voix basse ce qui est arrivé; et lui montre du doigt la joue qui a reçu le soufflet.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ATALMUC, paraissant sur les marches de la mosquée au moment où Nérilha se prépare à les franchir.

ATALMUC.

Où vas-tu?

NÉRILHA, prête à se trouver mal.

C'est fait de moi!

ATALMUC.

Tu croyais en vain m'échapper... (Étendant la main sur elle.) Je te défends de faire un pas! (Nérilha tombe comme accablée sur un banc, à droite, près de la mosquée.)

CADIGE, à gauche, à Xaïloun.

Tiens! regarde donc! (Lui montrant Atalmuc.) notre ancienne connaissance.

XAÏLOUN.

Le seigneur Atalmuc!...

ATALMUC, s'avançant vers lui.

Qui, invité par le sultan des Indes, vient assister à son mariage avec la belle Gulnare!

NÉRILHA, à part.

O ciel!

XAÏLOUN, montrant Cadige.

Et vous assisterez aussi au mien!... si toutefois vous ne m'en voulez plus! comme le jour... vous savez... où vous vouliez me changer en serpent!

ATALMUC, avec ironie.

Moi! t'en vouloir... au contraire, et pour te le prouver, je veux te faire mon cadeau de noces.

XAÏLOUN, avec joie.

Est-il possible?...

ATALMUC.

Tiens!... (Tirant un bouquet de son sein.) prends ce bouquet de camélias, dont les feuilles sont d'argent. Si Cadige n'a jamais aimé que toi... il conservera sa blancheur; mais si elle en a aimé d'autres, ou si elle te trahit jamais... ces feuilles si blanches deviendront tout à coup d'un pourpre éclatant.

XAÏLOUN, vivement.

Quel bonheur!

NÉRILHA, à droite, à part.

Ah! le sorcier lui en veut toujours.

XAÏLOUN, à Cadige.

Tiens, mets-le vite à ton côté...

CADIGE.

A quoi bon?

XAÏLOUN.

Pour voir!

CADIGE.

C'est inutile!

XAÏLOUN.

C'est égal... ça rassure toujours!...

CADIGE.

Vous n'avez pas besoin d'être rassuré... aussi je ne veux pas...

XAÏLOUN.

Et moi, je le veux, ou sinon... je vais croire...

CADIGE.

Quoi!... qu'osez-vous dire?... tenez... tenez... regardez plutôt!...

XAÏLOUN.

A la bonne heure... (Regardant.) Toujours aussi blanc!... Ma bonne petite Cadige... je n'ai plus de soupçons! me voilà tranquille... mais tu le mettras tous les jours...

CADIGE.

Par exemple!... Voilà un cadeau qui nous brouillera!...

ATALMUC, à part.

Je l'espère bien... (Cadige et Xaïloun sortent en se disputant sur la ritournelle du duo suivant.)

SCÈNE VII.

ATALMUC, NÉRILHA.

DUO.

ATALMUC, amenant au bord du théâtre Nérilha, qui baisse les yeux

Ainsi ta haine qui me brave,
Espérait encor me tromper!

NÉRILHA.

C'était mon droit! La pauvre esclave
A son tyran peut échapper!

ATALMUC, avec colère.

(A part.)

Ah! traîtresse!... Qu'allais-je faire!
D'elle on n'a rien par la colère,
Et je sais un meilleur moyen.

(Haut, et s'approchant de Nérilha.)

Je devrais te punir... eh bien!
Vois sur moi quelle est ta puissance!
Je pardonne encor cette fois!

NÉRILHA, à part, le regardant avec pitié.

Ah! je le plains, et sa vengeance
Me ferait moins de mal, je crois!

ATALMUC.

Mon courroux vient de disparaître!

(Lui tendant la main.)

Et toi... m'en veux-tu?

NÉRILHA, lui tendant la main.

Non mon maître!

ATALMUC.

Donne-m'en la preuve?

NÉRILHA.

Et comment?

ATALMUC, souriant.

Comment?... en m'embrassant!

NÉRILHA, à part.

O ciel!

ATALMUC.

Un seul baiser...

NÉRILHA, à part.

Je vois sa trahison!

ATALMUC.

Qui nous réconcilie ..

NÉRILHA, s'éloignant de lui.

Oh! non vraiment, non! non!
Car je sais tout... ce baiser peut me rendre
Ma jeunesse...

ATALMUC, étonné.

O ciel!...

NÉRILHA.

Et mes traits:
Mais ce baiser me livre pour jamais
A celui qui me le donne!

ATALMUC.

C'est vrai! c'est vrai!... Du destin qui l'ordonne,
Permets à mon amour d'accomplir les décrets?...

AIR.

De toi, de ta clémence,
J'implore un bien si doux,
J'abjure ma puissance,
Et tombe à tes genoux!
Que l'amour qui m'enivre
Touche à la fin ton cœur,
C'est moi, moi, qui me livre
A ton charme vainqueur!

NÉRILHA, le regardant avec pitié.

Pauvre homme!

ATALMUC, reprenant avec amour.

De toi, de ta clémence,
J'implore un bien si doux,
J'abjure ma puissance,
Et tombe à tes genoux!

NÉRILHA, attendrie et essuyant une larme.

Ah! vrai! je le voudrais!

ATALMUC.

Eh bien!
Prononce donc mon bonheur et le tien!
Les trésors, les plaisirs embelliraient ta vie!
Plus que jamais tu deviendrais jolie!
Ou plutôt il suffit que tu sois à jamais

Ce que tu fus jadis... Tiens, regarde ces traits
Que j'adore'. .

(Atalmuc étend la main vers un pan de mur de la mosquée, qui s'ouvre et laisse voir Néritha comme elle était au premier acte.)

NÉRILHA, poussant un cri.

...C'est moi, moi!... telle que j'étais

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Ah! que j'étais jolie!
Si je pouvais encor
De ma beauté flétrie
Retrouver le trésor!
O séduisante ivresse!
O charme tentateur!
Des rêves de jeunesse
Vous enivrez mon cœur!

ATALMUC.

Toujours jeune et jolie,
Oui, tu pourrais encor
De ta grâce flétrie
Retrouver le trésor!
O séduisante ivresse!
O démon tentateur!
O rêves de jeunesse,
Venez charmer son cœur!

ATALMUC.

Ah! crois-en ma promesse,
Je te rends tes attraits!

NÉRILHA.

Rendez-moi ma jeunesse,
Et nous verrons après.

ATALMUC.

Réponds!... réponds!

NÉRILHA, avec résolution.

Non, je t'appartiendrais!

ATALMUC.

Eh bien donc! malheur à jamais!...
Ah! je cède à ma rage,
Et vais pour ton malheur,
Hâter ce mariage
Qui déchire ton cœur!

ENSEMBLE.

NÉRILHA, avec douleur.

Bonheur d'être jolie:
O précieux trésor!
Adieu donc pour la vie,
Vous perdre, c'est la mort!
Adieu, douce espérance,
Coulez, coulez mes pleurs,
Toujours même souffrance,
Toujours mêmes douleurs!

ATALMUC, à Nérilha.

Cesser d'être jolie,
Oui, tel sera ton sort;
Tu perdras pour la vie,
Ce précieux trésor!
Pour toi plus d'espérance,
Laisse couler tes pleurs,
Toujours même souffrance,
Toujours mêmes douleurs!

(Atalmuc sort vivement par la gauche, tandis que Cadige entre par la droite.)

SCÈNE VIII.

CADIGE, NÉRILHA.

NÉRILHA, pleurant.

Plus d'espoir! Tout est fini!

CADIGE, entrant par la droite.

Ah! mon Dieu!... la pauvre vieille qui pleure! Qu'avez-vous donc?

NÉRILHA.

Bien du chagrin!

CADIGE.

Et moi aussi!

NÉRILHA, vivement.

Et lequel?

CADIGE.

La défiance de Xaïloun... Il n'est occupé que de ce bouquet... ce n'est plus moi qu'il regarde... c'est lui... ça m'est égal. . parce que je l'aime bien... Mais s'il était toujours comme ça... défiant et jaloux... on ne sait pas ce qui peut arriver... et alors, voyez donc comme c'est dangereux... ce

bouquet blanc qui devient tout à coup pourpre!... Mais, je vous le demande... quel parti prendre?...

NÉRILHA.

Dans l'intérêt même de Xaïloun, vous défaire de ce bouquet!

CADIGE.

Oh! je ne demande pas mieux. (Remontant la théâtre.) Que je voie seulement s'il n'est pas là! Mais ne restons pas ici... car je viens d'apercevoir le prince, qui se dirige de ce côté...

NÉRILHA.

O ciel!

CADIGE.

Comme vous voilà tremblante, ma bonne vieille!... C'est qu'elle est toute tremblante, cette pauvre vieille!...

SCÈNE IX.

NÉRILHA, CADIGE, à gauche; LE PRINCE, venant de la gauche, en rêvant, et allant vers la droite.

LE PRINCE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

O toi, qui peut-être,
Ris de mon tourment,
Pourquoi m'apparaître,
Et pour un moment?
Beauté que j'adore,
Devrais-tu me fuir?
Viens, je veux encore
Te voir et mourir!

NÉRILHA, qui a regardé le prince avec émotion.

Ah! qu'elle idée!... (A Cadige.) Voulez-vous, pour quelques instants, me prêter ce bouquet?

CADIGE.

Vous le prêter!... Je vous le donne de grand cœur, et pour toujours!...

NÉRILHA.

Merci...

LE PRINCE.

DEUXIÈME COUPLET.

O fleurs! son image,

Qui charmez mes yeux!
Vous, léger nuage,
Portez-lui mes vœux!
Dites à cette belle,
Objet de mes amours,
Que je pleure et l'appelle,
Que je l'attends toujours!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ABOULFARIS.

ABOULFARIS, s'adressant au prince.

Mon prince, la sultane, qui s'inquiète, vous attend pour la cérémonie du baise-main!

NÉRILHA, à part.

Oh! il n'y a pas de temps à perdre. (S'approchant du prince, qui est plongé dans ses rêveries. Mon prince... mon prince!...

LE PRINCE.

Que veut cette femme?

NÉRILHA.

La belle Gulnare se plaignait ce matin de ne pas avoir de bouquet de noces digne d'elle!

ABOULFARIS.

J'en suis témoin!..

NÉRILHA.

Et je viens vous offrir pour elle celui-ci!

LE PRINCE.

Qui est magnifique.

ABOULFARIS.

Au fait! je ne pense pas qu'il en croisse de pareils dans vos jardins!

LE PRINCE.

C'est vrai!.. Tenez, visir, offrez-le de ma part à la princesse... (Aboulfaris s'incline, et sort par la gauche; le prince, toujours plongé dans ses rêveries, s'apprête à le suivre.)

CADIGE, avec effroi, voyant le visir qui s'éloigne.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!..

LE PRINCE, revenant près d'elle.

Qu'as-tu donc?..

CADIGE.

Ce que j'ai!.. C'est un bouquet magique, dont la vertu est

telle, que ses feuilles d'argent deviennent pourpres, quand celle qui les porte a déjà aimé...

LE PRINCE.

Eh bien! est-ce que cela t'effraie pour ma fiancée?..

CADIGE.

Du tout... du tout... (A part.) Ma foi! tant pis!... pourquoi donne-t-elle des soufflets!...

LE PRINCE.

Par malheur pour moi, la sultane peut, sans danger, se parer de ces fleurs!...

NÉRILHA, s'approchant du prince, qui remonte le théâtre pour sortir.

Pardon, mon prince, mais je n'ai pas entendu faire à Votre Hautesse un cadeau si précieux, pour rien!...

LE PRINCE.

C'est juste!... Eh bien! quel prix en demandes-tu?... Te faut-il de l'or... des diamants?...

NÉRILHA.

Bien plus encore!

LE PRINCE ET CADIGE.

Comment?

NÉRILHA, à Cadige.

Laissez-nous!...

CADIGE, à parl, en sortant.

Tiens! qu'est-ce qu'elle va donc faire, la petite vieille?...

SCÈNE XI.

NÉRILHA, LE PRINCE.

DUO.

NÉRILHA.

Ah! Monseigneur, à la vieillesse
On ne saurait rien refuser...
Je voudrais que Votre Hautesse
M'accordât...

LE PRINCE.

Quoi donc?

NÉRILHA.

Un baiser!

Au temps de la jeunesse,
On comprend la tendresse;
Au matin des beaux jours,
Conviennent les amours...

Et pourtant, pauvre vieille,
Je veux faveur pareille.
Un baiser, Monseigneur!
Un seul, mon doux seigneur...
Ah! daignez par faveur,
M'accorder cet honneur!

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse,
On comprend la tendresse;
Au matin des beaux jours
Conviennent les amours!
Obtenir d'une vieille
Une faveur pareille,
Chacun, sur mon honneur,
Rirait de trop bon cœur.

NÉRILHA.

Ah! malgré vos refus rigides,
Vous devez... il faut me payer!

LE PRINCE, riant.

Quel créancier!

NÉRILHA.

Voyez mes rides,
D'attendre je n'ai pas le temps,
Voyez mes cheveux blancs!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse,
On comprend, etc.

NÉRILHA.

Au temps de la jeunesse,
On comprend, etc.

LE PRINCE, souriant.

Au fait!
(S'approchant d'elle.)
Allons! quoi qu'il m'en coûte...

NÉRILHA, regardant autour d'elle.

On ne le saura pas!
(Tendant sa joue au prince.)
O moment désiré!

LE PRINCE, qui s'est approché d'elle, va l'embrasser, puis s'éloigne tout à coup.)

Non... non... qu'allais-je faire!

NÉRILHA.

Eh! qu'est-ce donc?

LE PRINCE.

Écoute!

Il est une beauté dont je suis séparé,
Que j'aime, que je pleure... et je me suis juré
Depuis te seul baiser, qu'hélas! j'ai reçu d'elle,
Que nulle autre de moi n'en recevrait...

NÉRILHA, avec douleur, à part.

Eh quoi!

C'est pour me demeurer fidèle,
Qu'il refuse ici d'être à moi!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Dieu d'amour, viens à mon aide;
Amour, sois mon appui!
A mes vœux tous qu'il cède
Et que je sois à lui!

LE PRINCE.

Un amour me possède,
Et je vivrai pour lui!
En vain elle intercède...
Amour, sois mon appui!

SCÈNE XII.

FINAL.

LES PRÉCÉDENTS, XAILOUN ET CADIGE, sortant de la mosquée, à gauche, puis GULNARE, ABOULFARIS; LES SEIGNEURS DE LA COUR, LE PEUPLE, ensuite ATALMUC.

CADIGE, à Nérilha.

Eh bien! vous ne venez pas à la mosquée? Voilà tous les grands de l'empire qui sortent du baise-main général.

GULNARE, tenant à la main le bouquet aux feuilles d'argent, et s'adressant à Cadige.

De ce royal présent, oui, je suis satisfaite.
D'où vous vient-il?

NÉRILHA, s'avançant.

De votre humble sujette!

LE PRINCE.

D'elle, je l'acceptai pour vous l'offrir!

GULNARE.

C'est bon!

NÉRILHA, à la princesse.

Mais vous ne croiriez pas que le prince refuse
De m'en payer le prix que je veux!

GULNARE, haussant les épaules.

Allons donc!
Cela n'est pas! cette femme m'abuse!

LE PRINCE, avec impatience.

Eh! non!... mais c'est un prix...

GULNARE, avec dédain.

Un prince, marchander!
Et dans un jour de noce, encore! allons, vous dis-je,
Finissons-en... il lui faut accorder
Tout ce qu'elle voudra...

NÉRILHA, au prince, avec malice.

Votre femme l'exige!

LE PRINCE, riant.

C'est différent... payons.

(Il s'approche de Nérilha, qu'il embrasse. A l'instant, un coup de tonnerre se fait entendre; Atalmuc accourt du palais, à droite; Xaïloun, effrayé, sort de la mosquée, à gauche, avec la foule du peuple. Les vieux vêtements et les cheveux blancs de Nérilha disparaissent. On la revoit jeune et fraîche comme elle était au second acte.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

O prodige!

LE PRINCE, poussant un cri.

Trésor que je revois, vous m'êtes donc rendu!
Et je tombe à vos pieds, de bonheur éperdu!

ATALMUC, s'approchant de lui.

Prince, que faites-vous? L'ordre de votre père!...

LE PRINCE, prenant la main de Nérilha.

De celle qui m'est chère,
Rien ne peut plus me séparer!

GULNARE, qui s'est élancée du groupe des femmes où elle était, s'avance, parée du bouquet blanc, qu'elle vient de mettre à sa ceinture.

Et la foi qu'aux autels vous deviez me jurer?

LE PRINCE, regardant le bouquet blanc, qui vient de se changer en fleurs rouges.

Et celle que de vous j'avais déjà reçue?
De ces magiques fleurs la blancheur disparue,
Prouve qu'un autre amant a su vous attendrir!

Et ce rival heureux...

XAÏLOUN ET CADIGE.

Était le grand visir!!!

ABOULFARIS, se mettant à genoux.

C'est fait de moi!... Le sultan me condamne...

LE PRINCE, lui montrant Gulnare.

A devenir l'époux de la sultane!

ABOULFARIS, se relevant.

Quelle faveur!

NÉRILHA, apercevant Atalmuc, qui détourne la tête et essuie une larme.

Et vous dont j'ai pitié...

Pour guérir tant d'amour...

ATALMUC.

Vaine fut ma science:

Il n'est pas de moyen!...

NÉRILHA.

Il en est un, je pense,

Que notre cœur vous offre!..

ATALMUC.

Et lequel!

NÉRILHA, lui tendant la main.

L'amitié!

Magicien, sorcellerie,
Votre art succombe dans ce jour!
Et le pouvoir de la magie
Ne vaut pas celui de l'amour!

CHŒUR FINAL.

Magicien, sorcellerie, etc.

FIN DE LA FÉE AUX ROSES.

GIRALDA

OU

LA NOUVELLE PYSCHÉ

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE M. ADAM

Opéra-Comique — 20 juillet 1850

PERSONNAGES

LA REINE D'ESPAGNE.
LE PRINCE D'ARAGON, son mari.
GINÈS PERÈS, meunier.
GIRALDA, sa fiancée.
DON JAPHET D'ATOCHA, premier menin de la reine.
DON MANOEL, jeune seigneur de la cour.
UN AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE.
UN DOMESTIQUE.
UNE DAME D'HONNEUR.
PAGES, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, GARÇONS ET JEUNES FILLES DU VILLAGE.

La scène se passe dans la province de Galice : aux deux premiers actes dans un petit village, aux environs de Saint-Jacques de Compostelle ; au troisième, dans le palais de la reine, à Compostelle.

ACTE PREMIER.

A gauche une ferme vue à l'extérieur; en face, à droite, une grange; au fond une campagne agréable, traversée par la rivière de la Tambra. On aperçoit au loin la ville de Saint-Jacques de Compostelle et sa cathédrale. A gauche, l'entrée de la ferme avec une grande porte, au-dessus de laquelle se trouve une lucarne; au troisième plan, à droite, un chemin qui descend et conduit à la chapelle.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, des garçons et des jeunes filles, venant de la droite, traversant le hangar, s'arrêtent à gauche devant la porte de la ferme; les garçons portent des mandolines, les filles des castagnettes, et une sérénade commence.)

CHŒUR.

Et plaisir et joie,
Qu'ici l'on déploie
Mantille de soie!
Venez et riez,

Garçons et fillettes ;
Oui, des chants de fêtes
Et des castagnettes
Pour les mariés.

GINÈS, sortant de la ferme.

Eh! par saint Jacques, quel tapage!

CHOEUR.

Pour fêter votre mariage,
Nous accourons et rien n'est prêt !

GINÈS, avec colère.

Mon habit même n'est pas fait!

CHOEUR.

Pauvre Ginès!

GINÈS.

Ah! c'est atroce!
J'attends vainement le tailleur,
Et n'ai pas, le jour de ma noce,
Cessé de me mettre en fureur!
Cela peut me porter malheur!

CHOEUR.

C'est certain! mais malgré votre mauvaise humeur,
Avec nous gaîment souriez
Et venez!

TOUT LE CHOEUR ET GINÈS.

Et plaisir et joie, etc.

GINÈS, qui a regardé au fond.

Ah! je le vois enfin!

CHOEUR.

Qui!

GINÈS.

Ce scélérat d'homme,
Ce coquin de tailleur!... Il faut que je l'assomme!

TOUS.

Y pensez-vous?

GINÈS.

Eh! oui, vraiment,
Ce sera d'aujourd'hui mon premier agrément.
(Au tailleur.)
Mon habit! mon habit!
(Le tailleur l'a déployé et le montre avec satisfaction.

CHOEUR.

Ah! qu'il est élégant!

GINÈS.

Vous trouvez?

TOUS.

Il est charmant!

GINÈS.

PREMIER COUPLET.

O mon habit de mariage,
Que te voilà frais et coquet;
Que de rubans, quel beau bouquet!
Quand depuis ce matin j'enrage,
Sous tes plis, fais qu'enfin mon cœur
Ne batte plus que de bonheur,
O mon habit de mariage!

DEUXIÈME COUPLET.

O bel habit de mariage!
Plus d'un époux t'a revêtu,
Lequel, plus tard, t'en a voulu.
Puissé-je, un jour, en mon ménage,
Ne pas maudire, époux vexé,
Le jour où je t'aurai passé,
Mon bel habit de mariage!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GIRALDA, en costume de mariée, sortant de la ferme en rêvant.

CHŒUR DE JEUNES FILLES, la regardant.

Ah! c'est la fiancée! elle baisse les yeux!
Oui, malgré son bonheur, elle a l'air peu joyeux.

GIRALDA, à elle-même.

Rêve heureux du jeune âge,
Avenir sans nuage,
Jour d'hymen dont l'image
Faisait battre mon cœur!
Quand pour moi tu vas luire,
Ah! je tremble et soupire.
(Regardant Ginès.)
Il vaut mieux tout lui dire
Que mourir de douleur!
(Aux jeunes filles et aux jeunes garçons.)
Allez tous à la ferme, allez vous rafraîchir.
(Bas, à Ginès.)
Je voudrais bien, seigneur, vous parler...

GINÈS, à part.

O plaisir!

CHOEUR.

Allons nous rafraîchir,
Et livrons-nous au plaisir!
Garçons et fillettes
Ont des castagnettes, etc.

(Ils entrent tous dans la ferme, à gauche)

SCÈNE III.

GINÈS, GIRALDA.

GINÈS.

Eh bien! ma petite femme, vous avez l'air bien émue!... nous voilà seuls... Que voulez-vous me dire à moi, en particulier?

GIRALDA.

Écoutez-moi, seigneur Ginès!... Nicolo Almedo le fermier, qui m'a recueillie et élevée, veut absolument me marier, moi, pauvre orpheline, à vous, seigneur Ginès Perès, parce que vous êtes son voisin et un habile meunier!

GINÈS, riant.

Et c'est ce soir, à minuit, qu'on nous marie, là, dans la chapelle... et j'ai déjà reçu la dot... trois cents ducats... ils sont là... (Frappant sur son gousset.) On les entend... et tout ça, grâce au ciel! fait que les choses sont bien avancées!

GIRALDA.

Et cependant Nicolo Almedo vous a laissé ignorer des circonstances qu'il faut que vous sachiez!

GINÈS.

Lesquelles?

GIRALDA.

C'est qu'il y a du risque à m'épouser!

GINÈS, effrayé.

Ah!

GIRALDA.

Oui... d'abord, mon père était un gentilhomme.

GINÈS.

Ça ne m'effraie pas.

GIRALDA.

Qui, lors de nos guerres civiles, a été proscrit, exilé.

GINÈS.

Lui!... mais non pas vous!

GIRALDA.

Tous ses biens confisqués!

GINÈS.

Ça, c'est indigne... mais enfin, il vous reste une dot de trois cents ducats!

GIRALDA.

C'est bien peu!

GINÈS.

C'est superbe dans le pays!

GIRALDA.

Vous trouvez?

GINÈS.

Il n'y a pas mieux... (A part.) Sans cela!...

GIRALDA.

Eh bien! puisque tout cela vous est indifférent, j'ai une autre objection, bien plus forte, dont je n'osais vous parler!

GINÈS.

Et quelle est-elle?

DUO.

GINÈS, regardant Giralda.

Faut-il donc vous aider, ma chère,
Et deviner votre embarras,
C'est que vous m'aimez!...

GIRALDA, baissant les yeux.

Au contraire,
C'est que je ne vous aime pas!

GINÈS, stupéfait.

Vous!

GIRALDA.

Moi!

GINÈS.

C'est impossible!
De moi vous voulez vous jouer!

GIRALDA.

Non, c'est là ce secret terrible
Que je n'osais vous confier!

GINÈS, avec désespoir.

Et mon habit que j'ai fait faire,
Mon logis que j'ai préparé!...

GIRALDA.

Par vous, maintenant, je l'espère,
Un tel lien sera brisé!

GINÈS.

Par moi!

GIRALDA.

Par vous.

GINÈS.

Non!

GIRALDA, étonnée.

Comment! non!

GINÈS, avec fureur.

Non! non! non! j'en perdrai la raison!

ENSEMBLE.

GINÈS.

N'espérez pas que de mon âme
Sorte à jamais pareille flamme.
Non, non, vous avez trop d'appas
Et vous avez trois cents ducats!...

GIRALDA.

Ah! c'est indigne! c'est infâme!
Il veut encor m'avoir pour femme.
Son amour qui ne s'éteint pas,
Ne voit, hélas! que mes ducats!...

GIRALDA, seule.

Pour calmer un pareil délire,
Et pour éteindre votre ardeur,
Un tel aveu devrait suffire,
Je vois quelle était mon erreur!

GINÈS.

Eh bien donc!

GIRALDA.

S'il faut vous le dire,
Un autre possède mon cœur!

GINÈS.

A vous?

GIRALDA.

A moi!

GINÈS.

C'est impossible!
C'est une ruse, je le voi!

GIRALDA.

Non, c'est là le secret terrible
Que je confie à votre foi.

GINÈS, avec désespoir.

Et le contrat que j'ai fait faire!
Le curé que j'ai prévenu!

GIRALDA.

Par vous, maintenant, je l'espère,
Un tel lien sera rompu.

GINÈS.

Par moi?

GIRALDA.

Par vous!

GINÈS.

Non!

GIRALDA.

Comment! non!

GINÈS.

Non! non! non! j'en perdrai la raison!

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.

N'espérez pas que de mon âme, etc.

GIRALDA.

Ah! c'est indigne! c'est infâme, etc.

STRETTE DU DUO.

GINÈS.

Oui, j'épouse, j'épouse!
Mon âme est peu jalouse,
Et mon cœur,
Sans frayeur,
Rit d'un tour imposteur.
Oui, j'insiste
Et persiste,
Et du sort le plus triste,
Bon époux,
Sans courroux,
Je braverai les coups!

GIRALDA.

Il m'épouse, il m'épouse,
Son âme peu jalouse,
Sans frayeur,
Voit mon cœur

Brûler d'une autre ardeur!
Il insiste,
Il persiste.
A mon tour, je résiste,
Et pour vous,
Noble époux,
Du sort craignez les coups!
(Avec résolution.)
Tremblez, Monsieur, tremblez, héla !
Car je suis méchante et colère,
J'ai le plus mauvais caractère...

GINÈS, l'interrompant.

Mais vous avez trois cents ducats!

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.

Oui, j'épouse, j'épouse, etc.

GIRALDA.

Il m'épouse, il m'épouse, etc.

GIRALDA.

Quoi! Monsieur, de pareilles considérations ne vous arrêtent pas?

GINÈS.

Non, parce qu'il m'est aisé de voir que vous voulez seulement m'effrayer... et que rien de tout cela n'est vrai... d'abord, vous n'avez pas d'amoureux...

GIRALDA, avec colère.

Je n'en ai pas!

GINÈS.

On le saurait dans le village!... ça se sait toujours... même quand ça n'est pas!... ainsi, à plus forte raison!

GIRALDA.

Mais quand je vous atteste, moi, que j'en ai un!

GINÈS.

C'est de la vanterie... vous êtes trop sage, trop honnête... vous avez trop de vertu!

GIRALDA.

Moi!

GINÈS.

Si vous n'y croyez pas, vous ne pouvez pas empêcher les autres... moi, j'y crois... j'en mettrais la main au feu!

GIRALDA.

Ah! c'est à vous faire enrager!

GINÈS.

Eh bien! cet amoureux, quel est-il? il n'y en a pas dans le village... je suis le seul, c'est ce qui fait ma force.

GIRALDA.

Il n'est pas du pays!

GINÈS.

D'où est-il donc?

GIRALDA.

Je l'ignore!

GINÈS.

Quel est-il?

GIRALDA.

Je n'en sais rien!

GINÈS.

Et son nom?

GIRALDA.

Il ne me l'a pas dit!

GINÈS.

Mais sa figure du moins?

GIRALDA.

Je ne l'ai jamais vu!

GINÈS, riant.

Ah! ah! ah! voilà qui est joli... vous voyez bien que vous vous moquez de moi.

GIRALDA.

Non! car je l'aime, et n'aimerai jamais que lui.

GINÈS.

Je vous défie de me persuader cela!

GIRALDA.

Eh bien donc! si pour vous convaincre... il faut tout vous raconter...

GINÈS.

Vous me ferez plaisir.

GIRALDA.

Vous savez que c'est moi qui suis chargée de vendre les produits de la ferme?

GINÈS.

Je ne dis pas non!

GIRALDA.

Que je pars tous les mercredis soirs afin d'arriver le lendemain, au point du jour, au marché de Santiago?

GINÈS.

C'est la vérité.

GIRALDA.

Qu'il faut traverser, la nuit, un bois de sycomores qui a un quart de lieue à peu près?

GINÈS.

C'est possible!... je ne dirai pas au juste... car volontiers j'évite d'y passer!

GIRALDA.

Il ne m'y était jamais rien arrivé... excepté il y a trois mois... le temps était couvert, la nuit très-sombre... je distinguais les pas de gens qui me suivaient, pour m'effrayer, pour me voler peut-être...

GINÈS.

Pour le moins!

GIRALDA.

En ce moment, je crus entendre dans le taillis le galop lointain d'un cheval... je me mis à crier : A moi! au secours!... Tais-toi, dirent ces vilaines gens, en m'entourant... tais-toi!... Moi, de crier plus fort!... et quelques instants après arrivait sur nous, comme la foudre, un cavalier dont je ne pouvais voir les traits, mais dont j'entendais la voix menaçante... tous avaient disparu... et le jeune homme, c'en était un, j'en suis sûre!... s'était élancé près de moi, à moitié évanouie de frayeur... J'étais si faible, que je n'aurais jamais pu arriver à Santiago... il m'assit alors devant lui, sur son cheval, lui, couvert de son grand chapeau rabattu et m'écoutant... moi, lui disant qui j'étais... mon nom, ma naissance. Déjà nous étions aux portes de la ville, et il faisait jour à peine... il me déposa à terre et me dit : Adieu!... Ce fut là notre première rencontre!

GINÈS.

Votre première? il y en a donc eu d'autres?

GIRALDA.

Certainement!... le mercredi suivant et chaque semaine.

GINÈS.

C'est donc ça que vous ne manquiez jamais le marché!

GIRALDA.

Je le trouvais toujours à la nuit à l'entrée de ce bois qu'il ne voulait plus me laisser traverser sans guide... mais il me quittait toujours un peu avant la sortie de la forêt... et tout le long de la route, tout ce qu'il me disait avait tant de charme!... mais tout cela sans me dire son nom et sans me laisser voir ses traits!...

GINÈS.

C'est qu'il est laid!

GIRALDA, vivement.

Oh! non, j'en suis certaine!... et maintenant comprenez-vous enfin que j'aime quelqu'un... et que... ce n'est pas vous!

GINÈS.

Ce n'est pas moi!... c'est possible!... mais moi je ne me cache pas... on me connaît, on me voit!...

GIRALDA, rentrant vivement dans la ferme.

Par malheur!

GINÈS.

Comment! par malheur!... (Se retournant vers don Japhet qui entre au fond.) Hein! qui vient là?

SCÈNE IV.

GINÈS, DON JAPHET, précédé de quelques habitants du village

DON JAPHET, aux jeunes gens qui le précèdent.

Allez toujours... allez donc... informez-vous... voyez si dans ce misérable village on pourrait trouver des logements pour les gens de la suite... (A Ginès.) Avance ici, imbécile!

GINÈS, se rengorgeant.

Un grand seigneur qui me connaît!...

DON JAPHET.

Es-tu de ce pays?...

GINÈS.

Je suis d'une demi-lieue d'ici... Ginès, le meunier... pour vous servir!

DON JAPHET.

Dis-moi alors, cette maison, la plus belle, non, la moins laide de l'endroit, à qui appartient-elle?...

GINÈS.

A Nicolo Almedo, le fermier... mon futur beau-père.

DON JAPHET.

Ah! tu te maries!... Et lui aussi!... Je ne m'étais pas trompé... un imbécile!

GINÈS.

Monseigneur est marié?

DON JAPHET, brusquement.

Du tout!... Préviens Nicolo Almedo, ton beau-père, que je mets en réquisition pour cette nuit sa maison tout entière.

GINÈS.

Et nous autres?...

DON JAPHET, d'un ton d'autorité.

Vous en sortirez!

GINÈS.

Le jour de mes noces!... Encore faut-il que moi et ma femme!...

DON JAPHET.

Silence!

GINÈS.

Nous logions quelque part... et je me dis...

DON JAPHET.

Ça ne te regarde pas!

GINÈS.

Et qui donc cela regarde-t-il?...

DON JAPHET.

Moi, don Japhet d'Atocha, premier menin de la reine, chargé de préparer les logements de Leurs Majestés!

GINÈS.

Est-il possible!... Le roi et la reine...

DON JAPHET.

Ont décidé qu'ils ne feraient que demain leur entrée à Saint-Jacques de Compostelle, et qu'ils s'arrêteraient ici ce soir.

GINÈS.

Pour me prendre ma chambre nuptiale!

DON JAPHET.

C'est trop d'honneur pour toi!

GINÈS.

Un honneur bien désagréable!... mais quand une fois le guignon s'attache à un mariage...

DON JAPHET.

Il ne le quitte plus... au contraire!

GINÈS, naïvement.

Monseigneur est marié?

DON JAPHET, vivement.

Je t'ai déjà dit que non!... je suis garçon... je le serai toujours!

GINÈS.

Ça ne m'étonne pas... Monseigneur a l'air d'avoir trop d'esprit!...

DON JAPHET, avec satisfaction.

C'est bien!

GINÈS.

Avec son âge et sa tournure... songer à...

DON JAPHET.

Qu'est-ce à dire?...

GINÈS.

C'est un compliment que je me permets... parce que nous autres paysans galiciens...

DON JAPHET, avec impatience.

Eh bien?

GINÈS.

Nous ne sommes pas bêtes!

DON JAPHET.

Il ne se croit pas bête!... Conçoit-on un aveuglement pareil!... Va-t-en! va-t-en prévenir ton beau-père et tout disposer!...

GINÈS.

Oui, Monseigneur! (Il entre vivement dans la ferme à gauche.)

SCÈNE V.

DON JAPHET, seul.

J'ai vu le moment où, en causant avec ce rustre, ce butor, j'allais me trahir... C'est inconcevable, dès qu'on me parle mariage, je perds toute ma présence d'esprit : la tête n'y est plus... Allons, ne pensons plus à cela et occupons-nous de nos logements. (Tirant un livre de sa poche.) Voyons combien il nous faut d'appartements... chambre du roi, chambre de la reine... et les demoiselles d'honneur, et les premiers gentilshommes... je ne pourrai jamais placer tout ce monde-là ensemble... séparément...

SCÈNE VI.

DON JAPHET, assis à droite et écrivant, DON MANOEL, entrant par le fond, à droite.

DON MANOEL, à part.

Elle n'est pas venue hier! elle n'a pas traversé la forêt... voilà huit jours que je ne l'ai vue... quelque accident la retiendrait-il? Voici la ferme de Nicolo Almedo... personne ne m'y connaît... et je puis, sous le premier prétexte... (Il se trouve face à face avec don Japhet, qui se lève.)

DON JAPHET, poussant un cri de surprise.

Don Manoël!

DON MANOEL, à part.

Malédiction!... don Japhet d'Atocha!... il m'a reconnu!

DON JAPHET.

Vous venez au-devant de Leurs Majestés?

DON MANOEL, vivement.

Vous l'avez dit!

DON JAPHET.

Zèle inutile!... la cour n'arrivera que demain à Santiago, dont vous êtes le gouverneur... La reine veut s'arrêter ce soir à Noya et faire ses dévotions au caveau de Saint-Jacques le Majeur... car notre jeune reine qui, contre l'avis de son conseil et le mien, a voulu élever jusqu'à elle le prince d'Aragon, son cousin; notre reine, dis-je, brille par sa dévotion et ses vertus, ainsi que son mari...

DON MANOEL.

Par ses folies!

DON JAPHET.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit!

DON MANOEL.

Mais vous le pensez!... Prince charmant qui n'a qu'un défaut...

DON JAPHET.

Celui d'aimer toutes les femmes!

DON MANOEL.

Donc il aime la sienne... et ne penserait qu'à elle, j'en suis sûr.... si, moins sévère, moins défiante, moins jalouse peut-être...

DON JAPHET.

A qui le dites-vous!... Sa Majesté m'avait chargé, moi, premier gentilhomme de la chambre, d'espionner son auguste époux... fonctions honorables qui pourraient me coûter cher...

DON MANOEL.

Comment cela?

DON JAPHET.

C'est à ce sujet que j'aurais besoin de votre crédit, à vous, don Manoël, qui en avez tant!

DON MANOEL.

Moi, fils d'un connétable rebelle et coupable de lèse-majesté... moi qui, condamné dès l'enfance, n'ai dû ma liberté qu'à la clémence de la reine... et à des conditions...

DON JAPHET.

Que chacun envie!... Favori du roi et de la reine, vous pouvez me défendre, me sauver...

DON MANOEL.

Vous, monsieur le duc?...

DON JAPHET.

La reine, comme je vous le disais, m'avait ordonné de surveiller exactement toutes les démarches de son mari, lequel s'est aperçu de la chose, et a dit tout haut, devant des personnes qui me l'ont rapporté : « Ah! ah! don Japhet se mêle de mon ménage! C'est bien! s'il se marie jamais, je me mêlerai du sien et me vengerai sur sa femme! je le jure! »

DON MANOEL.

En vérité!

DON JAPHET.

Or, en ce moment je voudrais...

DON MANOEL.

Vous marier!...

DON JAPHET.

Hélas! non... c'est déjà fait.

DON MANOEL, avec étonnement.

Est-il possible!...

DON JAPHET.

La fille d'un vieil hidalgo... Rosine de Pontevedra, que j'ai épousée en province et en secret, vu les projets de vengeance du roi, qui n'est pas homme à y renoncer... au contraire!... Le hasard lui a fait rencontrer Rosine de Pontevedra. . et, soit fatalité, soit instinct..! il l'a trouvée...

DON MANOEL.

Charmante!

DON JAPHET.

Ravissante... sans se douter qu'elle était ma femme... Jugez, s'il le savait... c'est à faire frémir!

DON MANOEL.

Vous avez raison!

DON JAPHET.

Cela peut avoir les suites les plus graves... et si vous vouliez, seulement dans mon intérêt, éveiller l'attention de la reine sur les assiduités de son mari, je serais tranquille... la jalousie de Sa Majesté serait la sauvegarde de mon honneur... Mais, pardon! c'est là, dans la ferme de Nicolo Almedo, que Leurs Majestés doivent s'arrêter cette nuit!

DON MANOEL, vivement.

Cette nuit!

DON JAPHET.

Je vais m'occuper de leurs logements, et nous reprendrons plus tard, si vous le voulez bien, cette question toute palpitante d'émotions et de dangers!

DON MANOEL.

Très-bien, très-bien! que je ne vous retienne pas!... (Don Japhet entre dans la ferme, à gauche.)

SCÈNE VII.

DON MANOEL, seul.

RÉCITATIF.

Quoi! le roi passerait la nuit dans cet asile!
Et si ma Giralda vient s'offrir à ses yeux...
Tremblons!... Roi connaisseur et séducteur habile,
Il voudrait me ravir ce trésor précieux.

CANTABILE.

O premiers rêves de la vie,
Charme heureux des amours discrets!
Tout nous rapproche, tout nous lie,
Tout nous enchaîne pour jamais.

CAVATINE.

O fleur printanière!
Rose qui m'est chère,
Et dans le mystère

Éclose pour moi!
Si fraîche et si tendre,
Toi, qu'on peut surprendre,
Sachons te défendre
Même contre un roi.
Que l'orage qui me menace
Ne puisse jamais l'effleurer.
Pour la soustraire à ma disgrâce,
Protégeons-la sans nous montrer.
O fleur printanière!
Rose, etc.

(Pendant cet air la nuit est venue tout à fait. On entend des cris bruyants dans la ferme, à gauche.)

DON MANOEL.

Eh! mon Dieu! d'où viennent ces joyeuses acclamations?... Leurs Majestés pourtant ne sont pas encore arrivées!

SCÈNE VIII.

GINÈS, sortant de la ferme, en habit de marié, le bouquet au côté, couvert d'un feutre gris, avec plumes blanche et rouge, et enveloppé d'un large manteau, DON MANOEL, qui, à l'entrée de Ginès, a remonté le théâtre.

GINÈS, à la cantonade.

Oui, riez! riez!... ça n'est pas gai!... tout semble conjuré contre moi!

DON MANOEL.

Un pauvre diable qui se plaint.... Qu'y a-t-il donc, mon garçon?

GINÈS.

Autant que la nuit me permet de distinguer, encore un seigneur... et nous en avons déjà assez comme ça.

DON MANOEL.

En vérité!

GINÈS, de mauvaise humeur.

Oui, sans doute... Je suis meunier, Monsieur... un meunier qui se marie, Monsieur!...

DON MANOEL, à part.

Une noce dans le village!... tant mieux, Giralda y sera!

GINÈS.

Et on me prend ma chambre et celle de ma femme, Monsieur, pour loger le roi et la reine, Monsieur...

DON MANOEL.

Voilà en effet qui est fâcheux!

GINÈS.

Passe encore si on ne me prenait que ça!... car aussitôt la bénédiction j'emmène ma femme à mon moulin, le moulin de Tambra, dont j'ai la clé sur moi... mais on me prend encore...

DON MANOEL.

Quoi donc?

GINÈS.

Le curé qui devait nous marier!... le vieux Gregorio, qui vient avec son clergé de partir au-devant de la reine... Il ne reste que le petit vicaire, pas autre chose, le père Angelo!

DON MANOEL.

Qui est ici depuis un mois!

GINÈS.

Vous le connaissez?

DON MANOEL.

Un ami! (A part.) C'est moi qui l'ai fait nommer!

GINÈS.

Et au lieu de la grande chapelle, la plus belle, la seule de l'église, que l'on réserve pour les dévotions de la reine, ils vont nous marier dans un petit caveau où l'on n'y voit goutte... et vu que la fabrique n'est pas généreuse, c'est tout au plus si on nous accordera un cierge pour tout luminaire.

DON MANOEL.

Qu'importe! si tu aimes, si tu es aimé!

GINÈS.

Voilà encore qui n'est pas des plus clairs... et Giralda ..

DON MANOEL, vivement.

Giralda!... c'est Giralda que tu épouses... qui consent à t'épouser?...

GINÈS.

Elle! Pas du tout!... Et si ce n'était le fermier Almedo, son père, à qui elle n'ose résister... elle dirait : non!... mais, vu qu'elle a une dot, moi je dis oui.

DON MANOEL, à part.

Quelle horreur!... quoi qu'il arrive, sauvons-la d'abord, et nous verrons après!... (Haut.) Écoute-moi!...

DUO.

C'est dans l'église du village

GINÈS.
Qu'on va nous bénir à l'instant.

DON MANOEL.
Et l'on t'apporte en mariage

GINÈS.
Trois cents ducats, argent comptant
Cela m'a décidé...

DON MANOEL, à part.
Qu'entends-je!
(A Ginès.)
Je t'en offre le double.

GINÈS, stupéfait.
Vous!...

DON MANOEL.
Si tu me cèdes en échange,
Ta place et ton titre d'époux.

GINÈS.
Qu'entends-je!... O ciel! c'est diabolique.

DON MANOEL.
Eh! non, vraiment, c'est sans réplique.
En échange de ce chapeau,
De ce bouquet, de ce manteau,
(Faisant sonner une bourse qu'il tire de sa poche.)
Tiens, tiens... six cents ducats en or, par moi donnés.

GINÈS.
En or!..
(Se frottant l'oreille.)
Six cents!... c'est trois cents de gagnés...

ENSEMBLE.

GINÈS, à part.
Voyons, examinons,
Avec soin calculons...
Fillette jeune et fraîche,
Mais fière et pie-grièche,
Qui me déteste, hélas!
Et qui ne m'aime pas;
Plus, une forte somme
Que m'offre un galant homme,
Pour m'acheter ici
Mon titre de mari!...
C'est de moins une femme
Et de plus des écus,

Non, sans crainte de blâme,
Non, je n'hésite plus.
C'est convenu,
C'est résolu,
Marché conclu.

DON MANOEL, à Ginès.

Voyons et calculons,
Ensemble raisonnons...
Fillette jeune et fraîche
Mais tant soit peu revêche,
Qui te déteste, hélas!
Et que tu n'aimes pas;
Plus une forte somme
Que t'offre un galant homme,
Pour t'acheter ici
Ton titre de mari.
C'est de moins une femme,
Et de plus des écus;
Va, sans craindre le blâme,
Crois-moi, n'hésite plus.
C'est convenu,
C'est résolu,
C'est convenu.

(A la fin de l'ensemble, Ginès remet à don Manoël son chapeau, son bouquet et son manteau.)

DON MANOEL, prêt à lui donner la somme.

Tu ne trahiras pas un mot de ce marché.

GINÈS.

C'est dit.

DON MANOEL.

Jusqu'à demain tu te tiendras caché.

GINÈS.

C'est dit.

DON MANOEL.

Tandis que moi, d'après la foi promise,
Sous ce déguisement que la nuit favorise,
Je conduirai ce soir ta future à l'autel.

GINÈS, se récriant.

Permettez..

DON MANOEL.

Et de plus, c'est là l'essentiel,
Tu vas, me confiant toute ta destinée,
Me remettre à l'instant la clé de ton moulin.

GINÈS, de même.

La clé de mon moulin! ..

DON MANOEL.

Après notre hyménée,

C'est tout simple...

GINÈS.

Pourtant...

DON MANOEL.

Je le veux!

GINÈS.

Mais enfin.

(A ce moment don Manoël fait résonner la bourse, puis il la remet à Ginès qui la prend avec joie.

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.

Voyons, examinons, etc.

DON MANOEL.

Voyons et calculons, etc.

STRETTE DU DUO.

GINÈS.

Ah! l'excellente affaire!
Que le ciel soit béni!
Joyeux célibataire,
Je n'ai plus de souci.
Séduisante colombe,
Restez auprès de lui;
Sur lui que tout retombe,
Je ne suis plus mari.
J'entends la noce, la voici...
Je pars, je m'éloigne d'ici.

DON MANOEL.

C'est au plus téméraire
Que le destin sourit,
Par une loi sévère
L'hymen m'est interdit.
Demain que je succombe,
Il me reste aujourd'hui;
J'emporte dans ta tombe
Le nom de son mari!

J'entends la noce, la voici...
Va-t'en, éloigne-toi d'ici!

(Ginès disparaît par le hangar à droite. Don Manoël, enveloppé du manteau et le front caché par le grand chapeau de Ginès, reste au milieu du théâtre.)

SCÈNE IX.

GIRALDA, ET TOUS LES GENS DE LA NOCE, sortant de la ferme, à gauche, DON MANOEL, enveloppé dans son manteau. — Il fait nuit.

CHŒUR.

Vers la chapelle solitaire,
Partons dans l'ombre de la nuit.
Oui, l'amour chérit le mystère,
Et c'est l'amour qui nous conduit.

DON MANOEL, apercevant Giralda, habillée en mariée.

C'est elle! ô doux instant!...

GIRALDA, s'adressant à don Manoël qu'elle prend pour Ginès.

Je vous le dis encor, Monsieur, il en est temps,
Malgré moi je cède.
Voyez ma douleur;
Un autre possède
Mes vœux et mon cœur.

DON MANOEL, à part.

O bonheur!

GIRALDA.

Après un tel aveu, vous persistez encore...

DON MANOEL, à part.

Plus que jamais!

(Haut.)

Venez!

GIRALDA, avec douleur.

Ah! ce sera ma mort!

ENSEMBLE, REPRISE.

Vers la chapelle solitaire,
Partons, etc.

(Don Manoël entraîne Giralda. Toutes les personnes de la noce les suivent et sortent avec eux par le fond, à droite.)

SCÈNE X.

GINÈS, sortant avec précaution du hangar, suit des yeux la noce qui s'éloigne, et redescend tenant à la main la bourse que lui a donnée don Manoël.

Je crois décidément qu'elle ne m'aimait pas.

Et céder pour six cents ducats
Une femme qui vous abhorre,
C'est bien vu... J'en connais qui donneraient, hélas!
La leur pour rien et du retour encore,
(Regardant au fond, à gauche.)
Eh! mais, quel est ce bruit?... Le tambour, le clairon,
J'aperçois des flambeaux. On accourt, on s'empresse.
(Montrant la ferme.)
Dans quelque coin, là-haut, fidèle à ma promesse,
Cachons-nous et laissons la place à mon second...
(Il entre vivement dans la ferme.)

SCÈNE XI.

Paraissent des GARDES, portant des flambeaux, puis LE ROI, en habit de voyage, et entouré de JEUNES SEIGNEURS de la cour.

LE ROI.

RÉCITATIF.

Que saint Jacques et les saints me viennent en aide,
Car voyager en prince est un mortel ennui;
Mais la reine, que je précède,
Est loin... et, pour l'attendre, arrêtons-nous ici...

AIR.

A nous la jeunesse,
A nous les plaisirs!
Que l'amour renaisse
Du sein des désirs.
Douces destinées,
Mesurons nos jours,
Non par les années,
Mais par les amours!
D'une puissante reine,
Mari, sans être roi,
J'acceptais une chaîne
En acceptant sa foi!
De ses vertus hautaines,
Subissons les rigueurs,
Et déguisons nos chaînes
En les couvrant de fleurs!
A nous la jeunesse,
A nous, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA REINE, appuyée sur le bras de DON JAPHET, entre, suivie de toutes ses DAMES et de ses PAGES.

LA REINE ET LE CHŒUR, au fond du théâtre, s'arrêtant et s'agenouillant.

Dieu puissant, dont je réclame
Le pouvoir terrible et vengeur,
Porte le calme dans son âme
Et la sagesse dans son cœur!

LE ROI, sur le bord du théâtre, regardant la reine.

Je la revois, ô noble dame,
Son ascendant doux et vainqueur
Porte le calme dans mon âme
Et la tendresse dans mon cœur!

LE ROI, allant offrir galamment la main à la reine, et redescendant avec elle le théâtre.

Votre Majesté n'est-elle pas bien fatiguée du voyage?

LA REINE.

Un peu!... Cela ne m'empêchera pas de passer ici la nuit en prières, près des bienheureuses reliques de saint Jacques le Majeur.

LE ROI, à part.

Toute la nuit!... tant pis!

DON JAPHET, à la reine.

Moi qui avais fait préparer la chambre de Votre Majesté et celle du roi, là, dans cette ferme.

LE ROI.

Une ferme! j'en suis ravi... cela délasse des palais... c'est gai, c'est champêtre... (A don Japhet.) Y soupe-t-on?

DON JAPHET, s'inclinant.

J'ai veillé à ce que rien ne manquât!

LE ROI, à ses gentilhommes.

Messieurs, je vous invite... La reine veille; nous veillerons aussi... Nous boirons à la santé de ces bons paysans, et nous ferons sauter les paysannes... (A don Japhet.) Comment sont-elles dans ce canton?

LA REINE.

Sire, de pareils détails...

LE ROI.

Conviennent à un prince qui veut s'instruire!

DON JAPHET.

Tout ce que je sais, c'est qu'il y a une noce dans cette ferme!

LE ROI.

Une noce... une mariée de village... c'est charmant... et je trouve...

LA REINE.

Inconvenant que don Japhet nous ait placés près de cette noce!

DON JAPHET.

La noce s'en va.

LA REINE.

C'est mieux!

LE ROI, avec humeur.

Tant pis!

DON JAPHET.

En sortant de l'église, le mari emmène sa femme chez lui!

LE ROI, à part.

Mais tant pis! tant pis!

LA REINE.

C'est bien... Le roi passera la nuit dans la chambre que vous lui avez préparée... Vous logerez près de lui, don Japhet!

DON JAPHET.

Quel honneur!

LA REINE.

Vous veillerez en sujet fidèle sur Sa Majesté. (A demi voix.) et demain vous me rendrez compte... (Aux gentilshommes.) Vous, Messieurs, approchez!...

DON JAPHET, à qui la reine a parlé bas.

Le mot d'ordre, Messieurs! (Sur un signe de don Japhet, les seigneurs de la cour viennent rejoindre la reine, qui se trouve à gauche sur le devant du théâtre, pendant que don Manoël, enveloppé de son manteau, sort de la droite avec Giralda qu'il entraîne.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DON MANOEL, entraînant GIRALDA.

GIRALDA.

Pourquoi m'entraîner ainsi en sortant de la chapelle, et me séparer de mes compagnes?... Non! non! je n'irai pas plus loin... (Se dégageant des bras de don Manoël, elle aperçoit les gentilshommes qui entourent la reine.) Oh! tous ces beaux seigneurs!

DON MANOEL, regardant autour de lui.

Dieu! le roi! fuyons! (Il disparaît par le hangar, à droite, et laisse sur une chaise le chapeau et le manteau qu'il ôte vivement. Pendant ce temps, Giralda a remonté le théâtre pour aller rejoindre les jeunes filles qui entrent en ce moment.)

FINAL.

DON JAPHET, regardant vers le fond, à gauche.

Voici la noce, et filles et garçons!...

LE ROI.

A merveille! voyons!

(A Giralda qu'il a pris par la main et amenée au bord du théâtre.)

Vous êtes donc, ma belle mariée...

GIRALDA.

Fille d'Almedo le fermier!

LA REINE.

Et pour jamais le ciel vous a liée?...

GIRALDA.

A Ginès Perès, le meunier.

LE ROI.

Qui, non loin de ces lieux, demeure?

GIRALDA.

Au moulin de Tambra, moins d'un mille d'ici!

LE ROI, à part.

C'est utile à savoir!

LA REINE.

Je veux voir son mari...
Qu'il approche...

GIRALDA, sans se retourner vers son mari.

Venez, Monsieur...

(Ne le voyant pas.)

Mais tout à l'heure
Il était là...

CHOEUR.

C'est vrai!... de son bouquet paré...

GIRALDA.

A la ferme il sera rentré...

CHOEUR, appelant à la porte de la ferme.

Ginès! Ginès! Ginès!

GINÈS, paraissant à la lucarne au-dessus de la porte

Eh bien! que me veut-on?
Dieu! que de monde!

CHŒUR.

A l'instant, descends donc!
La reine te demande.

LE ROI.

Ah! nous avions raison.
L'époux ne la vaut pas, et n'est pas digne d'elle!

GINÈS, entrant.

La reine me demande... ô surprise nouvelle,
Je ne puis refuser...

DON JAPHET, qui a parlé bas à la reine.

Oui, Madame, voici
Le marié, c'est lui!...

CHŒUR.

C'est lui! c'est lui! c'est lui.

GINÈS.

Que disent-ils!

LA REINE, à Giralda.

Ah! c'est là ton mari!

GIRALDA.

Hélas! oui...

GINÈS, étonné, à part.

Comment! elle aussi!

GIRALDA, à la reine.

Le même sort à présent est le nôtre...
Car on vient à l'autel de nous unir...

GINÈS, stupéfait, à part.

Et l'autre

(Tâtant sa poche.)

Et ces ducats, et mon serment...

LE ROI, à Giralda.

Recevez notre compliment!

ENSEMBLE.

GINÈS.

Quoi! sur la meunière,
Je reprends mes droits;
C'est ma ménagère
Encore une fois!
Embarras extrême,
Ils le veulent tous
J'y consens moi-même,
Soyons son époux!

LE ROI.

Gentille meunière,
Séduisant minois,
Chacun sur la terre
Subirait tes lois.
Et du rang suprême,
Pour un sort si doux,
Oui, le roi lui-même,
Descendrait pour vous!

DON JAPHET ET LE CHOEUR.

Gentille meunière,
Séduisant minois,
Pour charmer et plaire
Elle a tous les droits.
Mais, péril extrême,
Gare à son époux,
Car le roi lui-même
Lui fait les yeux doux!

GIRALDA.

O destin contraire!
C'en est fait... je dois
Pleurer et me taire
Et subir tes lois!
Souvenir que j'aime,
O rêves si doux,
Il me faut moi-même
Renoncer à vous!

LA REINE.

Gentille meunière,
Séduisant minois,
Ah! d'un œil sévère,
Veillons sur mes droits;
Car le diadème
Dont ils sont jaloux,
Ne saurait lui-même
Fixer un époux!

LA REINE, à Ginès.

Vous allez emmener votre nouvelle femme
Dans votre moulin!...

GINÈS étonné.

Moi?...

LA REINE.

Sur-le-champ!

GINÈS.

Quoi! Madame...

LA REINE.

Je l'ai dit... je le veux ainsi!

LE ROI, à Ginès.

Au moulin de Tambra, moins d'un mille d'ici...

GINÈS.

Oui, sire...

LE ROI.

En côtoyant la rive
Gauche...

GINÈS.

Non pas... la droite...

LA REINE, avec impatience.

Eh! qu'importe! partez!
Sur-le-champ, je l'ai dit...

GINÈS, interdit, bas, à Giralda.

Vous, vous y consentez?...

GIRALDA.

Il le faut bien...

GINÈS, étonné, à lui-même.

Et l'autre... Ah! je crains qu'il n'arrive!

CHŒUR DE LA NOCE, à Ginès.

Quand la reine l'ordonne, allons, prends ton manteau.

GINÈS, étonné.

Mon manteau!

CHŒUR, le lui donnant.

Le voici... ton chapeau...

GINÈS, stupéfait.

Mon chapeau!
Mon chapeau, mon manteau!
(A part.)
De plus, ma femme... et cependant...
Et ces ducats... et mon serment!

LA REINE, à ses femmes.

Allons passer la nuit à la chapelle...
(Au roi.)
Vous, à la ferme...

LE ROI, à part.

Oui, pour y rêver d'elle!

GINÈS, à part, regardant Giralda.

Elle y consent! moi, son époux!

Allons, puisqu'ils le veulent tous...
(Prenant le bras de Giralda.)
A mon bonheur résignons-nous...

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.

Quoi! sur la meunière, etc.

LE ROI.

Gentille meunière, etc.

DON JAPHET ET LE CHŒUR.

Gentille meunière, etc.

GIRALDA.

O destin contraire, etc.

LA REINE.

Gentille meunière, etc.

(Le roi, suivi de don Japhet et des seigneurs, entre dans la ferme après avoir regardé Giralda attentivement. La reine et les dames d'honneur se dirigent vers le fond à droite. Ginès, entouré de tous les gens de la noce, a pris le bras de Giralda, qu'il emmène par le fond, tout en regardant avec crainte si don Manoël ne paraît pas. — La toile tombe.)

ACTE II.

Intérieur d'un moulin avec ses tournants et ses blutteries, porte à gauche et à droite, sur le premier plan; sur le second, une petite porte secrete; à gauche, sur le troisième plan, une porte d'entree; au milieu du theâtre une trappe par laquelle on descend aux etages inférieurs du moulin; au fond, un peu à gauche, une croisée donnant sur un balcon en bois; sur le premier plan, une table avec un flambeau allumé.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JEUNES FILLES, entrant par la porte à gauche et conduisant GIRALDA ET GINÈS.

CHŒUR.

Heure mystérieuse,
Qui rend l'âme rêveuse,
Moment terrible et doux,
Où, timide et craintive,
Jeune fille on arrive
Au logis d'un époux...
(Ginès salue les jeunes filles et veut les renvoyer.)
Quant à vous, pas d'impatience,

Restez, monsieur le marié,
Dussiez-vous, par notre présence,
Être encor plus contrarié!
Conformez-vous à l'étiquette,
La mariée et sa toilette
Nous appartiennent aujourd'hui..
Oui, l'usage le veut ainsi,
Attendez-nous, restez ici!...

REPRISE DU CHŒUR.

Heure mystérieuse, etc.

(Les jeunes filles sortent avec Giralda par la première porte à gauche.)

SCÈNE II.

GINÈS, seul.

Il paraît que décidément et à l'unanimité, je suis son mari... toutes les femmes du village vont s'en aller et me laisser ici avec ma femme... seul... tout à fait seul... et Antonio, mon garde-moulin. (Allant à la trappe qu'il soulève.) Antonio... va-t'en chez ton père... je n'ai pas besoin de toi avant demain... demain, très-tard, entends-tu?.. Oui, vraiment, me voilà bien chez moi, dans mon ménage... et je serais tenté de regarder mon marché d'hier comme un rêve... (Tirant une bourse de sa poche.) si je n'avais encore là les ducats de l'autre, qui a disparu et s'en est allé comme il était venu, me laissant l'argent et la femme, la femme et l'argent... ce n'est pas ma faute, c'est la sienne!

PREMIER COUPLET.

Tant que j'étais célibataire,
Soir et matin, et jour et nuit,
Dans ce vieux moulin solitaire
Je n'entendais que ce seul bruit :
Tic, tac, tic, tac, tic, tac... et ça vous étourdit.
C'est monotone et ça vous étourdit.
Mais, près d'une femme jolie,
C'est une plus douce harmonie.
(Portant la main à son cœur.)
Tic, tac, tic, tac, et ce bruit-là,
Dans mon moulin me charmera.

DEUXIÈME COUPLET.

Il est vrai que ma ménagère

A regret me donne sa foi;
Qu'au mien son cœur ne répond guère
Et ne fera jamais pour moi
Tic, tac, tic, tac, tic, tac; je le vois sans effroi;
Je m'y résigne et le vois sans effroi.
C'est ainsi dans plus d'un ménage :
L'amour s'enfuit; il est volage.
Mais l'argent reste... Il me dira
(Frappant sur son gousset.)
Tin! tin! tin! tin!... et ce bruit-là
Du reste me consolera,
Oui, de tout me consolera.

(Sur la ritournelle, une porte pratiquée dans le panneau de droite vient de s'ouvrir; paraît don Manoël, qui s'avance vers la table et souffle le flambeau.)

SCÈNE III.

GINÈS, DON MANOEL.

GINÈS, se retournant.

Hein? quelle obscurité... qu'est-ce que ça signifie... on a marché... qui va là?

DON MANOEL.

Moi.

GINÈS.

Qui, vous?..

DON MANOEL.

Celui qui, en vertu de notre marché, vient réclamer sa femme.

GINÈS, à part.

O ciel!

DON MANOEL, lui saisissant la main.

Ne me reconnais-tu pas?

GINÈS.

Si fait... rien qu'à la voix... cette voix je la reconnaîtrais entre mille... car il me semble que c'est celle de Belzébuth!

DON MANOEL.

Peut-être!

GINÈS, effrayé.

Comment, peut-être?...

DON MANOEL.

Aussi, tremble, s'il t'arrivait de manquer à ta parole!

GINÈS.

Jamais.

DON MANOEL.

Cela, cependant, commençait déjà!.. comment te trouves-tu ici?

GINÈS.

Avec ma femme!

DON MANOEL.

Qu'oses-tu dire?

GINÈS.

Non... je me trompe... avec la vôtre!...

DON MANOEL.

Tu l'avais emmenée à ton bras?

GINÈS.

Malgré moi, et pour ne pas trahir notre secret!

DON MANOEL.

Et tu allais prendre ici ma place?

GINÈS.

Par intérim, et en vous attendant, mais prêt à vous la rendre... parce que je suis un honnête homme.

DON MANOEL.

C'est bien!

GINÈS.

Dès que vous reviendriez.

DON MANOEL.

Me voici, va-t'en!

GINÈS.

Et si l'on me voit sortir?

DON MANOEL.

On ne te verra pas... reste en ce moulin, prêt à me servir, si j'ai besoin de toi.

GINÈS.

Ce n'était pas dans nos conditions.

DON MANOEL, lui donnant une bourse.

C'est juste.. voici cinquante ducats de plus?

GINÈS.

Est-il possible! ô généreux remplaçant!.. (A part, en pesant la bourse.) Il est évident que c'est un meilleur parti que moi et que ma femme a bien fait de l'épouser... (Haut.) Je vais descendre par cette trappe, dans la chambre aux moutures, qui est là au-dessous.

DON MANOEL.

Très-bien !

GINES.

Et dès que vous m'appellerez...

DON MANOEL.

A merveille!.. (A Ginès, qui va descendre.) Attends!.. quel est ce bruit? (Il montre la porte à gauche.)

GINÈS.

Les jeunes filles du village qui sortent de la chambre de la mariée... et amènent ici notre femme. (Se reprenant.) Non, la vôtre !

DON MANOEL, le retenant.

Reste.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, à droite du théâtre. LES JEUNES FILLES sortant de la première porte à gauche et amenant GIRALDA, vêtue de blanc, sans sa couronne et son bouquet de mariée.

CHOEUR.

Heure mystérieuse,
Qui rend l'âme rêveuse,
Moment terrible et doux,
Où, joyeuse et craintive,
La jeune fille arrive
Auprès de son époux.

(Appelant.)

Ginès! Ginès!...

DON MANOEL, bas, à Ginès.

Réponds-leur.

GINÈS, haut.

Me voici.

CHOEUR.

Pourquoi donc est-il sans lumière?

DON MANOEL, bas, à Ginès.

Dis-leur que tu le veux ainsi.

GINÈS, aux jeunes filles.

Je suis le maître, je l'espère,
Et cela me convient ainsi.

CHOEUR.

Ah ! le joli petit mari!

Qu'il est galant, qu'il est gentil!

DON MANOEL, bas, à Ginès.

Congédie à présent la noce et le cortége.

GINÈS.

Merci, mes bons amis, que le ciel vous protége...
Mais... mais... allez-vous-en, gens de la noce.

CHOEUR.

Eh quoi!

Nous renvoyer...

GINÈS.

C'est là mon plus beau privilége.
Avec ma femme laissez-moi.

CHOEUR.

Éloignons-nous,
Laissons ces deux époux.

(Les jeunes filles sortent par la porte à gauche, au deuxième plan.)

GINÈS, à don Manoël.

On s'éloigne...

DON MANOEL, à demi voix.

Bien! Maintenant...
Prends la peine d'en faire autant.

GINÈS, s'approchant de la trappe.

Oui, je comprends... j'entends...
J'entends... et je descends...

(Il descend par la trappe.)

SCÈNE V.

GIRALDA, DON MANOEL.

(Don Manoël s'assure que toute la noce est partie, puis, quand Ginès a fermé sur lui la trappe, il s'avance vers Giralda, qui recule saisie de terreur.)

DUO.

GIRALDA, à part.

Ah! le désespoir me reste!
(A voix haute.)
De moi, Monsieur, n'approchez pas,
(Tirant un poignard.)
Ou ce poignard, je vous l'atteste,
Saura m'arracher de vos bras!...

DON MANOEL, s'arrêtant.

O ciel!

GIRALDA, avec résolution.

Oui, je l'ai dit, et je le jure,
Un autre par moi fut choisi,
Et je saurai, fidèle et pure,
Mourir pour me garder à lui.

DON MANOEL.

A ma voix sois calmée...

GIRALDA, surprise, à part.

Dieu! cette voix!

DON MANOEL.

Ginès est loin de nous.
C'est moi, ma bien-aimée,
Moi, qui suis ton époux!...

GIRALDA, avec bonheur.

C'est lui!...

DON MANOEL.

De ton futur j'ai su prendre la place,
Et par moi prévenu, tantôt, devant l'autel,
Un prêtre, un ami sûr, secondant mon audace,
Nous a liés tous deux par un nœud solennel.

ENSEMBLE.

GIRALDA.

Ah! ma crainte est calmée,
Me voilà près de vous!
Et mon âme, charmée,
Reconnait mon époux.

DON MANOEL.

A ma voix sois calmée,
Ginès est loin de nous.
C'est moi, ma bien-aimée,
Moi, qui suis ton époux.

GIRALDA.

Eh quoi! celui qu'en mon amour fidèle
Je repoussais avec effroi...

DON MANOEL.

C'était moi.

GIRALDA.

Et qui reçut, dans la sainte chapelle,
Mon anneau d'or et ma foi...

DON MANOEL.

C'était moi.
Le voici, ce gage suprême!

Et celui qui, devant Dieu même,
Jure de vivre sous ta loi,
C'est moi, c'est moi.
C'est toujours moi!

ENSEMBLE, REPRISE.

GIRALDA.

Ah! ma crainte est calmée, etc

DON MANOEL.

A ma voix sois calmée, etc.

DON MANOEL.

Maintenant, c'est Dieu qui l'ordonne;
Rien ne peut plus nous désunir...
Mais en cas de péril, grave en ton souvenir
Le mot d'ordre que je te donne...
Et qui seul me fera reconnaître de toi.

GIRALDA.

Quel est-il donc?

DON MANOEL.

Écoute-moi.
Amour et mystère.

GIRALDA, répétant.

Amour et mystère.

DON MANOEL.

Puis après un baiser...

GIRALDA.

Un baiser...

DON MANOEL.

Tu ne l'oublîras pas.

GIRALDA, timidement.

Non, vraiment, je l'espère...
C'est facile...

DON MANOEL.

Pas tant... Tu pourrais t'abuser.

GIRALDA.

Non, vraiment, non, je ne peux m'abuser!

ENSEMBLE.

O dieu d'amour! dieu du mystère,
Ton charme heureux
Nous fait connaître sur la terre
Plaisirs des cieux!...
Anges des nuits, d'une aile épaisse

Cachez toujours
Et nos serments, et notre ivresse,
Et nos amours!...

DON MANOEL.

Voyons, par excès de prudence...
Te souviens-tu de ma leçon?

GIRALDA.

Amour et mystère.

DON MANOEL.

C'est bon!
Et le reste?

GIRALDA, baissant les yeux.

Le reste?... Ah! de ma souvenance
Il s'est, je crois, échappé...

DON MANOEL.

Tu vois donc
Qu'il faut bien que je te le rappelle!

GIRALDA, à don Manoël, qui l'embrasse.

Assez, Monsieur, assez...

DON MANOEL.

Non, car je vois, hélas!
Que ta mémoire est infidèle.

GIRALDA.

Mais moi, Monsieur... moi, je ne le suis pas!

ENSEMBLE, REPRISE.

O dieu d'amour! dieu de mystère, etc.

GIRALDA, timidement.

Maintenant plus qu'un mot, qui vous fâchera peut-être... mais que j'ai pourtant bien le droit de vous adresser... Mon doux mari, qui êtes-vous?

DON MANOEL.

Si je te le disais, tu me reprocherais peut-être de t'avoir entraînée dans ma ruine... car si la reine, si l'inquisition connaissaient notre mariage, je serais perdu et toi aussi!

GIRALDA.

Moi, peu importe?

DON MANOEL.

Encore quelques jours... jusqu'au moment où nous pourrons en secret quitter ce royaume!

GIRALDA.

Allons, je me résigne, je me tais... mais jusqu'à présent,

mon doux seigneur et maître, pourquoi m'avoir caché vos traits?

DON MANOEL.

D'abord par prudence, et maintenant par crainte...

GIRALDA.

Laquelle?

DON MANOEL.

Tu m'as aimé sans me connaître, sans me voir, et je tremble maintenant que mon aspect ne détruise ce que je dois à mon absence et à ton imagination peut-être!

GIRALDA.

Non! car ce que j'aime en vous, ce sont les nobles sentiments qui vous animent... c'est votre loyauté, votre tendresse!

DON MANOEL.

Eh bien! cela devrait te suffire!

GIRALDA.

C'est vrai... mais on a beau se raisonner, on tient à voir son mari... non pas que je ne vous connaisse, car d'avance votre portrait est là, dans mon cœur et devant mes yeux... je veux seulement comparer et savoir s'il est ressemblant... Vous ne pouvez pas me refuser!

DON MANOEL.

Non, Giralda... mais si je n'étais pas ce que tu crois...

GIRALDA.

Qu'en savez-vous?

DON MANOEL.

Si tu allais ne plus m'aimer!

GIRALDA.

Ce n'est pas possible!... (Montrant la chambre à gauche.) Dans la pièce où j'étais tout à l'heure, il m'a semblé voir du feu briller encore dans l'âtre... Je vais allumer une lampe et je reviens, n'est-ce pas, mon mari?... il n'a pas répondu... il consent!... (Elle sort vivement.)

DON MANOEL, seul.

Ah! Giralda! comment ne pas t'aimer!... toutes les beautés de la cour ne valent pas un de tes regards... Qu'entends-je?... cette croisée qui s'ouvre... qui ose venir ainsi?

SCÈNE VI.

DON MANOEL, se tenant à l'écart, à droite, LE ROI, entrant par la fenêtre du fond, DON JAPHET.

LE ROI, s'adressant à don Japhet, qui est encore sur le balcon.

Qu'est-ce ? qu'y a-t il ?

DON JAPHET.

L'échelle que je viens de renverser, en enjambant ce balcon.

LE ROI.

Maladroit! plus de retraite possible... raison de plus pour aller en avant!

DON MANOEL, à part.

C'est le roi !

LE ROI, à don Japhet.

Vous, restez en sentinelle sur ce balcon.

DON JAPHET, se récriant.

En plein air?

LE ROI.

Vous n'en observerez que mieux... et au moindre danger, avertissez-moi

DON JAPHET, de même.

En plein air!... et le vent qui a emporté mon chapeau!... diable!... diable! (Il disparaît et referme la croisée.)

LE ROI.

Une bonne idée que j'ai eu là d'emmener don Japhet... il était placé dans mon antichambre, par la reine, sans doute... impossible de m'échapper cette nuit de la ferme, sans être aperçu par lui... de mon espion j'ai fait un complice... c'est adroit... il ne pourra plus me trahir auprès de la reine... Qu'elle passe sa nuit en exercices pieux à la chapelle de Noya, chacun son goût... moi, j'aime le grand air, je me promène... c'est un exercice comme un autre... je me promène du côté de ce moulin, qui est fort bien, et de la meunière qui est charmante... il s'agit seulement de découvrir où est sa chambre.

DON MANOEL, à part.

Ah ! c'est là son dessein.

LE ROI.

Quant à son mari, le meunier Ginès, je chargerai don Japhet de causer avec lui... je ne l'ai amené que pour cela...

ami et confident du prince, c'est son emploi... (Se dirigeant vers la droite.) Voyons, cherchons de ce côté!

DON MANOEL, portant la main à son poignard.

Ah! si je m'en croyais!... (Se reculant et laissant passer le roi devant lui.) Non! c'est le roi!... (Le roi disparaît par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

DON MANOEL, GINÈS.

DON MANOEL, courant à la trappe qu'il ouvre.

Ginès! Ginès! dors-tu?

GINÈS, dont la tête apparaît.

Non! ni vous non plus, à ce qu'il paraît.

DON MANOEL.

Veux-tu gagner cette fois, non cinquante ducats, mais cinquante pistoles, et même plus?

GINÈS.

Tout de suite!

DON MANOEL.

Eh bien! à l'instant, et malgré la nuit, tu vas courir...

GINÈS.

Moi, garçon, je n'ai que cela à faire!

DON MANOEL.

A la chapelle de Noya : demande l'officier de garde, et dis-lui de prévenir la reine que le roi est ici, en ce moulin, où il court en ce moment le plus grand danger!

GINÈS.

Le roi! qu'est-ce que ça signifie?

DON MANOEL.

Cela ne te regarde pas!... il s'agit seulement de cinquante pistoles que je te donne à ton retour!

GINÈS.

Je pars.

DON MANOEL.

Sans compter ce que te donnera la reine.

GINES.

Je suis parti. (Il disparaît, refermant la trappe.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, DON MANOEL, DON JAPHET.

LE ROI, reparaissant au fond, à droite.

On s'oriente mal à tâtons!

DON JAPHET, se montrant à la croisée, qu'il ouvre.

Brr! brr! les nuits sont fraîches... j'ai beau penser à ma femme! à cette chère Rosine de Pontevedra... cela ne m'empêche pas d'avoir... brr! brr!

LE ROI.

Hein! qui va là?

DON JAPHET.

C'est moi... pardon, sire!... mais est-il bien nécessaire de rester en sentinelle sur ce balcon?

LE ROI.

Sans doute.

DON JAPHET.

Toute la nuit?...

LE ROI.

Peut-être!

DON JAPHET, se récriant.

Comment! peut-être!... mais, sire!

LE ROI.

C'est bien! assez, Monsieur! un bon soldat doit rester à son poste!...

DON JAPHET.

C'est juste, sire... Je vais me remettre en faction... mais cependant les nuits sont fraîches... brr!... brr... (Il referme l croisée, puis on l'entend éternuer.)

SCÈNE IX.

DON MANOEL, LE ROI.

LE ROI, entendant don Japhet éternuer.

Imbécile! qui a l'imprudence de s'enrhumer!... (A lui-même.) Personne!... pas apparence de meunière de ce côté... (Regardant à gauche.) Je crois bien!... la voici de celui-ci... ah! qu'elle est jolie ainsi... où va-t-elle sur la pointe du pied, et cette petite lampe à la main... Par saint Jacques! de la prudence, et observons! (Il se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE X.

LE ROI, DON MANOEL, GIRALDA.

GIRALDA, s'avançant sur la ritournelle du trio.

Plus de feu dans le foyer... pas une étincelle... je me suis mis les doigts en sang avec ce maudit briquet... plus on est pressé, moins on avance... et j'étais si pressée... enfin!...

TRIO.

GIRALDA, tenant une lampe à la main.

Où donc est-il, mon doux seigneur?
Comme je sens battre mon cœur.

(Pendant ce temps le roi s'est avancé doucement derrière Giralda, dont il a saisi la main droite, elle pousse un cri et laisse tomber la lampe.

Ah! vous m'avez fait une peur!
Voilà ma lampe renversée,
Et l'on y voit moins que jamais!
Ne suis-je pas bien avancée!
Moi qui tiens tant à voir vos traits.

LE ROI, à part.

Qu'est-ce que cela signifie!

GIRALDA.

Mon cher petit mari, laissez moi je vous prie,
Le temps de rallumer cette lampe.

LE ROI.

A quoi bon!
On peut bien, sans se voir, et causer et s'entendre...
Entre femme et mari...

GIRALDA.

Juste ciel!

LE ROI.

Qu'as-tu donc

GIRALDA.

Ce n'est pas son parler et si doux et si tendre!
Ce n'est pas là sa voix. .

LE ROI.

Je te jure que si!

GIRALDA.

Non, vous n'êtes pas mon mari!

LE ROI.

S vraiment!

GIRALDA.

Non! non! non!

LE ROI.

Je te jure que si!

ENSEMBLE.

LE ROI, à part.

Dans la nuit obscure,
Jamais, je le jure,
Plus douce aventure
N'a charmé mon cœur!
Intrigue espagnole,
Séduisante et folle,
Voilà mon idole!
Voilà mon bonheur.

GIRALDA.

Oh! j'en suis bien sûre,
C'est une imposture;
Dans la nuit obscure,
Craignons une erreur!
Croire sur parole,
Serait une école,
Et je serais folle
De livrer mon cœur!

DON MANOEL, à part.

O mortelle injure,
Tourment que j'endure,
Et dont la blessure
Irrite mon cœur!
D'une âme espagnole,
L'honneur est l'idole,
A lui seul j'immole
Ma juste fureur!

LE ROI, à Giralda.

Oui, je suis ton mari, je n'en veux pas démordre.

GIRALDA.

Vous?

LE ROI.

Moi!

GIRALDA.

Vous?

(A part.)

Je vais bien le voir.

(Haut.)

Allons, Monsieur, dites-moi le mot d'ordre!

LE ROI, avec embarras.

Quoi! le mot d'ordre!

GIRALDA.

Eh! oui! vous devez le savoir!

LE ROI, de même.

Certainement! mais moi, ton époux et ton maître,
Laisse-moi t'embrasser!

GIRALDA.

Non pas, c'est là la fin.
Ce que je désire connaître,
C'est le commencement!

LE ROI, à part.

Qu'ici je cherche en vain.

(Haut.)

Le commencement, c'est qu'avant tout je t'adore!

GIRALDA.

C'est bien, mais ce n'est pas encore
Le mot d'ordre?

LE ROI.

Vraiment!

GIRALDA.

Non! ce n'est pas cela!

LE ROI, avec embarras.

Le mot d'ordre!

GIRALDA.

A lui seul, mon cœur obéira.

ENSEMBLE, REPRISE.

LE ROI.

Dans la nuit obscure, etc.

GIRALDA.

Oui, j'en suis bien sûre, etc.

DON MANOEL.

O mortelle injure, etc.

LE ROI, poursuivant Giralda dans l'obscurité.

Tu veux en vain m'échapper!

GIRALDA, se réfugiant vers la droite du théâtre.

Ah! je tremble!

LE ROI, cherchant toujours à tâtons du côté gauche.

Malgré la nuit, je saurai bien
Te retrouver!

DON MANOEL, bas, à Giralda.

Giralda, ne crains rien!

Je suis auprès de toi!

GIRALDA, à part.

C'est sa voix, il me semble.

DON MANOEL, bas.

Amour!

GIRALDA, répétant.

Amour!

DON MANOEL, bas.

Et mystère!

GIRALDA, à part.

C'est lui!

DON MANOEL.

Et de plus...

(Il l'embrasse.)

GIRALDA. poussant un cri.

Ah! c'est mon mari!

LE ROI, à gauche, se retournant.

Qu'est-ce?

GIRALDA.

Vous disiez vrai... Maintenant je suis sûre
Que mou époux est bien ici!

DON MANOEL, bas.

Tais-toi!

LE ROI.

O bonheur! avançons!

(Il fait quelques pas et s'arrête au bruit que fait don Manoël en embrassant Giralda.)

Mais dans l'ombre, je croi,
D'un baiser indiscret entendre le murmure!

ENSEMBLE.

LE ROI.

C'est charmant,
Et pourtant
Ce piquant
Incident
Me paraît
D'un effet
Importun
Et commun!
Quoiqu'étant
Indulgent,
C'est un tort

Par trop fort!
D'être heureux
Sous mes yeux,
Devant moi,
Moi, le roi!

DON MANOEL.

Lu! présent,
C'est charmant:
O piquaut
Incident!
Peu lui plaît,
En effet,
De voir un
Importun.

(A Giralda.)

Ton amant,
Dans son sort
Est encor
Plus joyeux,
lus heureux,
Près de toi,
Que le roi!

GIRALDA.

Lui présent,
C'est charmant!
O piquant
Incident!
Peu lui plaît,
En effet,
De voir un
Importun.

(A don Manoël.)

O momeut
Séduisant,
Oui, mon sort
Est encor,
A mes yeux
Plus heureux!
Car c'est toi,
Près de moi!

(Sur la ritournelle du trio, le roi s'est avancé sans bruit et a saisi la main de Giralda.)

LE ROI.

Ah! par saint Jacques! cette fois tu ne m'échapperas pas.

DON MANOEL, à part.

Que faire!

GIRALDA, se débattant.

Laissez-moi!

LE ROI.

Et nous allons savoir avec qui tu es là, car il y a quelqu'un!

DON MANOEL, à part.

O ciel!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GINÈS.

GINÈS, soulevant la trappe.

Me voilà, c'est moi!

LE ROI.

Qui? toi!

GINÈS.

Moi, Ginès, le meunier.

LE ROI, qui a lâché la main de Giralda.

Ah! diable! le mari, c'est différent!.. il est dans son droit... A tout seigneur, tout honneur! (Pendant ce temps, don Manoël a pris la main de Giralda, qu'il emmène et qu'il fait entrer dans la chambre à droite. Il reste sur le pas de la porte et écoute.) Tâchons prudemment de battre en retraite... (Rencontrant, au milieu du théâtre, Ginès, qui est sorti de la trappe.) Impossible! j'ai rencontré l'ennemi!

GINÈS.

Comment! vous êtes encore ici! au lieu d'être là-bas avec ma femme!.. (Se reprenant.) c'est-à-dire la vôtre... c'est convenu!

LE ROI, à part.

Qu'est-ce que j'apprends là?... (A voix basse et avec embarras.) Certainement, je sais bien que je suis le mari.

GINÈS.

Ah! vous pouvez parler tout haut!... que rien ne vous gêne... vous êtes chez vous!

LE ROI, à part.

Je n'y comprends rien, mais c'est égal... (Haut, avec joie.) Moi, mari!

GINÈS.

C'est votre titre... il est à vous... vous l'avez bien payé... Maintenant, seulement, payez-moi mes cinquante pistoles!

LE ROI.

Volontiers! mais pourquoi?

GINÈS.

Ma commission que je viens de faire... et lestement encore... J'en suis tout essoufflé... J'ai trouvé à la porte de la chapelle où priait la reine l'officier des gardes que vous m'avez indiqué...

LE ROI, à part.

Comment!

GINÈS.

Et à qui j'ai dit : « Prévenez la reine que le roi est à cette heure dans mon moulin, où il court le plus grand danger ! »

LE ROI.

Malheureux! qui t'a dit cela?

GINÈS.

Par Notre-Dame del Pilar! vous-même, tout à l'heure.

LE ROI.

Moi! (A part.) C'est clair, il y en a un autre, un troisième... celui qui sans doute tout à l'heure... Mais quel est-il? comment le connaître? Ah! si j'avais le temps!... mais je ne l'ai pas... Et la reine qui va venir!

GINÈS.

Et mes cinquante pistoles?

LE ROI.

Non pas cinquante, mais cent!

GINÈS.

Vraiment!

LE ROI.

Si tu me donnes les moyens de sortir d'ici sans être vu et à l'instant.

GINÈS.

Vous?

LE ROI.

Moi!

GINÈS.

Et notre femme qui attend!

LE ROI.

C'est bien là ce qui me désespère... il faut que je m'en aille!

GINÈS.

Encore!... (A part.) Ah çà! ce mari-là s'en va donc toujours... Et puis, c'est singulier, il n'a plus la même voix que tout à l'heure... Mais, dès qu'il me promet cent pistoles au lieu de

cinquante... (Haut.) Venez donc... ce n'est pas malin... il n'y a qu'un petit sentier, celui du moulin à Noya.

LE ROI.

C'est bien!

GINÈS.

Vous y rencontrerez même la reine et sa suite qui ne peuvent en prendre d'autre!

LE ROI, effrayé.

Pas d'autre!

GINÈS.

Il y a la rivière, sur laquelle j'ai une barque... à moins qu'elle ne soit pleine d'eau... ce qui est possible; je m'en vas voir! (Revenant sur ses pas.) Vous dites cent pistoles?

LE ROI, avec impatience.

Eh! oui!

GINÈS.

Oh! le digne, le brave associé!... c'est une fortune que cet homme-là, soit qu'il arrive, soit qu'il s'en aille... (Geste de colère du roi.) Dans l'instant, tout sera prêt pour que vous puissiez partir!... (Il sort vivement par la gauche et don Manoël entre par la droite.)

SCÈNE XII.

LE ROI, puis DON JAPHET ET DON MANOEL.

LE ROI, seul, avec dépit.

Partir! partir!... au moment le plus intéressant... Mais qui a pu me dénoncer et avertir la reine!...

DON JAPHET, paraissant à la croisée du fond.

Sire! sire!...

LE ROI, à lui-même.

Eh! pardieu! don Japhet... Il n'y a que lui!

DON JAPHET.

Un grand danger nous menace!

LE ROI, à part.

Il me le paiera!

DON JAPHET.

Du haut de ce balcon, j'ai aperçu, à travers la forêt, des cavaliers, des flambeaux et la litière de la reine... et si elle me trouve en ce moulin, moi à qui elle a ordonné de ne pas quitter la ferme... je suis perdu!

LE ROI, à part.

Voyez-vous le traître!... Et Ginès qui ne revient pas... (Haut.) Et pour sortir d'ici sans être vu, comment faire?...

DON MANOEL, qui vient de sortir de la droite, s'approche du roi.

Vous fier à moi, sire!...

LE ROI.

Qui es-tu donc?

DON MANOEL, à voix basse.

Qu'importe! si je vous sauve... venez!

LE ROI, le suivant.

Ah! je te promets pour récompense!...

DON MANOEL, l'entraînant.

Je ne veux rien!

LE ROI, lui donnant le ruban qu'il porte à son cou.

Tiens, tiens... prends du moins ce gage... et rappelle toi que je n'aurai rien à refuser à celui qui me le rapportera! (Ils sortent tous deux par la droite.)

SCÈNE XIII.

DON JAPHET, puis GINÈS.

DON JAPHET, entrant par la croisée et cherchant dans l'ombre.

Sire! sire!... qu'ordonnez-vous? le temps presse... Écoutez-moi, sire!... Où êtes-vous donc?

GINÈS, à don Japhet, qu'il rencontre.

Par eau ou par terre, impossible de se sauver... car voici la reine qui monte l'escalier du moulin...

DON JAPHET.

Alors, où me cacher? où trouver un refuge?...

GINÈS.

Eh! parbleu! dans la chambre de votre femme.

DON JAPHET, avec effroi.

Ma femme!... ma femme en ce moulin!... Et cette chambre, où est-elle?...

GINÈS, le conduisant vers la porte à gauche.

Par ici, venez!...

DON JAPHET, dans le plus grand trouble.

Qu'est-ce que cela signifie?... ma femme!... (Il entre vivement dans la chambre à gauche, que Ginès vient de lui indiquer.)

GINÈS, stupéfait.

Encore une autre voix que celle de tout à l'heure!... Il en

change donc à volonté... Ça regarde Giralda... c'est à elle de s'y reconnaître... (Les gens de la suite de la reine, portant des flambeaux, entrent par la porte du fond à gauche. A ce bruit, Giralda sort de la porte à droite sur le premier plan.)

GINÈS, apercevant Giralda.

Tiens! vous êtes de ce côté pendant que votre mari est de celui-ci!

GIRALDA.

Mon mari, dites-vous!... Où est-il?

GINÈS.

Là, chez lui, dans votre chambre!

GIRALDA.

O ciel!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA REINE, SES ÉCUYERS, SES PAGES ET SES FEMMES, entrant par la porte du fond, à gauche, ainsi que les gens du village.

FINAL.

LA REINE, à Ginès et à Giralda.

Pardonnez, si le jour de leur union même,
De nouveaux mariés sont dérangés par moi;
On est craintive quand on aime...
On parle d'un complot formé contre le roi!
On prétend qu'en ces lieux, attiré par la ruse,
Ses jours sont en danger...

GIRALDA.

Je crois qu'on vous abuse,
Je n'ai rien vu, rien entendu...

LA REINE, aux gens de sa suite.

Que ce moulin par vous, Messieurs, soit parcouru...
(Plusieurs officiers sortent, la reine s'avance au bord du théâtre.)

LA REINE, à part.

De tromper mon amour serait-il donc capable?
Ah! je vais à l'instant savoir s'il est coupable...

CHOEUR D'OFFICIERS, rentrant.

Personne!... et nous avons tout visité pourtant...
Excepté cette chambre...
(Montrant celle de gauche.)

LA REINE.

Entrez-y!...

GIRALDA, avec embarras.

C'est la mienne...

LA REINE.

N'importe! ouvrez!

GIRALDA.

Je conjure la reine
De ne pas l'exiger...

LA REINE.

Qui! vous! c'est étonnant!...
Et rien qu'une telle demande
Pourrait, à juste titre, éveiller le soupçon...
Oui, c'est là qu'est le roi... du moins je l'appréhende.
Qu'on brise cette porte!...

GIRALDA, se plaçant au-devant des officiers.

Ah! grâce!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE ROI, paraissant à la porte d'entrée, au fond du théâtre.

LE ROI.

Qu'est-ce donc?

TOUS.

Le roi! le roi!

LA REINE, courant à lui.

C'est bien lui que je revoi!...

ENSEMBLE.

O surprise sans pareille,
J'en crois à peine mes yeux!
Ah! je ne sais si je veille...
Le roi! le roi dans ces lieux!

LE ROI, gaiement.

Eh! oui, dans cette ferme, où d'un sommeil paisible
Je goûtais les douceurs... tout à coup réveillé
Par le bruit d'un départ... le vôtre... J'ai trembl
Pour vous, et j'ai suivi vos pas!.

LA REINE.

Est-il possible!
Lorsqu'ici des dangers environnaient le roi...
On me l'a dit...

LE ROI.

Qui donc?

LES OFFICIERS, montrant Ginès.

Lui!

LA REINE.

Cet homme?

GINÈS.

Oui, Madame.

LE ROI.

Qui t'en avait chargé?

GINÈS.

Le mari de ma femme!

TOUS.

Le mari de sa femme?...

LE ROI, à part.

Ah! voilà le mystère!

(A la reine.)

Et pour vous et pour moi,

Nous le découvrirons...

LA REINE, à Ginès.

Mais ce mari... c'est toi!

GINÈS, avec embarras.

Oui, d'abord, j'en conviens; mais on m'a pris ma place.

LE ROI, à part.

Cela se voit parfois!

LA REINE, à Ginès.

Par or ou par menace?...

GINÈS.

Tous deux!...

LA REINE.

Achève... Où donc est cet époux?

GINÈS, montrant la porte à gauche.

Ici, chez sa femme!

LE ROI, à Giralda.

Chez vous?

GIRALDA.

Oui, sire!

LE ROI.

Et quel est-il?

GIRALDA.

En honneur, je l'ignore!

Et ne l'ai jamais vu!

LA REINE.

C'est plus étrange encore!

GIRALDA.

Mais je sais seulement qu'en s'unissant à moi

Il craignait le courroux et de vous et du roi!
Grâce pour lui! Grâce! je vous implore!

LA REINE.

Nous verrons... Mais d'abord qu'il paraisse à nos yeux!

LE ROI.

Oui, je veux le connaître... entrons donc!

(La porte s'ouvre et don Japhet paraît.)

TOUT LE MONDE.

Ah! grands dieux!

(Giralda, à droite, pousse un cri; près de se trouver mal, un jeune seigneur s'élance d'un groupe qui est derrière elle; c'est don Manoël qui la reçoit dans ses bras et la porte sur un siége. Pendant ce temps, le roi, la reine, tous les courtisans se sont jetés au-devant de don Japhet et ont masqué Giralda.)

CHŒUR.

O surprise sans pareille!
Lui qu'on croyait garçon!
Je ne sais si je veille,
C'est à perdre la raison!

LA REINE, à don Japhet.

Ce que nous apprenons a droit de nous surprendre;
Vous, don Japhet, vous, marié?

DON JAPHET, effrayé.

Comment?

LE ROI.

Et marié secrètement!

DON JAPHET, à part.

Ils savent tout!...

(Haut.)

Reine, daignez m'entendre!...

LA REINE.

Il l'avoue!...

DON JAPHET.

Eh bien! oui!

LE ROI, à part.

Bonheur inattendu!

Je pourrai me venger!

DON JAPHET, à part.

Ah! me voilà perdu!...

LA REINE.

Le hasard nous a fait connaître votre femme!

(Montrant Giralda qui est revenue à elle et vient de se lever.)
Et la voici!

DON JAPHET, à part, voyant Giralda.

Je suis sauvé!

(Au roi.)

Oui, sire, c'est elle!

(A la reine.)

Oui, Madame!

(A part, regardant Giralda.)

Par elle du danger me voilà préservé!

ENSEMBLE.

DON JAPHET.

Méprise salutaire,
O rempart tutélaire,
Derrière qui j'espère
Abriter mon honneur!
Cet heureux mariage,
Qui malgré moi m'engage,
Me sauve de l'orage,
Profitons de l'erreur!

GIRALDA.

O funeste lumière,
A mes désirs contraire,
Qui brille, qui m'éclaire,
Hélas! pour mon malheur!
De crainte de l'orage,
Ah! bannissons l'image
Qui, par un doux présage,
Souriait à mon cœur!

LE ROI.

Rencontre tutélaire,
Vengeance qui m'est chère
Je pourrai, je l'espère,
Savourer ta douceur!
Malheur à qui m outrage,
Je reprends l'avantage,
Ce précieux otage
Me répond du bonheur!

DON MANOEL.

L'adorer et se taire!
O funeste mystère!
Mais avant peu, j'espère

Détruire son erreur!
Oui, l'amour nous engage,
Je veille, et mon courage
Saura braver l'orage
Et vaincre sa fureur!

LA REINE.

La vérité m'éclaire,
J'abjure ma colère,
Mes soupçons, je l'espère,
Portaient sur une erreur!
Et quand, malgré son âge,
Plus amoureux que sage,
L'hymen ici l'engage!
Confirmons son bonheur!

GINÈS.

Tout s'arrange, j'espère,
Heureux célibataire,
Laissons ma ménagère
A ce noble seigneur!
En homme habile et sage,
Je renonce au ménage,
Et je garde en partage
Et richesse et bonheur!

CHŒUR.

En tout temps si sévère,
La reine délibère,
Et son cœur moins austère
Penche pour la douceur!
Puisque le mariage
En secret les engage,
Il est prudent et sage
D'approuver leur bonheur!

GINÈS, regardant don Japhet, à part.

Je le croyais de plus belle apparence,
Et si ce n'étaient ses ducats,
Franchement il ne me vaut pas!

(Regardant Giralda.)

Elle y perdra!

LE ROI, à don Japhet.

Comptez, mon cher, sur ma clémence!
Sur celle de la reine!

LA REINE.

Oui, vraiment, et je veux,
Puisque nous pardonnons, qu'il parte de ces lieux!
Et que chez lui sur-le-champ il emmène
Sa femme!

DON JAPHET.

Moi!

DON MANOEL, avec frayeur.

Grands dieux!

DON JAPHET, s'inclinant.

J'obéis de grand cœur aux ordres de la reine!

GINÈS.

C'est singulier... sa voix paraît tout autre... enfin!
J'irai toujours chez lui, lui demander demain
Ce qu'il me doit...

DON JAPHET, à part, regardant Giralda.

Ma femme est fort gentille!

LA REINE, à sa suite.

Retournons au village, allons, Messieurs, partons!

DON JAPHET.

Et cette fois, c'est au roi de Castille
Que je dois mon bonheur!

DON MANOEL, à part.

C'est ce que nous verrons!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON JAPHET.

Méprise salutaire, etc.

GIRALDA.

O funeste lumière, etc.

LE ROI.

Rencontre tutélaire, etc.

DON MANOEL.

L'adorer et se taire, etc.

LA REINE.

La vérité m'éclaire, etc.

GINÈS.

Tout s'arrange, j'espère, etc.

CHOEUR.

En tout temps si sévère, etc.

Sur un signe de la reine, don Japhet offre son bras à Giralda qui, tremblante, l'accepte : le roi donne la main à la reine, et tous deux se diri-

gent vers le fond, à droite; tandis que don Manoël, enveloppé de son manteau, suit don Japhet et Giralda qui s'apprêtent à sortir, et qu'il jure de ne pas abandonner.)

ACTE III.

Le palais de la reine à Saint-Jacques de Compostelle; salon élégant ouvert au fond sur une galerie qui conduit dans les jardins dont on aperçoit l'entrée. Portes latérales; au fond, à gauche, l'oratoire de la reine. De chaque côté du théâtre une table; sur celle de droite est placé un timbre d'argent.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIRALDA, assise près de la table, à droite.

RÉCITATIF.

La reine, m'a-t-on dit, près de moi va se rendre!
Et par son ordre exprès, ici je dois l'attendre!
A quels nouveaux malheurs dois-je encor m'exposer?
Ce sort que je ne puis connaître, ni briser!
(Se levant.)

AIR.

De cette pompeuse retraite
L'éclat, la royale splendeur,
Hélas! de mon âme inquiète
Ne peuvent bannir la terreur!
Moi, que mon nom seul condamne
A l'infortune, à l'oubli,
Moi, pauvre et simple paysanne,
Pourquoi me conduire ici!

CAVATINE.

Viens, ô mon bon ange!
Entends mes souhaits!
Par un doux échange
Reprends tes bienfaits.
Qu'une autre préfère,
Palais et grandeur!
Rends-moi ma chaumière,
Rends-moi le bonheur!
Pour éviter l'orage
Que j'entends au lointain,

Laisse-moi, du village
Reprendre le chemin.
Ah ! viens, mon bel ange,
Entends mes souhaits,
Par un doux échange,
Reprends tes bienfaits.

(A la fin de l'air, deux dames d'honneur sortent de l'oratoire et font signe à Giralda d'y entrer.)

SCÈNE II.

LA REINE, entre par le fond avec DON MANOEL; LES DEUX DAMES vont au-devant de la reine et lui parlent bas, en lui montrant la porte du fond, à gauche.

LA REINE, leur répondant.

Giralda m'attend dans mon oratoire!... bien, je la verrai tout à l'heure... J'ai d'abord à parler au seigneur Manoël. (Les deux dames s'inclinent et se retirent.)

DON MANOEL, à part.

La reine se douterait-elle?...

LA REINE, à don Manoël.

Des raisons d'État, vous le savez, vous avaient condamné au berceau... Dernier rejeton d'une famille qui, jadis, avait osé aspirer au trône, vous n'avez été épargné qu'à la condition de vous consacrer un jour aux autels... ce jour est arrivé.

DON MANOEL, à part.

O ciel!

LA REINE.

Mais l'affection que nous vous portons... et vos goûts, que nous avons cru deviner, nous ont fait choisir pour vous...

DON MANOEL.

Quoi donc, Madame?

LA REINE.

Un ordre qui fût en même temps religieux et militaire... l'ordre de Saint-Jacques, dont nous vous nommons grand maître!

DON MANOEL.

A moi, un tel honneur?

LA REINE.

Nous réglerons tous ces détails avec le cardinal-légat que nous attendons, et qui a fixé lui-même la cérémonie à aujourd'hui trois heures.

DON MANOEL, à part.

Ah! que devenir!

LA REINE.

Mais auparavant... vous savez quelle confiance nous avons en vous... je voulais vous parler... vous consulter...

DON MANOEL.

Sur quoi donc, Madame?

LA REINE.

PREMIER COUPLET.

Je suis la reine, et sous un joug pesant,
A chaque pas l'étiquette m'enchaîne!
Mes jours, mes nuits s'écoulent lentement
Dans l'abandon, dans les pleurs, et pourtant...
Je suis la reine.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est à Dieu seul, qui me voit et m'entend,
Que je redis mon secret et ma peine!
D'un pur amour, quand mon cœur est brûlant,
Je ne saurais être aimé, et pourtant...
Je suis la reine.

DON MANOEL.

Eh! qui peut troubler le repos de Votre Majesté?...

LA REINE.

Vous le dirais-je... tout excite mon inquiétude, ma défiance... jusqu'à cette aventure d'hier qui me paraît si invraisemblable... Don Japhet d'Atocha, épouser une fermière!

DON MANOEL.

Giralda est fille d'un noble hidalgo qui, ruiné et proscrit...

LA REINE.

En êtes-vous bien sûr?

DON MANOEL.

Oui, Madame!

LA REINE.

N'importe! j'hésite à l'admettre à ma cour

DON MANOEL.

Et pour quelle raison?

LA REINE.

Une raison que je ne dirai à personne qu'à vous... J'ai remarqué que le roi regardait cette jeune fille avec une attention...

DON MANOEL.

En vérité!... mais voilà qui est bien différent!

LA REINE.

N'est-ce pas?

DON MANOEL.

Oui, vraiment.

LA REINE.

Vous, au moins, vous me comprenez!... Eh bien! voilà pourquoi les aventures d'hier dans ce moulin, ont laissé en mon esprit des doutes qu'à tout prix je veux éclaircir!

DON MANOEL, à part.

Ciel!

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON JAPHET ET GINÈS, entrant par le fond; puis LE ROI, sortant de la première porte à gauche, précédé de deux pages.

QUINTETTE.

GINÈS, à don Japhet.

Eh quoi! me traiter de la sorte!
Un seigneur, manquer à sa foi!
Et vouloir me mettre à la porte!
Ah! c'est trop fort!

DON JAPHET, à demi voix.

Tais-toi! tais-toi!
Car voici la reine et le roi.

GINÈS.

Tant mieux! tant mieux! j'aurai justice!
Devant la reine et le roi!

LA REINE.

Qu'est-ce encor?

DON JAPHET.

Je ne dois pas souffrir que ce butor
De son babil vous étourdisse.

LA REINE.

Non pas! je veux qu'il parle!

GINÈS.

Aussi, je le veux bien,
D'autant que volontiers je parlerais pour rien!

(Le roi et la reine viennent s'asseoir tous deux près de la table, à gauche, pour écouter Ginès, à qui la reine fait signe de parler.)

GINÈS.

Ce récit est vraiment
Étrange et surprenant,
Et sans y rien comprendre,
Je vais tout vous apprendre,
Car c'est l'événement
Le plus intéressant!
Je ne puis affirmer si celui que j'accuse
Est sorcier ou démon, ou tous deux à la fois;
Il paraît, disparaît... vous promet, vous abuse,
Il change à volonté de formes et de voix!
Et pour six cents ducats... non que je les réclame
Ceux-là furent payés... il vint sournoisement
Marchander et mon nom, et ma place et ma femme,
Avec un son de voix qui m'est encore présent!

DON MANOEL, à part.

Taisons-nous, ou sinon c'est moi que l'on condamne!

GINÈS.

Plus tard, dans mon moulin, me prenant par le bras,
« Sauve-moi, » me dit-il, avec un autre organe,
Que je reconnaîtrais soudain...

LE ROI, à part.

Ne parlons pas!

GINÈS.

Et quand il me promit, l'autre nuit, cent pistoles,
Quand je viens réclamer pour avoir mon argent,
Il ne veut rien donner, et me paie en paroles,
Déguisant de nouveau sa voix et son accent!
Il ne veut plus payer et refuse l'argent!
Voici l'événement!
N'est-il pas surprenant!
Moi, sans y rien comprendre,
J'ai voulu vous l'apprendre!
Car le récit vraiment,
M'en semble intéressant!

LA REINE, au roi.

Cette aventure est singulière,
Qu'en pensez-vous, sire?

LE ROI, à part.

Grand Dieu! que faire
(A la reine, d'un air de doute.)
Hum! hum! hum!

LA REINE, se levant.

Comme moi, vous semblez indécis!
Et vous, don Manoël?

DON MANOEL, à part.

Ah ma perte est certaine!
(Haut et secouant la tête d'un air indécis.)
Hum! hum! hum! hum! hum!

LA REINE.

Don Japhet est coupable.

DON MANOEL, se récriant.

Oh! oh! oh! oh!

LA REINE.

Alors, et c'est me l'annoncer,
C'est donc l'autre!...

DON MANOEL, ayant l'air de s'en souvenir.

Hum! hum!

LA REINE, se retournant vers le roi.

Le pensez-vous aussi?

LE ROI, d'un air de doute.

Hum! hum!

LA REINE, avec impatience.

Parlez! l'affaire est-elle donc si grave,
Pour n'oser en parler ici!

ENSEMBLE.

LE ROI ET DON MANOEL.

Ah! prenons garde,
On nous regarde,
Rien qu'à ma voix,
Je le prévois,
Notre secret
Se trahirait!
Devant la reine,
Ah! quelle gêne!
Mais il le faut,
Ne disons mot!
Quel embarras!
Ne parlons pas.
Non, non, je ne parlerai pas.

DON JAPHET.

Ah! prenons garde!
On nous regarde,
Dans mon effroi,

Tenons-nous coi!
Ou mon secret
Se trahirait!
Devant la reine,
Ah! quelle gêne!
Mais il le faut,
Ne disons mot!
Quel embarras,
Ne parlons pas!
Non, non, je ne parlerai pas!

GINÈS.

On me regarde!
Je suis en garde;
Que cette voix
Vibre une fois,
Et ce secret
Se connaîtrait!
Devant vous, reine,
Et souveraine,
J'ai dit tout haut,
Tout mot pour mot,
Et je n'ai pas
Bronché d'un pas!
Non, non, je ne me trompe pas.

LA REINE.

Prenons bien garde!
Tout me regarde;
Ici je dois,
Tels sont mes droits,
Savoir les faits
Les plus secrets.
Devant la reine,
Qu'on se souvienne,
Je veux, il faut
Qu'on parle haut!
Je n'aime pas
Ces vains débats.
Parlez! qu'on ne m'abuse pas.

LA REINE.

Nous connaîtrons plus tard toute la vérité!
(Montrant Ginès.
Que cet homme à l'instant, sire, soit arrêté!
Donnez-en l'ordre!

LE ROI, effrayé, à part.

Moi!...

(Bas, à don Manoël.)

Veuillez, je vous en prie,
Don Manoël, donner cet ordre...

DON MANOEL, bas au roi.

Moi,
Donner tout haut un ordre, en présence du roi!

LA REINE, avec impatience.

Eh bien! vous hésitez...

LE ROI, à voix basse.

Sans doute, chère amie
L'éclat, en pareil cas, offre quelque danger!
Il vaudrait mieux interroger
Seul en tête-à-tête cet homme,

(A part.)

Qui ne sait rien et qui ne dira rien!

(Pendant que le roi parle à la reine, don Manoël s'approche de Ginès.)

DON MANOEL, a voix basse.

Quoi, tant de bruit pour cette somme!

(Lui glissant une bourse dans la main.)

La voilà... mais tais-toi... sinon tremble!

GINÈS, avec joie.

Fort bien!

(Le roi, qui vient de parler à la reine, rencontre, en se retournant, Ginès, qui remonte le théâtre.)

LE ROI, bas, à Ginès.

Cent pistoles, nous disais-tu!
Les voici, mais silence... ou sur-le-champ pendu!

GINÈS, faisant sauter une bourse dans chaque main.

Encor!

LA REINE, qui a refléchi.

C'est juste... allons, parlons-lui seule...

(A Ginès.)

Avance!
Parle, réponds-moi!

LE ROI, de l'autre côté.

Du silence!

LA REINE, à Ginès.

Ton récit contient-il toute la vérité?

GINÈS, avec embarras,

Hé! hé! hé! hé! hé! hé!

LA REINE.

Jusqu'à lui qui ne veut rien dire!
Parleras-tu? Ah! quel martyre!

GINÈS, de même.

Hé! hé! hé!

LA REINE, à don Manoël et au roi.

Qu'en dites-vous?

LE ROI ET DON MANOEL.

Hé! hé! hé!

JAPHET, à part.

Qu'ont-ils donc tous?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GINÈS.

Ah! prenons garde, etc.

DON JAPHET.

Ah! prenons garde, etc.

LE ROI ET DON MANOEL.

Ah! prenons garde, etc.

LA REINE.

Prenez bien garde, etc.

(Sur la ritournelle une dame d'honneur sort de la porte à droite.

UNE DAME D'HONNEUR.

Le service de la reine attend pour la toilette.

LA REINE, avec impatience.

Et Giralda, que je voulais interroger... (Montrant Ginès.) Et cet homme que je veux faire parler!

LE ROI.

Sans doute... mais l'étiquette, à laquelle la reine d'Espagne ne peut se soustraire... l'étiquette avant tout!

LA REINE, avec ironie.

Vous y tenez beaucoup aujourd'hui, sire! (A don Manoël, montrant Ginès.) Don Manoël, assurez-vous de cet homme... vous m'en répondez... plus tard, je m'occuperai de Giralda et de lui... je rejoins ces dames qui m'attendent. (Au roi.) Vous nous suivez, sire?

LE ROI.

A l'instant même! (Don Manoël et Ginès sortent par le fond; la reine et la dame d'honneur sortent par la porte à droite.

SCÈNE IV.

LE ROI, DON JAPHET.

LE ROI, à don Japhet qui veut sortir.

Deux mots, don Japhet, sur la scène d'hier... (A demi voix.) J'ai tout compris!

DON JAPHET.

Sa Majesté est bien heureuse!

LE ROI.

J'ignorais, en vous emmenant au moulin, que la meunière fût votre femme... Vous, de votre côté, vous avez appelé la reine à votre secours...

DON JAPHET.

Moi, sire, je vous jure...

LE ROI.

C'est de légitime défense... c'est mari... c'est très-bien... à vous la victoire... aussi, quelque gentille que soit la meunière, j'y renonce... et pour le prouver, à vous, désormais mon confident, je vous avouerai que j'ai des vues ailleurs... une autre passion commencée... la belle Rosine de Pontevedra!..

DON JAPHET, à part, avec effroi.

O ciel!... ma femme!... (Haut, essayant de rire.) Je la connais...

LE ROI.

Parbleu! je le sais bien... vous allez souvent dans la maison... voilà pourquoi je vous en parle!

DON JAPHET.

Mais y songez-vous, sire... une vertu si rigide, si sévère!

LE ROI, souriant.

Oh! oh! pas tant.

DON JAPHET.

Pas tant!... comment cela?

LE ROI.

D'abord, elle meurt d'envie de rester à la cour, où elle est en ce moment... ce qu'elle craint le plus au monde, c'est de retourner dans sa solitude, où elle s'ennuie à la mort... et c'est à ce sujet que je voudrais lui parler... c'est là ce que je lui écris dans ce petit billet, sans nom, sans adresse... et qui ne peut la compromettre.

DON JAPHET.

Et Votre Majesté oserait le lui remettre, à elle?...

LE ROI.

Moi, que la reine observe sans cesse!... non pas... mais vous, don Japhet!...

DON JAPHET, avec indignation.

Par exemple!

LE ROI.

Vous qui êtes reçu habituellement chez elle... à moins que cela ne vous contrarie... auquel cas...

DON JAPHET, à part.

Un autre s'en chargerait!... (Haut.) Du tout, sire, du tout!

LE ROI, lui donnant le billet.

A la bonne heure!... tenez!...

DON JAPHET.

Quel honneur!... (A part.) Ah! je le tiens!

LE ROI.

Cachez-le donc... car voici déjà la reine qui revient.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA REINE, sortant de la première porte à droite.

LA REINE, avec émotion.

Ah! c'est un excès de scandale que je ne puis tolérer !.. moi qui voulais que ma cour fût le sanctuaire des principes les plus rigides!

LE ROI.

Est-ce qu'il n'en serait pas ainsi ?... cela m'étonnerait bien!

LA REINE.

Jugez-en vous-même, sire... Je racontais, devant les dames de mon service et devant quelques dames des environs, le mariage si extraordinaire de don Japhet d'Atocha avec la fille d'un fermier... quand tout à coup une des dames devant qui je parlais pâlit et manque de se trouver mal... c'était une charmante personne, fille unique d'un vieil hidalgo, Annibal de Pontevedra...

DON JAPHET, à part.

Ma femme!

LA REINE.

Laquelle se jette à mes pieds, et me demande justice en m'avouant qu'elle est secrètement mariée depuis trois mois avec ce même don Japhet.

LE ROI, vivement.

O ciel! et moi qui, tout à l'heure, lui confiais, lui adressais...

LA REINE.

Quoi donc?

LE ROI.

Des compliments sur son autre mariage.

LA REINE, avec indignation.

Deux mariages! deux femmes!

DON JAPHET.

Permettez, Madame... daignez m'écouter!

LA REINE.

Je ne le puis... crime de bigamie... bigamie à ma cour!... (Frappant sur un timbre qui est sur la table; paraissent don Manoël et plusieurs seigneurs de la cour.) Don Manoël, grand maître de Saint-Jacques, Monsieur le duc d'Atocha est votre prisonnier... je vous charge de le livrer au Saint-Office!

DON JAPHET.

Il ne manquerait plus que ça... brûlé!.. brûlé vif pour un crime que je n'ai pas commis...

LA REINE.

Vous osez nier?..

DON JAPHET, avec chaleur.

Certainement!.. et puisque la vérité est connue... autant l'avouer maintenant à vous, au roi, au monde entier... Eh bien! oui, je le déclare... j'ai épousé secrètement Rosine de Pontevedra, mais jamais je n'ai été le mari de Giralda la meunière... jamais! jamais!..

LA REINE.

Mais, cependant, vous en êtes convenu!..

LE ROI.

Vous êtes parti avec elle, dans votre carrosse!

LA REINE.

Vous l'avez amenée avec vous, cette nuit, au palais...

DON JAPHET, au roi.

Non, sire... (A la reine.) Non, Votre Majesté... les apparences sont contre moi... j'ai l'air d'un mari, j'en conviens... mais je ne le suis pas le moins du monde... et si Giralda était ici!...

LA REINE.

Elle y est.

DON JAPHET.

Comment !

LA REINE, montrant la porte au fond, à gauche.

Là, dans mon oratoire. (Sur un signe de la reine, les pages entrent dans l'oratoire chercher Giralda.)

DON JAPHET, avec trouble.

Eh bien, tant mieux! elle-même attestera que si j'ai une femme, ce n'est pas elle... car je n'en ai qu'une, je le jure... rien qu'une... et c'est déjà...

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GIRALDA, sortant de l'oratoire et s'avançant en tremblant; le roi va au-devant d'elle et lui offre la main; UN DOMESTIQUE.

LA REINE, à Giralda, avec douceur.

Venez, senora, nous tenons à savoir ce qui vous est arrivé depuis hier soir... depuis votre départ de Noya... parlez !

GIRALDA, timidement.

Que Votre Majesté daigne m'en dispenser!

LA REINE.

N'êtes-vous pas montée hier soir en carrosse, seule, avec monsieur le duc d'Atocha?

GIRALDA.

C'est vrai!

DON JAPHET, vivement.

Eh bien! oui, j'en conviens... mais au bout de quelques instants, à la traversée d'un bois de sycomores, notre voiture a été arrêtée par une vingtaine de bandits masqués... vingt, pour le moins...

LA REINE, à Giralda.

Est-ce la vérité?

GIRALDA.

C'est possible, je n'en ai aperçu que deux !

DON JAPHET.

Je crois bien... la frayeur l'a empêché... enfin l'un d'eux s'est écrié d'une voix terrible : Giralda, don Japhet est un imposteur! il n'est point votre mari!.. et pendant ce temps, l'autre... (Se reprenant.) les autres brigands, me tenant le poignard sur la gorge, me demandaient : ma femme ou la vie!..

TOUS.

Eh bien!..

DON JAPHET.

J'ai préféré vivre... Je suis descendu de voiture, et me suis trouvé seul, la nuit, au milieu des bois, obligé de revenir à pied, jusqu'à la ville, où je ne suis arrivé que ce matin... pendant que l'infâme bandit, qui avait pris ma place dans le carrosse, roulait en tête-à-tête avec Giralda... Voilà tout ce que je sais.

LA REINE, à Giralda.

Est-ce vrai?

GIRALDA.

Oui, Madame... et près de ce redoutable inconnu, tremblante, je respirais à peine!

PREMIER COUPLET.

Il a parlé, terreur soudaine!
Sans respirer, je l'écoutais!
Mon sang s'est glacé dans mes veines,
En vain la nuit cachait ses traits!
Au son de cette voix si tendre,
Impossible de se méprendre:
Mon front pâlit,
Mon cœur frémit,
Car, tout me dit
Que ce bandit
C'est lui! c'est lui!
C'est mon mari!
C'est lui! c'est lui!
Mon vrai mari!

DEUXIÈME COUPLET.

Pour moi, maintenant tout s'explique,
Et ses discours mystérieux,
Et la façon dont il s'applique
A se dérober à mes yeux!
Quoi! c'est là mon seigneur et maître,
Et celui que j'aimais peut-être!
Mon front pâlit,
Mon cœur frémit, etc.

LA REINE, à Giralda, avec bonté.

Achevez, ma fille, achevez!..

GIRALDA.

De honte et d'effroi, j'avais perdu connaissance... j'ignore combien de temps je restai dans cet état... Mais lorsque je re-

vins à moi, le jour ne paraissait pas encore, et nous étions aux portes du palais... Là, me dit-il, là, près de la reine, est l'asile le plus sûr pour vous... mais, quoi qu'il arrive, je veillerai toujours... En achevant ces mots, et sans que j'aie pu l'en empêcher, il m'a pressée sur son cœur, m'a embrassée, et il a disparu. Voilà tout, Madame!

LE ROI, à ses gentilshommes.

C'est fort singulier, Messieurs, fort singulier!..

GIRALDA, avec émotion.

O ciel! cette voix!

LA REINE.

Qu'a-t-elle qui vous étonne!.. et d'où vient votre émotion?

GIRALDA.

Pardon, Majesté... il me semblait l'avoir entendue hier au soir, dans un moment...

LA REINE.

Lequel?

GIRALDA.

Je ne sais... je m'abuse sans doute!

DON MANOEL, à la reine.

En effet!

GIRALDA, dont l'émotion redouble.

O mon Dieu!

DON MANOEL.

Je crois que la senora se trompe!

GIRALDA, de même.

Cette voix...

LA REINE.

Encore!.. Toutes les voix produisent sur vous un effet...

GIRALDA.

Dans le trouble où je suis, c'est tout simple!

LA REINE, à elle-même.

C'est vrai; plus je pense à cette scène d'hier, et plus je sens naître de soupçons... (Bas, à don Japhet.) que vous m'aiderez à vérifier... Nous retournerons ensemble à ce moulin de Tambra, aujourd'hui même.

DON JAPHET, à part.

Laisser ma femme ici avec le roi! non pas!.. (La reine va s'asseoir à la table à droite. Don Japhet et quelques seigneurs sont groupés autour d'elle. Le roi est assis à la table à gauche et joue aux échecs avec plusieurs gentilshommes. Pendant ce temps, don Manoël s'approche de Giralda, qui est restée au milieu du théâtre dans le plus grand trouble.)

DON MANOEL, à Giralda, s'avançant vers elle.

Comment la senora a-t-elle pensé que cet inconnu qui veillait sur elle sans rien exiger fût un bandit!...

GIRALDA, à part,

Ah! si j'en croyais mon cœur!.. (Haut,) Pardon, Monseigneur!...

DON MANOEL.

Que me voulez-vous, senora?

GIRALDA, le regardant avec bonheur.

Ah! il me semble que c'est ça.. ou du moins je le désirerais tant!... (Timidement.) Je voulais seulement, avec tout le respect que vous doit une pauvre fille comme moi, vous demander si... vous êtes bien sûr... de ne pas être...

DON MANOEL.

Je ne comprends pas, senora.

GIRALDA.

C'est juste... Pour me faire comprendre, je n'ai qu'un mot à vous dire... non, je me trompe... deux, que j'ai entendu prononcer hier, et que peut-être m'expliquerez-vous... (A voix basse.) « Amour et mystère! » (Regardant don Manoël, qui reste immobile.) Il n'a pas tressailli... il reste immobile!

DON MANOEL, froidement.

Et puis, senora?...

GIRALDA, avec douleur.

Et puis!.. Ah! bien oui, je n'irai pas lui dire le reste .. puisque, hélas!... ce n'est pas lui!...

UN DOMESTIQUE, sortant de l'oratoire.

Le cardinal-légat attend Sa Majesté dans son oratoire!

LA REINE, vivement.

Le cardinal!... c'est le ciel qui me l'envoie!... (Aux gentilshommes.) Je ne vous retiens plus, Messeigneurs... (A Giralda.) Vous, demeurez!... (Les seigneurs sortent.)

LE ROI, se levant.

J'attendrai alors ici Votre Majesté!

LA REINE, avec colère.

En vérité!... (A part.) Il reste... il ne craint pas devant moi... Bas, à don Manoel.) Don Manoël, pendant que je m'occuperai de vous avec le cardinal, ne les quittez pas d'un instant, je le veux, je l'ordonne!...

DON MANOEL.

Et Votre Majesté sera obéie, je le jure!

LA REINE.

Don Japhet, mon livre d'heures!

DON JAPHET, à part.

Ah! quelle idée!... (Il va chercher le livre sur la table à droite, et y glisse le billet que lui a remis le roi, puis il donne le livre à la reine.)

LA REINE, à don Manoël.

Et à trois heures, à trois heures nous vous attendons dans la cathédrale!

DON JAPHET, à part.

Et moi, je vais retrouver ma femme, et ne la quitterai plus!... (La reine entre dans son oratoire, et don Japhet sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

GIRALDA, LE ROI, DON MANOEL, UN AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE.

TRIO.

LE ROI, à don Manoël.

L'histoire est fabuleuse, admirable, sublime,
N'est-il pas vrai?

DON MANOEL.

Oui, sire.

LE ROI.

Un mari complaisant,
Qui doit être en ces lieux et garde l'anonyme...

DON MANOEL.

Il a tort!

LE ROI.

Oui, sans doute, il a tort d'être absent!
De laisser dans les pleurs aussi gentille veuve!
Notre devoir à nous est de la consoler!

DON MANOEL.

Vous, sire?

LE ROI.

Oh! oui, j'en veux du moins tenter l'épreuve,
(A demi voix.)
Si tu m'aimes, va-t'en!

DON MANOEL.

Moi, sire, m'en aller!...
Je ne le puis!...

LE ROI.

Comment!

DON MANOEL, en confidence.

J'ai reçu de la reine
L'ordre formel de rester là...
De ne pas vous quitter!

LE ROI, riant.

Bon, je comprends cela.
(Lui montrant la table, à droite.)
Eh bien! tu peux dormir, lire ou faire sans peine
Comme si tu n'étais pas là.

(S'adressant à Giralda, qui, pendant les couplets suivants, a les yeux constamment fixés sur don Manoël.)

PREMIER COUPLET.

Ange des cieux,
Charme des yeux!
O rose,
Fraîche éclose,
Loin du zéphir
Et du plaisir,
Tu vas languir,
Nul ne vient te cueillir!
L'amour, les grâces
Suivent tes traces!
Et cet amant
Ose être absent!
Comment, hélas!
Fuir tant d'appas!
Qui peut les fuir ne les mérite pas!

(Pendant ce couplet, don Manoël fait tous ses efforts pour se contenir.)

GIRALDA, qui a toujours regardé don Manoël.

Dans tous ses traits, quelle souffrance!

DON MANOEL, à part.

Ah! la rage brise mon cœur!...

GIRALDA, de même.

Je sens renaître l'espérance
A voir son trouble et sa fureur!...

DON MANOEL.

Écoutons!...

GIRALDA, de même.

Il écoute et tressaille! ô bonheur!

LE ROI.

DEUXIÈME COUPLET.

(Giralda observe toujours don Manoël.)

Loin d'un époux
Si peu jaloux,
Prudence
Est folie!

GIRALDA, parlé, regardant don Manoël.

Il se lève...

LE ROI, continuant.

En peu d'instants
Fuit le printemps,
Usons du temps,
Et malheur aux absents...

GIRALDA, parlé.

Il s'avance...

LE ROI, de même.

Naïve et belle,
L'amour l'appelle,
Et ce mari
N'est pas ici!

GIRALDA, parlé.

Il s'approche...

LE ROI, de même.

Comment, hélas!
Fuir tant d'appas!
Qui peut les fuir ne les mérite pas!

(Le roi a pris la main de Giralda et va pour l'embrasser : don Manoël porte la main à son poignard et fait un pas vers eux : un affidé du Saint-Office entre en ce moment par la porte de l'oratoire : tous trois s'arrêtent. Le roi va au-devant de l'affidé.)

L'AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE, à demi voix.

Sire! il faut que je vous parle!

LE ROI, à part.

Cet affidé du Saint-Office, qui m'est dévoué!

L'AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE, de même.

Un billet doux de Votre Majesté vient de se trouver dans le livre d'heures de la reine!

LE ROI, à part.

O ciel! ce livre d'heures, que don Japhet vient de remettre devant moi à la reine... (A Giralda.) Pardon, senora, je reviens...

(Bas, à don Manoël.) Parle-lui pour moi... (A part.) Et quant à don Japhet, je vais lui apprendre à se taire! (Il sort par le fond avec l'affidé du Saint-Office.)

SCÈNE VIII.

DON MANOEL, GIRALDA

DUETTO.

DON MANOEL, avec colère, à Giralda.

O perfidie!
Qui sacrifie
L'amour et l'honneur d'un époux!

GIRALDA, à part, avec joie.

Jaloux! jaloux! jaloux! jaloux!

DON MANOEL, de même.

Ivre de plaire!
Heureuse et fière
De voir un prince à ses genoux!

GIRALDA, de même.

Jaloux! jaloux! jaloux! jaloux!

DON MANOEL, éclatant.

Oui, je le suis!...

GIRALDA, poussant un cri de joie.

C'est lui!... Dans mon délire,
Moi, si j'aspire
A voir un prince à mes genoux...

DON MANOEL.

Que dites-vous?

GIRALDA.

C'est pour vous dire
Que son empire
Est à mes yeux moins doux que vous

DON MANOEL, avec joie.

Qu'ai-je entendu?...
Mon secret...

GIRALDA.

M'est connu...

DON MANOEL.

Ton mari. .

GIRALDA.

S'est trahi!
Dissipe ton effroi;

Je t'entends, je te voi;
Et mon cœur et ma foi
Sont à toi, rien qu'à toi.

ENSEMBLE.

Amour et mystère,
Ombre tutélaire,
Devise si chère,
Protége nos jours!
Qu'importe l'orage,
Si l'amour m'engage
A toi pour toujours!

DON MANOEL.

L'heure approche, on m'attend aux autels consacrés.
Par des vœux éternels, il faut que je m'enchaîne;
Il y va de mes jours... Eh bien! donc, à la reine
J'avoûrai tout ou je mourrai!

GIRALDA.

Non, tu ne mourras pas... ou bien je te suivrai!...

DON MANOEL.

Sans l'aveu de la reine, et sans le Saint-Office,
Ne crois pas que jamais notre hymen s'accomplisse.
Ils nous sépareront...

GIRALDA.

Jamais! car j'ai ta foi...
Avec toi je veux vivre ou mourir avec toi!...

ENSEMBLE.

Amour et mystère,
Ombre, etc.

(A la fin de l'ensemble, ont entend sonner trois heures.)

DON MANOEL.

Voici l'heure fatale... Adieu, je dois partir...

GIRALDA.

Non, non, rien désormais ne peut nous désunir!

ENSEMBLE, REPRISE.

Amour et mystère, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE ROI, regardant Giralda et don Manoël, d'abord avec étonnement, puis avec gaieté.

LE ROI, à don Manoël, qui presse Giralda sur son cœur.

A merveille! don Manoël!... si c'est ainsi que vous parlez pour moi!

DON MANOEL.

Je ne le pouvais, sire... car ce mari qui n'osait se faire connaître... c'est moi!

GIRALDA, montrant don Manoël.

C'est lui!

LE ROI, riant.

Décidément! je joue de malheur dans mes confidents...

DON MANOEL.

Et rien ne peut nous dérober au courroux de la reine... rien ne peut nous sauver, je le sais, que ce ruban, sire!... (Il lui remet l'ordre qu'il lui a donné au deuxième acte.)

LE ROI, riant.

Le mien!... quoi! la nuit dernière... c'était lui... (A part.) C'est juste... ce devait être lui!

DON MANOEL.

Le gentilhomme qui me l'a remis a juré de me défendre!

LE ROI.

Il tiendra sa parole, don Manoël... et ne demande pour toute récompense qu'un baiser de la mariée... (Giralda s'incline devant le roi qui l'embrasse sur le front; en ce moment, la reine sort de l'oratoire et l'aperçoit.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA REINE.

FINAL.

LA REINE.

Dieu! qu'ai-je vu!

LE ROI, GIRALDA ET DON MANOEL, à part.

La reine!

LA REINE.

O trahison nouvelle!
Et voilà pourquoi dans ces lieux
Vous tenez tant à rester auprès d'elle!

LE ROI, montrant Giralda et don Manoël.

Pour protéger deux pauvres amoureux.

LA REINE, montrant don Manoël.

Quand l'église l'attend pour recevoir ses vœux,
Oser me soutenir...

LE ROI.

Que pour elle il soupire...

LA REINE.

Ce n'est pas vrai!

LE ROI.

Qu'ils s'adorent tous deux!

LA REINE.

Ce n'est pas vrai!

LE ROI.

Qu'ils n'osent vous le dire!

LA REINE.

Imposture!

LE ROI.

Et qu'ici je vous le dis pour eux.

LA REINE, avec dépit, montrant Giralda.

En l'embrassant!...

LE ROI.

Loyalement,
Sans intérêt et chastement!
Demandez-leur plutôt...

DON MANOEL ET GIRALDA.

Nous en faisons serment!

LA REINE, prenant le roi à part.

Comment alors m'expliquer cette lettre :
« Dans les jardins de ce palais,
« Ce soir, ma toute belle, au bosquet d'aloès,
« Je vous attends... »

(Avec impatience.)

Eh bien!

LE ROI, froidement.

Eh bien! à don Japhet
J'avais tantôt prescrit de vous remettre
En secret ce billet;
Et je vois qu'il l'a fait!

LA REINE.

A moi!...

LE ROI.

Vous-même!...

LA REINE.

Un rendez-vous, à moi!...
Par écrit, et pourquoi?

LE ROI.

Pourquoi?...

(A demi voix.)
Pour vous révéler qu'ils s'aiment tendrement!
Demandez-leur plutôt...

DON MANOEL ET GIRALDA.
Nous en faisons serment!

LA REINE, passant à la table, à droite.
Tremblez! tremblez!... Malheur à qui m'abuse!
D'un supplice éternel je punirai leur ruse.
(Elle s'assied et écrit.)

DON MANOEL ET GIRALDA.
Ah! plus d'espoir! Ah! c'en est fait!
La reine, hélas! a signé notre arrêt!

LA REINE, au roi, lui faisant signe d'approcher.
Venez!... et près du mien mettez-là votre nom.

LE ROI, hésitant et prenant le papier où il lit.
Qui! moi!...

LA REINE.
Vous hésitez!
(A part.)
J'en étais sûre!

LE ROI, vivement.
Non!

DON MANOEL ET GIRALDA, pendant que le roi écrit.
Ah! plus d'espoir! Ah! c'en est fait!
Le roi lui-même a signé notre arrêt!
(Pendant ce temps la reine a frappé sur le timbre, toutes les portes s'ouvrent.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DON JAPHET, GINÈS, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

LA REINE, prenant le papier que le roi vient de signer.
Écoutez tous...
(A part.)
Par leur mensonge extrême
Je punirai les criminels.
(A haute voix.)
De l'État, la raison suprême
(A don Manoël.)
Vous condamnait à jamais aux autels;
Mais par la volonté du roi, par la mienne,

Ces liens sont brisés!
(Regardant le roi avec un air de vengeance satisfaite.)
L'édit, signé par nous,
Vous imposant une autre chaîne,
Veut que de Giralda vous deveniez l'époux!

TOUS.

O bonheur!

DON MANOEL ET GIRALDA, tombant aux pieds de la reine.

O bonheur! vous comblez tous nos vœux!

LA REINE, étonnée, regardant tour à tour le roi et les deux amants.

Quoi! cet arrêt comble leurs vœux!

LE ROI.

Oui, grâce à vous, ils sont heureux!

LA REINE, à don Japhet.

De votre hymen secret je consacre les nœuds,
Demeurez à ma cour, ainsi que votre femme.

DON JAPHET.

O ciel! trop de bonté!... Mais permettez, Madame,..

LA REINE.

Je le veux!

LE ROI, à don Japhet.

Oui, la reine le veut!

GINÈS, de même, à don Japhet.

Oui, la reine le veut!

GIRALDA, à la reine.

O reine, par vous brille
La Castille;
Un jour serein
Luit par vous sur mon destin!
Pour mon offrande,
Que Dieu vous rende
Le bonheur
Qui, par vous, règne enfin sur mon cœur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive notre reine!
Qui, par ses bienfaits,
A jamais enchaîne
Ses heureux sujets!

FIN DE GIRALDA.

LA
CHANTEUSE VOILÉE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

En société avec M. de Leuven

MUSIQUE DE M. VICTOR MASSÉ

Opéra-Comique. — 26 novembre 1850.

PERSONNAGES.

VELASQUEZ, peintre.
PERDICAN, son ami, alguazil.
PALOMITA, servante de Velasquez.
SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE.

La scène se passe en 1630.

L'atelier de Velasquez, à gauche la chambre de Palomita, à droite un escalier conduisant à d'autres étages. — Du même côté, au premier plan, un chevalet portant un tableau commencé. — Du côté opposé, une estrade où se placent les modèles. — Au fond, une porte donnant sur la grande place.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERDICAN, puis PALOMITA.

PERDICAN, à la porte du fond.

Bourgeois de Séville, rentrez chez vous! n'obstruez pas ainsi la voie publique, et ne me forcez pas, moi Perdican, votre voisin et votre ami, à exercer contre vous mes rigoureuses fonctions d'alguazil... Bien... bien, ils obéissent... ils se séparent... ils rentrent dans leurs boutiques. Ils font bien... car sans cela...

PALOMITA, entrant.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc, seigneur Perdican? qu'y a-t-il?

PERDICAN.

Vous ne savez pas la nouvelle?...

PALOMITA.

Je ne sors jamais... je garde la maison du seigneur Velasquez, mon maître, qui est toujours dehors, et qui n'a que moi de servante.

PERDICAN.

Eh bien, hier soir, un jeune seigneur, qui sortait sans doute d'un joyeux souper, traversait la grande place au moment où la foule assistait à la sérénade, et piqué par une curiosité que je comprends très-bien, il a essayé de soulever le voile blanc dont Lazarilla, la chanteuse, couvre toujours ses traits. Celle-ci, indignée, s'est enfuie... et ce matin, grande rumeur dans le quartier... Des groupes se sont formés sur la place... et l'on craint généralement que Lazarilla ne revienne pas ce soir...

PALOMITA.

Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cette Lazarilla... cette chanteuse?...

PERDICAN.

L'idole du peuple et aussi des grands seigneurs : les uns viennent à pied et les autres en équipage pour l'entendre.

PREMIER COUPLET.

Tous les soirs sur la grande place,
On voit la foule qui s'amasse!
Soudain au loin et dans la nuit,
Une guitare retentit.
Alors, la Gitana s'avance,
Sa taille est pleine d'élégance;
Mais les longs plis d'un voile épais
A tous les yeux cachent ses traits!
La foule heureuse
Et radieuse
Dit : La voilà !
C'est notre infante,
C'est la charmante
Lazarilla.
Elle commence,
Dieu! quel silence!
Tra, la, la, la, la!

PALOMITA.

Quoi! dans la foule
Elle roucoule
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

PERDICAN.

Oui, dans la foule

Elle roucoule
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

ENSEMBLE.

Et puis s'élance
Un bruit immense :
Brava, brava,
Lazarilla!

PERDICAN.

DEUXIÈME COUPLET.

Lazarilla vers tout le monde
Va, tour à tour, faisant sa ronde,
Présenter de sa blanche main
Sa riche bourse de satin.
Pour obtenir de la quêteuse
La révérence gracieuse,
Les grands seigneurs et les bourgeois
Soudain lui donnent à la fois;
Car pêle-mêle,
Comme la grêle,
Tombent, morbleu!
Doublon, pistole,
Et puis, l'idole,
Pour seul adieu,
Gaîment s'empare
De sa guitare.
Tra, la, la, la, la, la
Et puis s'esquive
Aux cris de : Vive
Lazarilla!
Brava, brava,
Lazarilla!

PALOMITA.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la, la!

PERDICAN.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la, la!

ENSEMBLE.

Et puis s'esquive
Aux cris de : Vive
Lazarilla!

PALOMITA.

J'ai idée maintenant que tous les soirs mon maître va entendre la cantatrice en plein air! Voilà pourquoi hier il est rentré si tard... à telles enseignes qu'il n'est pas encore levé.

PERDICAN.

A dix heures du matin!... un peintre qui devrait être à l'ouvrage au lever de l'aurore... ne fût-ce que pour la peindre!

PALOMITA.

Il ne travaille plus... il ne fait rien!

PERDICAN.

Un jeune artiste d'un si grand talent... que j'ai toujours aimé... vous le savez!.. Pendant toute une année qu'a duré l'héritage de son père... je ne l'ai pas quitté d'un instant. Que de plaisirs!.. que de folies! je soupais tous les soirs avec lui... malheureusement je n'étais pas le seul...

PALOMITA.

Tous les mauvais sujets de Séville!.. qui, lorsque la fortune a disparu, ont fait comme elle, et il ne lui est resté que des dettes...

PERDICAN.

Autre chose encore... Palomita, sa gentille servante, qui est demeurée fidèle au malheur...

PALOMITA.

Et puis, vous, monsieur Perdican, qui ne l'avez jamais abandonné...

PERDICAN.

C'est vrai!.. je lui prêtais gratis ma figure toutes les fois qu'il avait à peindre une tête de caractère! Je ne suis pas riche... mais je suis sensible, et la sensibilité d'un alguazil est une chose si rare... que si on pouvait la montrer pour de l'argent...

PALOMITA.

Votre fortune serait faite...

PERDICAN.

Bien loin de là!.. cette sensibilité a été souvent mise à de

rudes épreuves... Croiriez-vous que, cinq ou six fois, dernièrement, des créanciers se sont adressés à moi pour l'appréhender au corps... lui, mon pauvre Velasquez!

PALOMITA.

Vous avez refusé?..

PERDICAN.

Un autre s'en serait chargé; et il vaut mieux être arrêté dans la rue par un ami... que par un étranger... Je m'étais donc fait une raison, mais chaque fois qu'Oreste se disposait à verbaliser contre Pilade, le ciel, qui protége l'amitié et les arts, me venait en aide, et je recevais le montant de la somme exigible...

PALOMITA.

En vérité!..

PERDICAN.

Par un avis mystérieux qui me défendait sur ma tête de parler à Velasquez de ce secours inconnu, et m'ordonnait de lui laisser croire qu'il venait de moi; de sorte que mon pauvre ami est prêt, dans sa reconnaissance, à se jeter au feu pour moi, et, le cas échéant, ma position est telle que je ne pourrais pas l'en empêcher...

PALOMITA.

Il n'y a pas de mal, monsieur Perdican, cela le forcera à travailler, ne fût-ce que pour s'acquitter avec vous... Mais depuis quelque temps, je vous l'ai dit... il s'est fait en lui un changement inexplicable... Il n'a plus de cœur à rien... il passe ses journées entières immobile... taciturne... et dans une tristesse...

PERDICAN.

Dont je me suis aperçu... Un alguazil doit tout voir, tout savoir par état... je le soupçonne amoureux...

PALOMITA, vivement.

Vous croyez?..

PERDICAN.

D'une grande dame!.. la marquise de Villaréal qui est venue dans son atelier... pour ce portrait qu'il n'a pas encore achevé...

PALOMITA.

Ah! vous pensez...

PERDICAN.

Qu'un fol amour lui trouble l'esprit... car il comprend la

distance qui le sépare de celle qu'il aime... de là son découragement.

PALOMITA.

Oui ! mais sa mauvaise humeur, sa colère contre moi, car depuis sa dernière maladie...

PERDICAN.

Où vos soins lui ont sauvé la vie...

PALOMITA.

Il m'a prise en grippe... Il me déteste...

PERDICAN.

Vous, senorita, ça n'est pas possible... Vous qui toucheriez tous les cœurs... même ceux des alguazils... Car j'ai pour vous une affection ..

PALOMITA.

Que je vous rends bien, monsieur Perdican.

PERDICAN, avec joie.

Vraiment ?

PALOMITA.

Parce que vous êtes bon, obligeant, dévoué... Mais, lui, il me rudoie... il me gronde sans cesse...

VELASQUEZ, en dehors, appelant.

Palomita ! Palomita !

PALOMITA.

Tenez ! tenez ! l'entendez-vous ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VELASQUEZ

VELASQUEZ.

Voyez si elle viendra !.. Où est-elle ?.. J'en étais sûr... à perdre son temps...

PERDICAN.

Au contraire, elle causait avec moi...

VELASQUEZ.

Ah ! bonjour, Perdican... Vous causez souvent ensemble !

PERDICAN.

Et vois comme tu es injuste... nous causions de toi.

VELASQUEZ.

Ce n'est pas de son maître, mais de son ouvrage, qu'elle doit s'occuper... de cet atelier qu'elle devrait ranger...

PALOMITA.

Tout est en ordre.

PERDICAN, à Velasquez.

Il est rangé, ton atelier!

VELASQUEZ.

Enfin, de mon déjeuner que j'attends... car il est midi pou le moins... et je me sens là un appétit...

PALOMITA.

Le déjeuner est prêt, mon maître...

PERDICAN, de même.

Il est prêt, ton déjeuner.

PALOMITA.

Et je vais vous le servir.

VELASQUEZ, brusquement.

C'est inutile... je n'ai plus faim... Laisse-moi!.. Tu viendras ici... à deux heures... j'ai à te parler.

PALOMITA.

Mais il faut pourtant que vous preniez quelque chose.

VELASQUEZ.

Je n'ai besoin de rien... que de mes pinceaux... de ma palette, et elle n'est pas prête.

PALOMITA, la lui presentant.

La voici.

VELASQUEZ, déconcerté et regardant autour de lui.

Ah!.. Eh bien!.. alors...

PERDICAN.

Il ne sait plus que dire!

PALOMITA, voyant qu'il cherche autour de lui.

Que voulez-vous?

VELASQUEZ.

Que tu t'en ailles!

PALOMITA.

J'obéis, maître, j'obéis... je reviendrai à deux heures. (Velasquez s'est placé devant un chevalet et essaie de travailler; pendant ce temps Palomita s'est approchée de Perdican.)

PALOMITA, à Perdican, à demi voix.

PREMIER COUPLET.

Quel bruit!... vous venez de l'entendre,
Pour son repas!
Et, quand il n'a plus qu'à le prendre,

Il n'en veut pas!
Comment jamais le satisfaire?
(Velasquez a quitté son chevalet, s'approche d'eux et écoute.)
Il est méchant!... il est colère...
(Velasquez fait un geste de menace.)
PALOMITA, s'adressant vivement à Velasquez d'un air suppliant.)
Non, non, pardon!...
Vous êtes bon,
Bien bon,
Très-bon...
Ne vous mettez pas en fureur,
(A mains jointes.)
Mon doux seigneur!

DEUXIÈME COUPLET.

(A Velasquez.)
S'il faut de chez vous que je sorte,
Je m'en irai.
(A Perdican.)
Voilà de nouveau qu'il s'emporte!
(A Velasquez.)
Je resterai!
(A Perdican.)
Ce mot redouble sa colère!
Mais voyez donc quel caractère!
(A Velasquez qui fait un geste de colère.)
Non, non, pardon,
Vous êtes bon,
Bien bon,
Très-bon...
(Geste de colère.)
Ne vous mettez pas en fureur,
Mon doux seigneur!
Oui, je m'en vais, mon doux seigneur!
(Elle sort par la porte à gauche qui mène à sa chambre.)

SCÈNE III.

VELASQUEZ, PERDICAN.

PERDICAN, à part.

Pauvre fille!.. Qu'est-ce qu'il peut avoir contre elle?

VELASQUEZ.

Tu as bien fait de venir ce matin, Perdican. J'avais à te parler.

PERDICAN.

Moi aussi... d'une importante affaire... qui peut rétablir les tiennes...

VELASQUEZ.

C'est difficile. Je suis ruiné et j'ai des dettes...

PERDICAN.

Qui maintenant sont presque toutes payées.

VELASQUEZ.

Grâce à toi, Perdican, mon excellent, mon généreux ami!

PERDICAN.

Ne parlons pas de cela!

VELASQUEZ.

Au contraire... car ma seule pensée est de m'acquitter envers toi... Sans cela je crois que je me serais déjà tué.

PERDICAN, vivement.

Ne t'acquitte jamais! je te ferai crédit indéfiniment.

VELASQUEZ.

C'est justement ce que je ne veux pas.

PERDICAN.

Alors, travaille!

VELASQUEZ.

Il faut en avoir la force, le courage...

PERDICAN, regardant avec intention le tableau qui est sur le chevalet.

Je sais en effet que tu n'as pas le courage d'achever ce portrait... celui de la marquise de Villaréal...

VELASQUEZ, d'un air distrait et s'asseyant devant son chevalet.

C'est vrai!.. elle est trop belle!.. Je suis si peu en verve que je gâterais cette froide et majestueuse figure de déesse!

PERDICAN.

Eh bien! le duc d'Olozoga... ce grand seigneur qui veut absolument que tu fasses le portrait de sa femme...

VELASQUEZ.

Ah! celle-là est trop laide... la plus laide duchesse d'Espagne, peut-être!..

PERDICAN.

Raison de plus... tu ne gâteras pas ses traits... Au contraire... tu ne risques rien que de l'embellir...

VELASQUEZ.

Oui... mais la duchesse témoigne une telle ardeur d'avoir ce portrait... et de commencer nos séances!.. Elle m'a parlé de sa protection en des termes qui me déplaisent souveraine-

ment... jusqu'à me proposer de m'avancer sur ce tableau qui n'est pas encore commencé, toutes les sommes dont j'aurais besoin. (Ouvrant sa boîte à couleurs.) Que vois-je ? une bourse pleine d'or !..

PERDICAN.

Est-il possible!..

VELASQUEZ.

La duchesse... qui malgré mes refus... aura exécuté sa proposition... ou plutôt sa menace...

PERDICAN, poussant un cri.

Ah ! je devine le mystère ! Je comprends tout...

VELASQUEZ, le prenant par le bras.

Quoi donc... que comprends-tu?

PERDICAN.

Que cette grande dame... a un faible pour toi... c'est-à-dire pour les arts... et qu'alors... moi... qui suis son ami...

VELASQUEZ.

Eh bien?

PERDICAN.

Eh bien!.. je ne t'en dirai pas davantage... parceque le duc d'Olozoga, ce puissant seigneur qui m'a fait avoir ma charge d'alguazil... pourrait me l'ôter... et qu'il vaut mieux se taire...

VELASQUEZ.

Eh ! qui songe à te parler de cela ?.. tu reporteras toi-même aujourd'hui au duc... ou à la duchesse... cet or... en les remerciant pour moi...

PERDICAN.

De leur protection éclairée pour les arts...

VELASQUEZ.

Mais tu ajouteras que je vais quitter l'Espagne.

PERDICAN.

Une excuse...

VELASQUEZ.

Non, je veux partir pour un long voyage...

PERDICAN.

Allons donc !..

VELASQUEZ.

Voyage nécessaire... qui me distraira... qui me guérira de ce que je souffre...

PERDICAN.

C'est différent !

VELASQUEZ.

Et je serais déjà parti... si, comme je te le disais tout à l'heure... j'avais pu m'acquitter envers toi... et gagner...

PERDICAN.

Les frais du voyage...

VELASQUEZ, *lui serrant la main.*

Oui...

PERDICAN.

Eh bien... tout cela est possible... grâce à l'affaire que je viens te proposer.

VELASQUEZ.

Alors parle donc vite !..

PERDICAN.

Tu sais le bruit que la chanteuse Lazarilla fait dans Séville...

VELASQUEZ.

Je sais du moins le bruit quelle occasionne tous les soirs sur la grande place à notre porte... c'est insupportable... et si la police était mieux faite...

PERDICAN.

Ne vas-tu pas attaquer la police dont je fais partie...

VELASQUEZ.

Justement... c'est vous autres alguazils qui devriez veiller à cela... et empêcher le désordre...

PERDICAN.

Et s'il y a des gens influents... de hauts personnages qui protégent le désordre...

VELASQUEZ.

Que veux-tu dire ?..

PERDICAN.

Que tous nos jeunes seigneurs raffolent de Lazarilla, d'abord parce qu'elle a une jolie voix, une jolie taille et surtout un voile épais qui cache exactement ses traits... ce qui saroide et aiguillonne la curiosité à un point... qu'on ne parle que d'elle dans la ville, et que de graves et pieux personnages sont, comme les autres, tourmentés du désir, de la fièvre de la voir et de la connaître...

VELASQUEZ.

En vérité !...

PERDICAN.

Témoin son excellence don Rodrigo de Cardona.

VELASQUEZ.

Le gouverneur de Séville.

PERDICAN.

RÉCITATIF.

Il m'a fait appeler ce matin et m'a dit :
« Je veux savoir quelle est cette belle inconnue
« Dont notre ville entière s'est émue,
« Et dont les chants divins nous charment chaque nuit!

CANTABILE.

« Ce soir, et lorsque la nuit sombre
« Sur Séville étendra son ombre,
« Sous le prétexte très-prudent
« D'empêcher tout rassemblement,
« Alguazil discret et fidèle,
« Vous arrêterez cette belle,
« Et vous la conduirez chez moi! »
— Oui, Monseigneur! — « De par le roi,
« Discrètement, chez moi, de par le roi! »
— Oui, Monseigneur!

CAVATINE.

Brave alguazil,
Aucun péril
Ne m'effraie ou ne m'étonne;
J'arrêterais,
Je saisirais
Jusqu'à Lucifer en personne!
Oui, j'en ai l'espoir,
Dès ce soir,
La fortune m'arrive,
Car Lazarilla
Deviendra,
Dès ce soir, ma captive!
Pour obéir à Monseigneur,
Je me ris du peuple en fureur,
Contre moi, contre ma cohorte
Qu'il s'emporte
Ou non, peu m'importe!
Pour moi la consigne d'abord!
Pour elle, impassible recor,
Je braverai les coups du sort!

(Faisant le geste du bâton.)
Et d'autres bien plus durs encor!
Brave alguazil,
Aucun péril
Etc...

VELASQUEZ.

Tout cela est très-bien... mais tu ne m'as pas encore dit en quoi cette expédition pouvait me servir?...

PERDICAN.

Comment, tu n'as pas compris, qu'enlevant, par ordre supérieur et par mesure de sûreté publique, cette beauté inconnue... je l'amène d'abord ici... dans ton atelier, où en quelques minutes tu auras tracé de ses traits un dessin, une esquisse, dont maître Zuniga, le riche marchand de tableaux, te donne d'abord trois mille ducats.

VELASQUEZ.

C'est trop!

PERDICAN.

Et qui, multiplié par la gravure, peut, vu la curiosité publique, se vendre par milliers dans Séville, et rapporter aux deux associés un immense bénéfice...

VELASQUEZ.

Ah! que je puisse m'acquitter envers toi... payer toutes mes dettes... et m'éloigner... (Vivement.) J'accepte... mais reporte d'abord cette bourse à l'hôtel d'Olozoga.

PERDICAN.

J'y vais de ce pas... mais toi, je te le demande en grâce... ne sois pas si sévère pour cette pauvre Palomita.

VELASQUEZ.

Qu'est-ce que cela te fait?

PERDICAN, avec embarras.

Cela me fait, que c'est une brave et honnête fille que tu grondes toujours... ça lui fait de la peine, et à moi aussi.

VELASQUEZ.

C'est bon!

PERDICAN.

Ainsi, tu la traiteras plus doucement!

VELASQUEZ, avec impatience.

Eh! oui, mais va vite!

PERDICAN.

Tu ne te mettras plus en colère?

VELASQUEZ, *s'emportant et le poussant dehors.*

Eh! non, te dis-je .. Mais va donc! (*Perdican sort par la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

VELASQUEZ, *seul.*

Il la défend contre moi... Ah! il ne sait pas, ni elle non plus, ce qui se passe là... Il ne sait pas que, malgré moi, tout m'entraîne vers elle... Hier encore, hier, le soir, quand le hasard me fit entrer dans sa chambre... elle dormait!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

D'une lampe mourante
L'incertaine lueur,
De sa tête charmante
Révélait la candeur.
Près d'elle je tremblais de honte et de bonheur.
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah! pour briser ma chaîne
Il faut partir, il faut la fuir!

DEUXIÈME COUPLET.

Ah! dans l'ardente fièvre
Qui me vient maîtriser,
Pardonne si ma lèvre
T'effleura d'un baiser!
Baiser doux et fatal, si prompt à m'embraser!
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah! pour briser ma chaîne,
Il faut partir, il faut la fuir!

Oui! c'est le seul parti qu'il faut prendre... car Perdican a raison... Furieux de ma propre faiblesse... je ne m'aperçois pas que chaque jour je deviens plus injuste et plus cruel... Pauvre fille! je la maltraite... je la rudoie... je la déteste... oui, je la déteste... et je l'aime... La voilà! c'est elle!..

SCÈNE V.

VELASQUEZ, PALOMITA, *entrant.*

VELASQUEZ, *d'un air brusque.*

Qui t'amène? que viens-tu faire?

PALOMITA, à part.

Ah! mon Dieu! qu'il a l'air bourru,
C'est maintenant son ordinaire!

VELASQUEZ, avec impatience.

Qui t'amène?... répondras-tu?

PALOMITA, avec naïveté et douceur.

Vous m'aviez ordonné, mon maître,
(Vous l'avez oublié peut-être),
De venir ce matin... je vien!

VELASQUEZ.

C'est vrai!

PALOMITA.

Pourquoi?... je n'en sais rien!

VELASQUEZ, brusquement et sans la regarder.

Pour ce tableau qu'il faut terminer aujourd'hui
J'ai besoin de tes traits!

PALOMITA, vivement.

De mes traits?... me voici!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
De cette fièvre qui me tue
Je sens en moi naître les feux;
Tourments nouveaux!... honte nouvelle,
Je tremble hélas! et devant elle
Je n'ose plus lever les yeux.

PALOMITA, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
Une ivresse en mon âme émue
Vient porter son trouble joyeux;
Tout s'embellit, se renouvelle,
Le soleil plus pur étincelle
Et pour moi s'entr'ouvrent les cieux!

VELASQUEZ, se retournant vers Palomita qui, immobile, le regarde.

Eh bien! que fais-tu là? monte sur cette estrade?

PALOMITA, montant sur l'estrade à gauche.

Debout?

VELASQUEZ, sans la regarder.

Non!... non, le corps penché vers moi.

PALOMITA, souriant.

Humble servante, ici je monte en grade
En vous servant de modèle...

VELASQUEZ, avec impatience.

Tais-toi!...

Ton parler me distrait... me trouble... me dérange!

PALOMITA, d'un air soumis.

Je me tais!

VELASQUEZ, levant les yeux sur elle.

Cette pose... eh! mais non! pas ainsi...

(S'approchant d'elle et tendrement.)

Ce regard doux et pur comme celui d'un ange,

(Lui élevant le bras.)

Et tes bras vers le ciel!...

(A part, et s'éloignant vivement.)

Ah! ma main a frémi

En rencontrant la sienne!...

PALOMITA, levant les yeux et les bras vers le ciel.

Est-ce bien ainsi, maître?

VELASQUEZ, à part, à gauche, près de son tableau.

O pouvoir infernal, qui dompte tout mon être!

(Avec exaltation et à voix haute, sans s'adresser à Palomita.)

Non! esclave, à genoux!... à genoux!

PALOMITA, s'y mettant.

M'y voici!

VELASQUEZ, se retournant avec étonnement.

Que fais-tu?

(La regardant, à part, et avec admiration.)

Qu'elle est belle!

(A part.)

Ah! reste... reste ainsi!

Que vers moi, seulement, ta paupière baissée
Se lève lentement, ainsi que tes beaux bras.

(Palomita à genoux sur l'estrade tourne vers lui ses yeux et ses bras suppliants.)

Que ton regard exprime une tendre pensée...
Plus tendre encor!...

(Palomita le regarde avec amour.)

Non! non! ne me regarde pas!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
De cette fièvre qui me tue,
Etc., etc.

PALOMITA, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,

Une ivresse en mon âme émue!
Etc., etc.

VELASQUEZ, debout devant son tableau.

J'essaie en vain de peindre! une vapeur obscure
Et m'entoure et couvre mes yeux!
(Allant brusquement à Palomita qui est toujours à genoux.)
C'est ta faute!... pourquoi cette absurde coiffure
Qui me cache tes longs cheveux?
(Elle ôte la résille qu'elle a sur la tête, et ses cheveux tombent sur ses épaules.)
Pourquoi, surtout, cette écharpe importune,
Ce voile qui m'est odieux?
(Il lui arrache l'écharpe qu'elle a sur les épaules.)

PALOMITA, croisant ses mains sur son cou.

Seigneur! seigneur! Eh! quoi! sans crainte aucune
Vous voulez...

VELASQUEZ, la regardant et poussant un cri.

Ah! grands dieux!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, à part.

Eh quoi! toujours, là, dans mon âme,
Au seul aspect de cette femme,
Je sens glisser un trait de flamme
Qui brûle et glace au même instant.
(Avec colère.)
Femme ou démon! ange peut-être!
Dont le regard brave ton maître,
Garde-toi bien de reparaître,
Éloigne-toi! va-t'en! va-t'en!
Va-t'en! va-t'en! va-t'en!

PALOMITA, à part.

Ah! quel courroux soudain l'enflamme!
Quoi, c'est toujours moi, pauvre femme,
Moi, qu'il accuse, et moi qu'il blâme!
Mon Dieu! mon Dieu! qu'il est méchant!
Je cherche en vain d'où ça peut naître;
C'est quelque sort, cela doit être!
(A Velasquez.)
Appaisez-vous, ô mon doux maître,
Je vais partir et sur-le-champ!

PALOMITA.

Ah! quel caractère irascible!
Me renvoyer?... pourquoi?...

VELASQUEZ.

N'as-tu donc pas compris
Que travailler m'est impossible?...
Tu le vois bien... je ne le puis!
Je souffre trop!!

PALOMITA, effrayée.

Ah! c'est terrible!
(Se rapprochant de Velasquez.)
Je reste alors! je reste auprès de vous!

VELASQUEZ, à part, avec impatience, se modérant à peine.

Encore!... encore!... Ah! ce parler si doux,
Ces soins si séduisants redoublent mon courroux!

ENSEMBLE.

(Mouvement plus animé.)

VELASQUEZ, avec fureur.

Eh! quoi! toujours-là, dans mon âme,
Etc.

PALOMITA, à part.

Ah! quel courroux soudain l'enflamme,
Etc...

(Palomita recule effrayée.)

SCÈNE VI.

VELASQUEZ, PERDICAN, PALOMITA.

PALOMITA, courant à Perdican.

Ah! seigneur Perdican, si vous saviez... il n'y a plus moyen d'y tenir... il est plus méchant que jamais!

PERDICAN, avec colère.

Il a raison!

PALOMITA, avec douleur.

Et vous aussi... vous qui m'abandonnez...

PERDICAN, de même.

Oui, je l'approuve... et si j'avais su ce que je sais maintenant...

VELASQUEZ.

Quoi donc?..

PERDICAN.

Que Palomita...pour qui je me serais jeté au feu... que Palomita que j'estimais... et que j'aimais... comme toi... de tout mon cœur...

VELASQUEZ, avec impatience.

Eh bien ! finiras-tu ?

PERDICAN.

Eh bien Palomita... n'est pas une brave fille... une honnête fille ! (Palomita pousse un cri d'indignation.)

VELASQUEZ, courant à Perdican qu'il prend au collet.

Tu en as menti !

PERDICAN.

Moi ! un homme d'épée !..

VELASQUEZ.

Toi et tous ceux qui répéteront une pareille infamie !

PALOMITA, avec joie.

Ah ! il me défend !

PERDICAN.

Mais si je te disais...

VELASQUEZ.

Peu m'importe ?.. ça n'est pas vrai !

PERDICAN.

Mais si tu savais...

VELASQUEZ.

Je sais que ça ne se peut pas !

PERDICAN.

Mais si du moins tu me laissais parler...

VELASQUEZ.

Non... je ne le souffrirai pas...

PALOMITA.

Et moi... je le veux !..

PERDICAN, à Palomita.

Comment ! vous osez ?..

PALOMITA.

Je vous le demande en grâce !

PERDICAN.

Eh bien donc... je revenais comme tu m'en avais prié de l'hôtel d'Olozoga... où ni le duc, ni la duchesse ne savent ce que tu veux dire... Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit... c'est de Palomita. Imaginez-vous qu'en revenant, j'entre chez Mariquita l'épicière... pour me rafraîchir d'un verre de Xérès .. Mariquita votre voisine... dont la boutique est située de ce côté... (Montrant la gauche.) dans la petite rue... Mariquita enfin, dont la fenêtre est juste en face de la vôtre ..

VELASQUEZ ET PALOMITA.

Eh bien?

PERDICAN.

Eh bien ! Mariquita... a vu pas plus tard qu'hier... dans la nuit... à travers le rideau blanc et à la lueur de la lampe... l'ombre... la silhouette d'un homme dans sa chambre...

VELASQUEZ, à part.

O ciel... c'était moi...

PALOMITA.

Quelle horreur !

PERDICAN.

Et Mariquita est une sainte et digne femme qui ne manque ni un office ni un sermon, et elle m'a juré... qu'elle avait vu...

PALOMITA.

C'est une calomnie!

PERDICAN.

Et ça m'a déchiré le cœur... parce qu'on a un cœur quoique alguazil... et un cœur qui vous était dévoué... Mais comment ne pas croire après tous les détails où elle est entrée.

PALOMITA.

Détails qui sont faux...

VELASQUEZ.

Non... qui sont vrais... mais qui ne prouvent rien contre vous, Palomita; car cet homme, c'était moi!

PERDICAN ET PALOMITA.

Lui!..

VELASQUEZ.

Moi-même... Je revenais hier par la rue qui donne de ce côté... et craignant de trouver encore la place envahie par la foule, j'eus l'idée de rentrer chez moi par la petite porte secrète dont seul j'ai la clé... porte qui donne sur la chambre de Palomita, ma servante... Je croyais la trouver encore éveillée... Point du tout.. elle était déjà couchée... elle dormait!

PALOMITA, avec émotion.

Vous, Monsieur, à cette heure, dans ma chambre...

VELASQUEZ.

Moi-même!.. (A Perdican.) Es-tu convaincu, maintenant?

PERDICAN.

Non! Et ce devait être un autre que toi!..

PALOMITA ET VELASQUEZ.

Par exemple !..

PERDICAN.

Car Mariquita... a vu distinctement à travers le rideau... l'ombre se pencher vers le lit de Palomita... et l'embrasser...

PALOMITA, vivement.

Ce n'est pas... je l'aurais senti, peut-être !

VELASQUEZ.

Eh oui ! c'est absurde !.. et Mariquita n'a pas le sens commun. Après avoir fermé le plus doucement possible la porte de la rue, je me suis penché vers ma pauvre servante pour voir si je ne l'avais pas éveillée... Mais, comme je te l'ai déjà dit, elle dormait du plus pur et du plus profond sommeil... et, marchant sur la pointe du pied, je me suis éloigné d'elle...

PERDICAN, qui vient de tomber à deux genoux près de Palomita.

Senorita, pardonnez-moi !.. J'étais un indigne... un misérable... ou plutôt j'étais un furieux... un jaloux... parce que depuis longtemps, et sans en parler à personne, je vous aime, à part moi...

VELASQUEZ.

Toi...

PERDICAN.

Comme un enragé... et je n'en disais rien, pas même à toi, mon meilleur ami et mon obligé...

VELASQUEZ, à part.

Ah !.. sans ce mot-là... je l'aurais déjà assommé !

PERDICAN.

Parce que j'espérais toujours de l'avancement que je vais enfin obtenir.. Le gouverneur Don Rodrigo de Cardona me l'a promis ce matin (A Velasquez.) à propos de l'affaire dont je t'ai parlé... (A Palomita.) Je suis un brave garçon... vous êtes une honnête fille... Une servante peut sans déroger épouser un alguazil.. un homme d'épée... Je mets la mienne à vos pieds.. ainsi que ma main et mon sort, et le pauvre Balthazar Inigo Perdican attend votre réponse.

PALOMITA, avec embarras et regardant Vélasquez.

Cela ne dépend pas de moi... monsieur Perdican... demandez à mon maître... Je veux lui obéir en tout, et s'il l'ordonne...

VELASQUEZ, hésitant.

Moi...

PERDICAN, brusquement.

Eh oui!.. prononce!.. J'ai assez fait pour toi... pour que tu fasses quelque chose pour moi...

VELASQUEZ, de même.

Je ne demande pas mieux... mais il faut savoir avant tout... si elle n'en aime pas d'autre.

PERDICAN.

Pour cela, j'en réponds!

VELASQUEZ.

Et enfin, si elle t'aime...

PERDICAN.

Elle m'a avoué ce matin qu'elle avait pour moi une affection, (A Palomita.) n'est-ce pas?

VELASQUEZ, à Palomita.

Est-ce vrai?

PALOMITA.

Oui, Monsieur...

VELASQUEZ, avec dépit.

Eh bien, alors... puisque vous vous aimez, que vous vous adorez... vous n'avez pas besoin de moi, ni de mon consentement... épousez-vous, mes enfants, et le plus tôt possible... J'en suis ravi, enchanté... et c'est moi, mon bon et cher Perdican, qui veux être votre témoin.

PALOMITA.

Ah!.. il me déteste et il lui tarde de se débarrasser de moi...

PERDICAN.

Écoutez... entendez-vous ce bruit... c'est la foule qui commence à se rassembler sur la place... Je vais songer à nos affaires... et puis à mon mariage... Adieu, Palomita... Demain, vous ne serez plus ici... demain, je vous emmène... Adieu, ma fiancée, adieu, mes amours!

(Sur la ritournelle du morceau suivant, Perdican embrasse Palomita, qui, pensive, le laisse faire et regarde Velasquez. Perdican sort par le fond, Palomita par la gauche, et Velasquez se laisse tomber anéanti dans un fauteuil.)

SCÈNE VII.

VELASQUEZ, seul.

RÉCITATIF.

Il l'aimait!... il l'aimait! et loin de ma demeure
Il l'emmène... il l'épouse... et moi je l'ai permis!
O printemps qui s'éloigne! ô beau ciel que je pleure!
O mes rêves d'amour, soyez anéantis!

CANTABILE.

Pour moi plus d'espoir, d'amour ni d'ivresse;
Adieu bonheur, et sans retour!
Te perdre à jamais, ma belle maîtresse,
C'est perdre, hélas! plus que le jour!
A mon talent, à mes pinceaux
Elle seule me faisait croire...
Sa vue inspirait mes travaux,
Et son amour c'était la gloire!
Pour moi plus d'espoir, d'amour ni d'ivresse, etc.

RECITATIF AGITATO.

Eh! pourquoi donc, pourquoi... l'orage en mon cœur gronde...
Me laisser enlever ce trésor à mes yeux?
Ma servante!!... eh! qu'importe?... ô préjugé du monde,
Je vous brave et j'aurai l'audace d'être heureux!
(Avec exaltation.)
Oui... oui... courage! ayons l'audace d'être heureux!

CAVATINE.

Trésor de jeunesse,
Gentille maîtresse,
Qui n'a pour richesse
Que tes seuls appas!
Fleur nouvelle,
Fraiche et belle,
Tu m'appartiendras!
Oui, toi que j'adore,
Rose à ton aurore,
Fleur qui viens d'éclore,
Tu m'appartiendras!

(A la fin de cet air le jour a baissé, et l'on entend au dehors un bruit qui va toujours en crescendo et éclate au moment où Perdican paraît à la porte du fond entraînant par la main une femme voilée.)

SCÈNE VIII.

VELASQUEZ, PERDICAN, LAZARILLA.

VELASQUEZ.

Que vois-je! Perdican! et cette femme voilée!..

PERDICAN.

Tais-toi! tais-toi! On nous poursuit... le peuple est sur nos traces!

(L'orchestre, qui avait éclaté avec force, s'apaise en ce moment et continue à jouer pianissimo pendant la petite scène suivante, et le crescendo ne recommence qu'à la fin de la scène pour éclater de nouveau à la scène IX, à l'entrée du peuple.)

PERDICAN, montrant Lazarilla.

Où cacher la senora ?..

VELASQUEZ, indiquant la chambre à gauche à Lazarilla.

Là... chez Palomita, ma servante... Entrez, entrez... vous y serez en sûreté... (Refermant vivement la porte.) Enfermez-vous... et au verrou... (Parlant à Palomita à travers la porte.) Palomita!

PALOMITA, en dehors et répondant.

Qu'y a-t-il, maître... et quelle est cette dame?

VELASQUEZ.

Veille sur elle! cache-la bien!

PALOMITA, en dehors.

Oui, maître... Soyez tranquille...

SCÈNE IX.

VELASQUEZ, PERDICAN, SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE.

CHŒUR.

Elle est ici, qu'on nous la rende!
Malheur à qui la retiendra!
C'est le peuple qui la demande
(Tous appelant.)
Lazarilla! Lazarilla!

(Quelques seigneurs vont frapper à la porte de la chambre de Palomita, à gauche. Palomita ouvre et fait signe qu'ils peuvent entrer, puis elle s'approche de Velasquez et de Perdican et semble leur dire en pantomime : ne craignez rien! — Les seigneurs sortent presque aussitôt de la chambre en indiquant qu'ils n'ont pas trouvé la chanteuse. — Alors, tous disparaissent par la

porte à droite et sont censés monter dans les étages supérieurs, car, après leur sortie, on entend encore, mais moins fort, le cri de :)

Lazarilla!
Lazarilla!

SCÈNE X.

VELASQUEZ, PALOMITA, PERDICAN.

TRIO.

PERDICAN, à demi voix à Palomita, après que le peuple est sorti.

Où l'as-tu cachée?

PALOMITA.

Eh! qu'importe?

PERDICAN.

J'y suis... c'est dans le grand bahut!

PALOMITA.

Justement!

VELASQUEZ.

Il faut qu'elle sorte!
Il y va de notre salut!

(Il entre dans la chambre à gauche.)

PERDICAN, à Palomita.

Tu l'as vue!... est-elle jolie?

PALOMITA, d'un air indifférent.

Pas mal.

PERDICAN.

Nous allons à l'instant
En juger!...

VELASQUEZ, sortant de la chambre à gauche.

Partie! elle est partie!

PERDICAN.

Et par où?

VELASQUEZ, à demi voix.

Mais vraiment,
Par la petite porte basse!

PERDICAN.

Qui donne sur la vieille place?

VELASQUEZ.

Et dont moi seul avais la clé!

PERDICAN, répétant.

La porte basse!

VELASQUEZ.

Eh! oui, certe,
C'est par là qu'on s'en est allé!...
Par quelle main fut-elle ouverte?

PERDICAN.

En effet.

VELASQUEZ, à Palomita.

Oui, par qui?

PALOMITA.

Je l'ignore!

VELASQUEZ.

Et pourtant
Toi seule en ce moment,
Étais dans cet appartement!

ENSEMBLE.

PALOMITA.

C'est moi, pauvre servante,
Active et diligente,
Que toujours on tourmente;
Je ne fais rien de bien.
Vainement je m'empresse,
On me gronde sans cesse.
Ah! quel sort est le mien!
Ah! ah! ah! ah! ah!

VELASQUEZ, avec humeur.

Inutile servante!
Maladroite! indolente!
Qui se mire ou se vante
Et ne me sert à rien!
Se croit dame et maîtresse,
Et qui, par sa paresse,
Me laisserait sans cesse
Dérober tout mon bien!

PERDICAN.

Oui, c'est une servante
Active et diligente;
A tort on la tourmente:
Quel esprit est le tien!
Avec cette rudesse
Qui l'offense et la blesse,
Pourquoi gronder sans cesse,

Puisqu'elle ne sait rien!

(Palomita, qui s'est mise à pleurer à la fin de cet ensemble, tire un mouchoir de sa poche pour essuyer ses yeux, et laisse tomber à terre une clé.)

VELASQUEZ, la ramassant vivement.

Une clé de sa poche est tombée!

PALOMITA, voulant la lui reprendre des mains

Ah! de grâce!..

VELASQUEZ, la regardant

Et pareille à la mienne!

PALOMITA, à part.

O ciel!

VELASQUEZ.

Eh! oui, vraiment!

(Comparant les deux clés.)

est celle de la porte basse

PERDICAN, vivement.

Qui donne sur la vieille place.

VELASQUEZ.

Et par laquelle on entre en son appartement.

(Se retournant vers Palomita d'un air menaçant.

Et cette clé?...

PALOMITA, tremblante.

Mon maître!

PERDICAN, avec colère.

Ah! tu la possédais!

PALOMITA, de même.

Par hasard.

VELASQUEZ.

Et je l'ignorais!

PERDICAN.

Tout ce qu'on racontait n'est donc pas calomnie!

PALOMITA, avec indignation.

Qu'osez-vous dire?

VELASQUEZ, avec jalousie.

O comble d'infamie!

PERDICAN, de même.

Cet homme qui, la nuit, chez vous s'introduisait...

TOUS DEUX.

C'était par là!

PALOMITA.

Messieurs!...

(A part.)

Ah! de moi c'en est fait!

PERDICAN, avec indignation.

Et moi, moi qui voulais l'épouser... en personne...

VELASQUEZ, de même.

Moi, qui l'idolâtrais ainsi qu'une madone,
Et qui, las de combattre un ascendant vainqueur,
Voulais dans mon amour...

PALOMITA, poussant un cri de joie.

Qu'entends-je!

VELASQUEZ.

Ou ma folie
Lui donner et ma main et mon cœur et ma vie!

PALOMITA, à part.

Ah! je me sens mourir de joie et de bonheur!

(Elle fait un pas vers Velasquez, qui s'éloigne d'elle ainsi que Perdican.)

ENSEMBLE.

PALOMITA, à part, gaiement.

O fureur qui m'enchante!
O colère enivrante!
Trop heureuse servante,
Le ciel comble mes vœux!
Doux rêve, dont l'ivresse
Me charmera sans cesse,
Comme dame et maîtresse,
Je reste dans ces lieux!

VELASQUEZ.

Infidèle servante!
Et perfide et méchante!
Et dont l'audace augmente
Mes transports furieux;
De ma lâche faiblesse,
Tu te jouais sans cesse!
Plus d'amour, de tendresse :
Va-t'en! sors de ces lieux!

PERDICAN.

O perfide servante,
Que j'ai crue innocente!
Ah! cette idée augmente
Mes transports furieux!
Un autre a sa tendresse,
Ah! c'est trop de faiblesse,

Je sors de mon ivresse,
Va-t'en! sors de ces lieux!

(Palomita, poursuivie par les menaces de Velasquez et de Perdican, s'élance dans la chambre à gauche, au moment où l'on enteud de nouveau gronder les cris et la colère du peuple.)

SCÈNE XI.

VELASQUEZ, PERDICAN, à droite; LE PEUPLE ET LES SEIGNEURS rentrent en foule sur le théâtre par la porte du fond et par la porte à droite.

CHŒUR.

Elle est ici, qu'on nous la rende!
En vain on la cache à nos yeux!
(S'adressant à Velasquez et à Perdican.)
Oui, qu'on la voie et qu'on l'entende,
Ou nous vous immolons tous deux!

LE PEUPLE, entourant Velasquez et Perdican.

Oui! oui! qu'ils meurent tous les deux!

(On lève sur eux des bâtons et des poignards, et l'on va les frapper, lorsqu'on entend de la porte au fond un prélude de guitare. Tout le monde s'arrête et écoute.)

SCÈNE XII.

(Sur la ritournelle qu'on vient d'entendre, la porte s'est ouverte et l'on voit paraître une femme couverte d'un long voile blanc, tenant à la main une guitare et portant une bourse de velours attachée à son côté par des cordons dorés.)

TOUS.

C'est elle!... c'est Lazarilla!

PLUSIEURS SEIGNEURS, et gens du peuple, entre eux, à voix basse.

Est-ce bien elle?
(S'adressant à Lazarilla.)
Chante!

TOUS.

Oui, chante!
(Lazarilla prélude sur sa guitare.)
Écoutons-la!

(Lazarilla s'avance au bord du théâtre; Velasquez, Perdican et le peuple, ainsi que les seigneurs, restent quelques pas en arrière et indifféremment groupés.

LAZARILLA.

PREMIER COUPLET.

L'air au loin retentit
Du son des castagnettes!

A ce bruit!
Qui séduit,
Accourez, jeunes fillettes;
A quinze ans, sous l'ormeau
Danser c'est être sage!
Bolero,
Fandango
Ne conviennent qu'à cet âge.
L'amour va quelque jour
Troubler votre innocence.
Qui sent tourment d'amour
N'a plus cœur à la danse!
Désir, tendre soupir,
Regrets, peines secrètes
Ne sauraient s'étourdir
Au son des castagnettes!
On gémit en silence
Et dans l'absence,
Et puis l'on pense,
A lui... d'abord!!!
Mais vous, jeunes beautés, qui n'aimez pas encor,
Dépêchez-vous!... ah! ah! voici la danse!
Elle commence.
Usez du temps,
Usez de vos quinze ans;
Belle jeunesse,
Le temps vous presse,
Pour bien danser il n'est que le printemps!

CHŒUR.

C'est elle! c'est la chanteuse
Brillante et mystérieuse!
Charmant nos cœurs amoureux
Et se cachant à nos yeux!

PALOMITA.

Pour vos pistoles, vos cruzades,
Messeigneurs, on vous donnera
Des traits brillants et des roulades,
Si vous les aimez... en voilà!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah!

DEUXIEME COUPLET.

Dansez, bientôt pour vous

Viendra nouvelle chaîne.
Votre époux
Est jaloux,
Il touche à la cinquantaine!
Au logis, le brutal
Tient sa femme captive,
Car le bal
Lui fait mal,
Il faudra qu'elle s'en prive!
Il meurt... mais de vos jours,
Quand la fleur est fanée,
Des plaisirs, des amours
On est abandonnée.
Pour vous plus de danseur.
Arrive la vieillesse!
On prend un directeur!
Au sermon l'on s'empresse!
Adieu! fraîches toilettes;
Danses et fêtes
Et castagnettes,
Vous aurez tort.
Mais vous, jeunes beautés, vous qui riez encor,
Dépêchez-vous!... ah! ah! voici la danse!
Elle commence.
Etc...

(A la fin de cet air, Lazarilla fait le tour de la foule, présentant sa bourse à chaque auditeur, qui y dépose une pièce de monnaie, et les seigneurs des poignées d'or. A chaque don, Lazarilla fait une gracieuse révérence.)

CHŒUR, à demi voix.

Brava! brava!
Lazarilla!

LAZARILLA, faisant la révérence à chacun.

Merci, mes beaux seigneurs!

(Elle s'arrête devant Velasquez, qui, plongé dans ses réflexions, est allé à droite du théâtre devant son chevalet et son tableau commencé. Elle lui présente la bourse qui est pleine d'or, en lui faisant une révérence.)

VELASQUEZ.

A cette riche offrande
Que pourrais-je ajouter?

LAZARILLA.

Une encore plus grande!

VELASQUEZ.

Moi, pauvre artiste!

LAZARILLA.

Justement.
Au peintre Velasquez... Lazarilla demande
Une œuvre de sa main... mon portrait!

TOUS, avec joie.

C'est charmant!

(A Velasquez.)

Disposez vos pinceaux et préparez-vous, maître!

(Tous, à demi voix, et pendant que Lazarilla monte sur l'estrade à droite.)

Nous allons donc enfin la voir et la connaître!

(Velasquez, debout à gauche, a pris ses pinceaux et regarde Lazarilla. Celle-ci commence à soulever lentement son voile. Mouvement de curiosité dans la foule qui se groupe autour de l'estrade. Enfin Lazarilla a retiré tout à fait son voile, Velasquez tressaille et chancelle; Perdican pousse un cri de surprise.)

VELASQUEZ, stupéfait, parlé.

Palomita!

PERDICAN, de même.

Palomita!

VELASQUEZ.

Ah! qu'ai-je vu?

PALOMITA.

Votre esclave toujours!

VELASQUEZ, avec transport.

Non! ma compagne et mes amours,
Ma femme bien-aimée!

PERDICAN, essuyant une larme.

Ami, tu devais être
Mon témoin... je m'en souviens bien!
(Lui tendant la main.)
Et c'est moi qui vais être le tien!

LAZARILLA, aux seigneurs qui l'entourent.

Avant qu'en mon ménage,
L'amour m'engage
A l'objet de mes vœux,
Mon cœur, qui vous honore,
Vous doit encore
Un dernier chant d'adieux!
O vous, dont l'indulgence
Fit ma science,

Messieurs, adieu vous di!
Je pars reconnaissante,
Mais je ne chante
Plus que pour mon mari!

CHŒUR.

Avant qu'en son ménage
L'amour l'engage,
Qu'ils soient tous deux
Heureux!
Son cœur qui nous honore
Nous dit encore
Un dernier chant d'adieux.

FIN DE LA CHANTEUSE VOILÉE.

MARCO SPADA

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE M. AUBER

Opéra-Comique. — 21 décembre 1852

PERSONNAGES

LE PRINCE OSORIO, gouverneur de Rome.
FEDERICI, son neveu.
LA MARCHESA SAMPIETRI, sa nièce.
LE COMTE PEPINELLI, son sigisbé, capitaine de dragons.
LE BARON DE TORRIDA.
ANGELA, sa fille.
GERONIO, bandit romain.
GIANETTI, bandit romain.
FRA BORROMÉE, franciscain.
CHOEUR DE SEIGNEURS, DE DAMES.
CHOEUR DE BANDITS.

La scène se passe au premier acte dans la campagne de Rome. — Un château au milieu d'un bois près d'Albano.

ACTE PREMIER.

Un salon très-élégant: trois portes au fond, deux portes latérales; une croisée à droite avec balcon. L'appartement est orné de fleurs. Sur une table, à droite, des livres et des papiers de musique. Sur une table, à gauche, un candélabre chargé de bougies.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, LA MARCHESA, entrant par la porte du fond, d'un air étonné. Tous deux sont en habit de chasse.

LE GOUVERNEUR, regardant autour de lui.

Nous pouvions tomber plus mal, ma chère nièce, et pour des chasseurs égarés la nuit au milieu d'une forêt, l'hôtellerie me semble agréable.

LA MARCHESA.

Une hôtellerie! on dirait plutôt d'une villa, d'un palais... à l'intérieur...

LE GOUVERNEUR.

Et d'une forteresse, au dehors...

LA MARCHESA.

Oui, cela m'effrayait d'abord, et je me rassure... Partout des

fleurs, des bougies... mais depuis le grand escalier en marbre noir jusqu'à cet élégant salon, personne pour nous recevoir!

LE GOUVERNEUR

C'est là le singulier!

LA MARCHESA.

On dirait d'un conte de fées... Heureusement, voici notre compagnon de voyage, le capitaine Pepinelli, mon cavalier servant, qui par état doit tout savoir... eh bien?

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! capitaine?...

SCÈNE II.

Les précédents, PEPINELLI.

PEPINELLI.

Eh bien! je viens de mettre nos trois chevaux à couvert; des cours superbes, des écuries de prince... mais pas un palefrenier, pas un domestique vivant.

LA MARCHESA.

Celui qui nous a ouvert la grande porte s'est-il évanoui?

PEPINELLI.

Non sans doute, Marchesa! mais j'ai eu beau lui annoncer le gouverneur de Rome et la marquise, sa nièce, et moi, Pepinelli, capitaine de dragons, pas un geste, pas une réponse! d'où j'ai conclu que le portier, le majordome de ce château magique, était sourd et muet.

LA MARCHESA.

Le seul à qui l'on puisse parler!

LE GOUVERNEUR.

C'est jouer de malheur!

PEPINELLI.

N'est-ce pas? mais quand une fois la fatalité vous poursuit...

LA MARCHESA.

Aussi aujourd'hui je vous hais à la mort... c'est vous qui êtes cause de tous nos désastres!

PEPINELLI.

Que voulez-vous, Marchesa, quand la tête n'y est plus... votre oncle m'a appris ce matin, au milieu de la chasse, le retour de son neveu Federici, votre cousin! Depuis dix ans qu'il est en France, pourquoi revient-il à Rome? à quoi bon?

LE GOUVERNEUR.

Ne vous l'ai-je pas dit?

PEPINELLI, avec impatience.

Que trop! pour réunir les deux branches de votre famille, et marier deux personnes qui ne se connaissent pas, qui ne s'aiment pas!... tandis que moi, cavalier servant de la marquise, son adorateur depuis trois ans et plus, car j'ai commencé du vivant de son premier mari, ce pauvre marquis de Sampietri; ce n'était pas la peine qu'il mourût, autant le garder... j'y étais fait, tandis que l'autre... Tenez, Marchesa, si vous l'épousez, j'en perdrai la raison.

LA MARCHESA.

Cela commence déjà... nous égarer, mon oncle et moi, en pleine chasse!

LE GOUVERNEUR.

Par une pluie battante!

LA MARCHESA.

Nous faire entrer dans une horrible auberge!

PEPINELLI.

Où vous étiez à l'abri! et où vous n'avez pas voulu rester...

LA MARCHESA.

Non sans motifs!... des figures sombres et sinistres... au milieu de la forêt... et la nuit qui approchait...

LE GOUVERNEUR, souriant.

Tu te croyais déjà en pleine histoire de brigands...

LA MARCHESA, avec effroi.

Taisez-vous! taisez-vous! la seule idée d'un brigand... le nom seul de Marco Spada le bandit, me donnent, vous le savez, des attaques de nerfs.

LE GOUVERNEUR

Petite maîtresse!...

PEPINELLI.

Rassurez-vous!... j'ai mon flacon de sels anglais... Il est de fait que les États-Romains sont le pays natal... la terre classique des bandits... il y en a tant!

LE GOUVERNEUR, d'un ton sévère.

Il n'y en a plus depuis que je suis gouverneur de Rome .. autant de pris, autant de fusillés... cela n'ira pas loin!

PEPINELLI.

Écoutez!... j'ai cru entendre marcher...

LE GOUVERNEUR, entr'ouvrant une portière, à gauche.

De ce côté?... non, personne!... un salon de concert, d'une richesse et d'un goût exquis... des instruments de musique... nous sommes chez quelque grand seigneur dilettante...

LA MARCHESA, soulevant une autre portière et regardant avec admiration.

Et dans cette galerie, quelle serre magnifique!... les fleurs les plus prodigieuses et les plus rares... (Regardant sur une table, à droite.) Et sur cette table, des partitions... des airs... ce duo que je chantais l'autre jour... vous savez, mon oncle, une *Déclaration d'amour en quatre langues différentes.*

PEPINELLI, regardant par une porte à gauche.

Attendez... un vestibule sur lequel donnent plusieurs portes... si j'allais à la découverte?

LA MARCHESA.

Allez-y.

PEPINELLI, prenant le candélabre sur la table à gauche.

C'est que je vais être obligé de vous laisser un instant sans lumière.

LE GOUVERNEUR.

Qu'importe! (Pepinelli s'éloigne par la porte à gauche, emportant le candélabre; le théâtre reste dans l'obscurité.)

LA MARCHESA, près de la boiserie, à droite.

Ah! mon Dieu!...

LE GOUVERNEUR.

N'as-tu pas déjà peur de te trouver seule dans l'obscurité avec moi?

LA MARCHESA, montrant la boiserie, à droite.

Non, mais en m'appuyant contre ce panneau, j'ai senti comme un bouton de sonnette.

LE GOUVERNEUR.

Il fallait donc le tirer.

LA MARCHESA.

Ah!... bien oui!

LE GOUVERNEUR

Poltronne!... je vais sonner.

LA MARCHESA.

Gardez-vous-en bien; si l'on allait venir.

LE GOUVERNEUR.

N'est-ce pas pour cela que je sonne! (Il tire le bouton avec force, le panneau s'ouvre, une jeune fille s'en élance vivement, s'avance vers le gouverneur, qu'elle rencontre dans l'obscurité.)

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, ANGELA, sortant de la droite, LA MARCHESA, à gauche, un peu au fond.

QUATUOR.

ANGELA.

Ah! c'est bien le signal... enfin, donc, c'est bien vous!
(A part.)
Il se tait! il est en courroux!
Je m'en doutais!...

PREMIER COUPLET.

(D'un air caressant.)
Eh! mais... eh! mais, quel air sévère!
Et pourtant ma lettre sincère
De tout vous a bien informé!
Et si j'ai quelques torts, peut-être,
Pardonnez-les-moi, mon doux maître,
Ne grondez pas, mon seigneur bien-aimé!

LE GOUVERNEUR, à part.

Je ne sais plus à présent comment la détromper.

ANGELA, redoublant de caresses.

DEUXIÈME COUPLET.

Puisque la paix est revenue,
Pourquoi dérober à ma vue
Ces traits dont mon cœur est charmé?
Pardonnez donc de bonne grâce,
Et permettez qu'on vous embrasse,
Mon doux seigneur, mon père bien-aimé!

LE GOUVERNEUR ET LA MARCHESA, s'avançant.

Son père! (En ce moment Pepinelli paraît à la porte à gauche, portant le candélabre qui éclaire le théâtre.)

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR, PEPINELLI, LA MARCHESA.

O surprise étrange!
Que vois-je et qu'entends-je?
Oui, voilà d'un ange
La voix et les yeux!...
(Entre eux, à demi voix.)
Car, au lieu d'un père,
Fille moins sévère,
Attend d'ordinaire

Un jeune amoureux!

ANGELA, reculant effrayée.

A moi, mon bon ange!
Que vois-je et qu'entends-je?
Quelle audace étrange
Les guide en ces lieux?
Et quel téméraire,
Bravant ma colère,
Au lieu de mon père,
Paraît à mes yeux?

(Au gouverneur.)

D'où venez-vous?

LE GOUVERNEUR.

La nuit, égarés dans ces bois
De l'hospitalité nous réclamons les lois!

ANGELA.

Mon père absent défend que cette porte
S'ouvre à personne!

LA MARCHESA, effrayée.

Ah! grands dieux!

ANGELA, souriant.

Il n'importe!
Je désobéirai!...

(Regardant la Marchesa.)

Loin d'être mécontent,
Il m'en remercîra, je pense, en vous voyant!

CANON.

Dans ce séjour tranquille,
A l'abri des dangers,
Acceptez un asile,
O nobles étrangers!
Ainsi que moi, mon père
Vous offrirait ici
Et son toit tutélaire
En la main d'un ami!

LE GOUVERNEUR, PEPINELLI, LA MARCHESA.

Dans ce séjour tranquille,
A l'abri du danger,
Acceptons cet asile
Qui doit nous protéger!
En l'absence d'un père,
Nous vous offrons ici
Les vœux d'un cœur sincère
Et la main d'un ami!

ANGELA, leur faisant signe de s'asseoir.

Expliquez-moi seulement comment, dans ce château... qu'il est presque impossible de trouver le jour, vous avez pu arriver la nuit...

PEPINELLI.

Malgré nous et sans le vouloir!... Voici le fait : le mauvais temps nous avait fait entrer dans une auberge où d'autres voyageurs avaient aussi cherché un refuge... Et au bout de quelques heures d'impatience, je descendis pour seller moi-même le cheval de la signora... une haquenée blanche charmante; nous voulions retourner à Rome...

LA MARCHESA.

Ma monture ne le voulut pas et prit le chemin d'Albano; je m'aperçus alors que ce cheval n'était pas le mien...

PEPINELLI.

Je m'étais trompé... (Regardant la Marchesa.) Toujours par suite d'une préoccupation... (S'adressant à Angela.) inutile à vous raconter... c'était du reste un coursier également blanc, cheval arabe... pur sang...

ANGELA, étonnée.

Ah! mon Dieu!..

PEPINELLI.

D'une fougue... d'une impétuosité... d'une rapidité si grande, que nous pouvions à peine et de très-loin suivre les traces de la signora... emportée à travers des précipices, des labyrintes, des chemins... inextricables au premier abord, et qui cependant semblaient s'aplanir d'eux-mêmes. Que vous dirai-je? trois ou quatre lieues en une demi-heure... sans parler de la frayeur et de l'inquiétude... qui comptent double... et tout à coup nous nous trouvons, à la sortie d'un fourré épais... vis-à-vis la porte massive d'un château-fort... le cheval s'arrête... piaffe... hennit d'un air d'autorité... le pont-levis s'abaisse... notre conducteur s'élance... nous le suivons... et nous voilà!...

ANGELA, souriant.

Le cheval était chez lui... c'était le mien, Messieurs, que j'avais prêté à mon père...

LA MARCHESA.

Est-il possible!...

ANGELA.

Cela me prouve que le maître de ce château, le baron de

Torrida, que j'attendais ce soir de voyage... ne peut tarder à arriver... et ramènera probablement à la signora sa blanche haquenée...

LA MARCHESA.

Voilà le mystère... un échange!

LE GOUVERNEUR.

Dont il me tarde de faire mes excuses au baron de Torrida... Une seule chose m'étonne... c'est de n'avoir pas encore vu à Rome ni M. le baron, ni son aimable fille...

ANGELA.

Mon père va peu dans le monde... et moi, jamais!

LE GOUVERNEUR.

Est-il possible!.. toujours seule...

ANGELA.

Seule... avec des livres... de la musique, et un père, dont l'ingénieuse tendresse devinant tous mes vœux, ne m'a jamais laissé un désir à former.

LA MARCHESA.

Vous ne disirez donc pas voir un bal... une fête...

ANGELA.

Je n'y ai jamais pensé.

LA MARCHESA.

Nous autres, nous ne pensons qu'à cela... mon oncle donne mardi prochain un bal... pour l'arrivée de son neveu, le prince Federici.

LE GOUVERNEUR.

J'espère que la signora daignera faire une exception en notre faveur... et quitter ce soir-là sa solitude.

LA MARCHESA.

Oui... oui... vous viendrez...

ANGELA.

Si mon père le veut...

LA MARCHESA, vivement.

Puisqu'il ne vous refuse rien! aussi, dès qu'il sera là, je lui ferai moi-même notre invitation.

ANGELA.

Et si, avant qu'il arrive, vous vouliez un instant vous reposer et accepter quelques rafraîchissements. (Sonnant et s'adressant à un domestique en livrée, qui paraît.) Conduisez la signora et ces Messieurs dans leurs appartements. (Le domestique se tient sur le seuil de la porte du fond.)

PEPINELLI, à la marquise.

Si la signora me permet de lui offrir la main...

LA MARCHESA.

Volontiers. (Ils vont pour sortir; on entend sous la fenêtre, à droite, le prélude d'une guitare.)

ANGELA, à part.

Ah! mon Dieu!

LA MARCHESA.

Une guitare...

PEPINELLI.

De la musique dans cette forêt...

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce que cela signifie?

ANGELA.

Je ne sais... je le jure! (On entend en dehors un coup de feu, la guitare se tait.)

LA MARCHESA, effrayée.

Ah! mon Dieu, ce bruit!..

PEPINELLI, de même.

Un coup de feu!

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas rare dans la forêt...

ANGELA.

Ne fussent que les braconniers!

LA MARCHESA.

Et vous n'avez pas peur la nuit... au milieu de ces grands bois?

ANGELA.

Jamais!

LA MARCHESA.

Et vous n'avez pas peur des brigands... ni de Marco le bandit?

ANGELA.

Non, vraiment! (Regardant du côté de la fenêtre.) Ces murailles sont assez élevées... je l'espère, pour qu'on n'ose pas les franchir... que cela ne vous inquiète pas, signora... entrez vous reposer! (Le gouverneur, la Marchesa, Pepinelli, sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

ANGELA, écoutant la guitare.

C'est lui... lui encore! quelle imprudence!... et comme le

disait la signora... si des brigands... blessé... tué peut-être! (Avec joie.) Non, non, j'entends de nouveau la guitare!

FEDERICI, en dehors.

PREMIER COUPLET.

(Avec accompagnement de guitare.)

Dans ces forêts sauvages,
Sur ces rochers maudits,
Je brave les orages
Et le fer des bandits!
O toi, que rien ne touche,
Je donnerais les cieux
Pour un mot de ta bouche,
Un regard de tes yeux!

DEUXIÈME COUPLET

A mon retour, peut-être,
Doit m'attendre la mort;
Mais daigne m'apparaître,
Et je bénis mon sort!
O toi, que rien ne touche,
Je donnerais les cieux
Pour un mot de ta bouche,
Un regard de tes yeux!

ANGELA, s'éloignant de la croisée à droite.

Non... non... je ne dois pas l'entendre,
Et comment pourtant s'en défendre?
Il donnerait sa part des cieux
Pour un seul regard de mes yeux...
Puis-je refuser?...

(Elle va ouvrir la fenêtre à droite, Federici paraît; elle pousse un cri.)

Grands dieux!

(L'orchestre cesse.)

ANGELA.

Vous, Monsieur. . une telle audace!...

FEDERICI.

Votre balcon, où je venais de m'élancer, m'a préservé du coup de feu dirigé contre moi...

ANGELA, avec frayeur et courant à lui.

Blessé!

FEDERICI.

Non, par malheur! car si je l'étais, il me serait permis, peut-être, de rester en ce château...

ANGELA.

Jamais en l'absence de mon père!... mais je lui ai écrit, Monsieur, comment un jeune étranger, un inconnu, m'avait secourue au milieu de l'orage, et comment, depuis ce temps... il passait tous les jours sous mes fenêtres, du côté de la forêt...

FEDERICI.

Quoi ! vous lui avez raconté...

ANGELA.

Et vos regards... et les airs que vous chantiez, et les paroles aussi... Je dis tout à mon père, Monsieur ; c'est l'ami le plus tendre, le plus dévoué... c'est moi qui suis le but, le rêve, l'occupation de sa vie entière... il n'y a pas de sacrifices dont il ne soit capable pour m'épargner un chagrin...

FEDERICI.

Et s'il s'irrite de notre rencontre, s'il vous défend de me voir...

ANGELA.

J'obéirai, Monsieur...

FEDERICI.

Ah! je devrais vous imiter ! car, à moi aussi, on m'avait ordonné de quitter la France où j'ai été élevé. Des amis, des parents m'attendent à Rome... et depuis dix jours, caché dans cette forêt... dans la cabane d'un bûcheron... je passe ma journée à épier les instants de vous voir; mais demain... il faut partir...

ANGELA.

Demain !

FEDERICI.

Voilà pourquoi... à tout prix et même au risque de mes jours... je voulais ce soir vous parler... Par qui me faire présenter à votre père... quand il sera de retour ?..

ANGELA.

Je l'attends... ce soir même !..

FEDERICI.

Ah ! si j'osais... mais décemment ma première visite ne peut avoir lieu ainsi ; je ne puis entrer chez lui par la fenêtre !.. Attendez... il y a mardi prochain... une fête magnifique... qui réunit l'élite de la noblesse romaine...

ANGELA.

Celle peut-être à laquelle on m'invitait tout à l'heure.

FEDERICI, vivement.

Vous êtes invitée ! Ah ! venez-y, de grâce ! (On entend au dehors plusieurs sons de cors.)

ANGELA, prêtant l'oreille.

Écoutez !..

FEDERICI.

Me le promettez-vous ?

ANGELA.

Écoutez donc !.. C'est mon père qui revient... (Elle fait quelques pas pour sortir.)

FEDERICI, la retenant.

Un mot encore !

ANGELA, avec impatience.

Je ne serai pas là pour l'embrasser...

FEDERICI.

Ainsi, vous oubliez tout pour lui ! ainsi, vous m'ordonnez de partir ?..

ANGELA.

Non, mais je vous en prie !

FEDERICI.

A condition que vous viendrez à ce bal...

ANGELA.

Ne vous l'ai-je pas promis ?

FEDERICI.

A condition que je pourrai vous aimer... et vous le dire...

ANGELA.

Je ne le puis sans permission... laissez-moi...

FEDERICI.

Moi ! vous laisser...

ANGELA.

Pour la demander à mon père...

FEDERICI, poussant un cri.

Ah ! je suis trop heureux... je pars...

ANGELA.

Et les dangers de la forêt... et ce balcon ?.

FEDERICI.

Grâce à l'obscurité, je m'éloignerai sans vous compromettre... ne craignez rien...

ANGELA.

Eh ! Monsieur... est-ce pour moi que je crains ?

FEDERICI, tombant à ses genoux et lui baisant la main.

Angela !..

ANGELA.

Ah ! que je suis fâchée d'avoir dit ce mot-là... voyez-vous ce que c'est que la frayeur... Adieu... adieu... (Federici disparaît par la fenêtre à droite. La porte du fond s'ouvre, paraît le baron de Torrida.)

SCÈNE V.

LE BARON, ANGELA.

(Sur la ritournelle de l'air suivant, Angela se jette dans les bras de son père, qui l'embrasse plusieurs fois; puis s'arrête et la contemple avec émotion.)

LE BARON.

AIR.

O mon enfant, ô ma fille chérie,
Mon bien suprême, mon trésor !
Point de malheurs que mon cœur ne défie,
Si ton amour me reste encor!

(Regardant avec tendresse Angela qui le débarrasse de son manteau et de son chapeau.)

Oui, c'est bien elle, c'est sa grâce,
Ces traits, qu'absent je rêve et je revoi.
Ah! de nouveau, que je t'embrasse,
Pour être sûr, ma fille, que c'est toi !
O mon enfant, ô ma fille chérie,
Mon bien suprême, mon trésor!
Point de malheurs que mon cœur ne défie,
Si ton amour me reste encor !

CAVATINE.

Fleur pure et jolie,
Charme de ma vie,
Près de toi, j'oublie
Un destin cruel!
Sous ton doux empire,
Mon âme respire,
Et ton gai sourire
Vient m'ouvrir le ciel!

(Tirant de sa poche plusieurs objets.)

De voyage, je te rapporte

(Car je pensais toujours à toi)
Des parures de toute sorte,
Des diamants dignes d'un roi!

(Lui donnant un écrin qu'Angela ouvre et admire.)

Sois belle et radieuse,
Pour l'orgueil de mes yeux,
Et surtout, sois heureuse..
Pour que je sois heureux!
Fleur fraîche et jolie,
Charme de ma vie,
Près de toi, j'oublie
Un destin cruel!
Sous ton doux empire,
Mon âme respire,
Et ton gai sourire
Vient m'ouvrir le ciel.

LE BARON, avec bonté, regardant Angela qui vient de lui approcher un fauteuil et qui s'est assise à ses pieds sur un tabouret.

Eh bien! mon enfant... nous voilà chez nous, en tête-à-tête... et nous pouvons causer... causer de ce beau jeune homme...

ANGELA, avec embarras.

O mon père!..

LE BARON.

Écoute donc... s'il ne t'intéresse pas, il m'intéresse, moi!.. car il a protégé, sauvé mon enfant... (L'interrogeant du regard.) Et il est bien?.. il est aimable?..

ANGELA, baissant les yeux.

Je ne puis pas trop vous dire... mon père...

LE BARON, avec bonhomie.

Tu n'y as pas fait attention... c'est tout simple... mais lui... il t'a regardée... il te trouve belle... il a bien raison...

ANGELA.

En vérité...

LE BARON.

C'est un garçon de goût...

ANGELA.

Et moi qui craignais que vous ne fussiez fâché...

LE BARON.

Fâché! de quoi?.. de ce qu'on t'aime... il faut bien que je m'y habitue... et, pourvu que moi, ton père, tu m'aimes mieux... que tous les autres...

ANGELA, vivement.

Oh! oui!

LE BARON.

A la bonne heure .. Eh bien! ma fille, tu es jeune, tu es jolie, tu es riche... très-riche... choisis pour mari... qui tu voudras... choisis bien...

ANGELA.

Je m'en rapporterai à vous...

LE BARON.

A moi... je serais peut-être trop difficile...

ANGELA.

Vous voudriez un prince?..

LE BARON, se levant.

Non... ni prince... ni grand seigneur... (Vivement.) Et, une autre condition à laquelle je tiens, c'est que ton mari ne soit pas de ce pays... qu'il ne soit pas Italien.

ANGELA, vivement.

Je crois qu'il vient de France, qu'il y a été élevé...

LE BARON.

Cela me convient! cela me plaît... et maintenant... ce que je veux, c'est de voir mon gendre...

ANGELA, riant.

C'est très-aisé...

LE BARON.

En vérité!...

ANGELA, de même.

Je vous dirai comment!... Avant tout, je dois vous prévenir... mon père... et j'aurais dû commencer par là... mais vous avez causé tout d'abord de tant d'autres choses...

LE BARON.

Du jeune inconnu!

ANGELA.

Vous croyez?

LE BARON.

Nous n'avons parlé que de lui!

ANGELA.

C'est étonnant!... alors donc... j'ai oublié de vous dire... que ce soir, en votre absence... j'avais donné, malgré vos ordres, l'hospitalité... à deux beaux messieurs et à une jeune dame perdus dans cette forêt...

LE BARON.

Tu as bien fait... comme toujours.

ANGELA.

N'est ce pas? La dame surtout et le plus jeune de ces messieurs... avaient une frayeur... ils ne rêvaient que brigands... est-ce que jamais on en a vu dans ce canton?

LE BARON.

Jamais!...

ANGELA.

Ils parlaient aussi de Marco Spada! (Naïvement.) Spada!... Qu'est-ce que c'est?

LE BARON.

Un pauvre diable... qui, depuis quinze ans, les fait trembler!... proscrit, dont la famille a été massacrée dans nos guerres civiles... et que le désespoir a jeté parmi des gens qui, comme lui, n'avaient rien à perdre... Mais ne parlons pas de ce malheureux... que son nom... mon enfant, et que les idées qu'il rappelle n'attristent jamais tes belles années... (Gaiement.) Dans quelques jours, je ferai encore un voyage.

ANGELA, tristement,

Est-il possible!...

LE BARON, gaiement.

Mais cette fois... ce ne sera pas seul... je partirai avec ma fille et son fiancé pour la France... où nous irons nous établir.

ANGELA.

Bien vrai?

LE BARON, souriant.

Très-vrai!... Et d'ici-là, parle, commande... tout ce qui te plaira, tout ce qui te conviendra, mon enfant, sera fait et exécuté...

ANGELA, avec joie.

Ah! s'il en est ainsi... j'ai une grâce... à vous demander...

LE BARON, s'asseyant à gauche.

Tant mieux!...

ANGELA.

On donne, la semaine prochaine, à Rome, une grande fête...

LE BARON.

Au palais du gouverneur...

ANGELA.

Vous croyez?...

LE BARON.

J'en suis sûr!

ANGELA.

Alors... (A part.) Et comme il a dit : *Chez moi*... c'est le gouverneur lui-même.

LE BARON, toujours assis.

Eh bien!... achève donc...

ANGELA.

Eh bien!...

DUO.

ANGELA.

Daignez, mon père, oui, daignez me conduire
A ce bal magnifique!...

LE BARON, effrayé et se levant.

A ce bal! que dis-tu?
Moi?

ANGELA.

Vous!

LE BARON.

Moi?...

ANGELA.

Vous!

LE BARON, à part.

A peine je respire
(Haut.)
Et quelle idée!... un bal!

ANGELA, naïvement.

Je n'en ai jamais vu!
De cette fête si brillante
D'avance mon cœur est ravi!
Chacun m'y trouvera charmante!
Et vous, mon père!... et vous aussi.
(D'un ton caressant.)
Allons!... allons... vous dites : Oui!
N'est-ce pas?... vous êtes si bon!

LE BARON, avec effort.

Non! non! c'est impossible!

ANGELA, stupéfaite.

Non!

ENSEMBLE.

ANGELA, avec étonnement et douleur.

Ah!... quelque erreur m'abuse,
A peine si j'y crois!...
Mon père me refuse
Pour la première fois!

LE BARON.

Son pauvre cœur accuse
La rigueur de mes lois!
Hélas! je la refuse
Pour la première fois!

ANGELA, se rapprochant du baron.

Ma présence à ce bal est pourtant nécessaire!...
Il y sera!

LE BARON.

Qui donc?...

ANGELA.

Ce jeune homme, mon père!
C'est là qu'il doit vous être présenté!
Je l'ai promis!

LE BARON, vivement et avec intérêt.

En vérité!

ANGELA.

Et dès qu'on fait une promesse,
Il faut la tenir à tout prix!

LE BARON, avec douleur.

Ah! tu sais, pour toi, ma tendresse...
(Avec effort et comme malgré lui.)
Mais je ne puis, mon enfant, je ne puis!

ENSEMBLE.

ANGELA, sanglotant.

Ah! quelle... douleur... m'oppresse!
Mes... efforts... sont superflus!...
J'ai perdu... votre tendresse,
Mon père... ne m'aime... plus!
Non... non... vous ne m'aimez plus!

LE BARON, cherchant à la calmer.

Combien ta douleur m'oppresse;
Mais, hélas! n'insiste plus!
(A part.)
Si j'écoutais ma tendresse,

Tous deux nous serions perdus!
(Avec impatience.)
Mais de ce maudit bal qui t'a donné l'envie?

ANGELA.

Le gouverneur lui-même!...
(Voyent l'étonnement du baron.)
Oui, mon père, c'est lui,
Qui nous invite et nous prie...

LE BARON, vivement.

Le gouverneur de Rome!...
(Avec colère.)
Il est ici?

ANGELA, étonnée.

N'allez-vous pas vous fâcher à présent,
Vous qui disiez tout à l'heure!...

LE BARON, avec joie.

Oui, vraiment!

ENSEMBLE.

LE BARON.

J'accueille avec allégresse
Un bonheur qui m'était dû!
Et mon orgueil s'intéresse
A cet honneur imprévu!

ANGELA, pleurant.

Ah! quelle douleur m'oppresse!
Tous mes soins... sont superflus!
J'ai perdu votre tendresse,
Mon père... ne m'aime. . plus...
Non... non... vous ne m'aimez plus!

LE BARON frappe sur un timbre, Geronio et plusieurs domestiques paraissent aux trois portes du fond.

Le gouverneur de Rome ici nous rend visite!
Qu'il soit traité ce soir... ainsi qu'il le mérite!
(Il parle bas à Geronio, qui fait un geste de joie, s'incline et sort.

LE BARON, s'adressant à Angela.

Rassure-toi, ma fille!... et si ce bal a lieu,
Ensemble nous irons, je le jure!...

ANGELA, sautant de joie.

O mon Dieu!...

ENSEMBLE.

DERNIÈRE STRETTE DU DUO.

ANGELA.

O douce promesse,

Et plus doux espoir!
Fête enchanteresse
Où je dois le voir!
Le plaisir rayonne
Soudain à mes yeux,
Et je m'abandonne
A mon sort heureux!

LE BARON.

D'une telle ivresse
Laissons-lui l'espoir!
J'ai, dans ma tendresse,
Un autre devoir!
L'avenir rayonne
Brillant à mes yeux,
Et je m'abandonne
A mon sort heureux!

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR ET LA MARCHESA, sortant de la porte à gauche; ANGELA ET LE BARON.

ANGELA.

Voici nos hôtes, mon père!

LA MARCHESA.

Monseigneur le gouverneur de Rome.

LE GOUVERNEUR.

Et la marquise de Sampietri, sa nièce.

LE BARON.

J'étais loin de m'attendre à un pareil honneur!..

LA MARCHESA.

Et nous à une telle surprise... c'est une habitation délicieuse... ravissante ... un luxe... une recherche!.. Je vous amènerai, monsieur le baron, toutes les grandes dames et petites maîtresses de Rome pour prendre ici des leçons d'élégance et de bon goût.

LE GOUVERNEUR.

Ta frayeur est donc calmée?...

LA MARCHESA.

Je n'ai jamais eu peur... c'est le capitaine Pepinelli, mon cavalier servant, que, par parenthèse, je viens d'envoyer,

monsieur le baron, pour échanger contre votre terrible cheval ma paisible haquenée... c'est lui qui m'effrayait en voulant me rassurer.

ANGELA.

Il me semble cependant, senora, que vous n'aviez rien à craindre entre un capitaine de dragons et monseigneur votre oncle.

LA MARCHESA.

Raison de plus, disait-il. (Riant.) Le gouverneur de Rome est en délicatesse avec les bandits de la forêt... et s'il tombait entre leurs mains...

LE GOUVERNEUR, souriant.

Ils ne me feraient pas de grâce, je m'y attends... et ils auraient parbleu raison, car, pour ma part, je n'en épargnerais pas un seul... à commencer par leur chef... l'invisible Marco, que jamais on ne rencontre... mais que je trouverai cependant.

ANGELA, souriant.

Vous lui en voulez beaucoup?..

LE GOUVERNEUR.

Affaire d'amour-propre... Depuis plus de quinze ans il règne de fait dans les États-Romains; levant les impôts, non sur les habitants de la campagne, mais sur les percepteurs du fisc; ne s'adressant jamais à la bourse des particuliers, mais à la caisse du gouvernement, ce qui le rend populaire.

LE BARON.

En vérité!

LE GOUVERNEUR.

Et moi, le jour où l'on m'a nommé gouverneur de Rome, j'ai juré... que Marco ne serait fusillé ou pendu que par moi...

LE BARON, riant.

Et si, de son côté... il avait fait le même serment!..

LE GOUVERNEUR, élevant la voix.

Ce serait de bonne guerre...

LE BARON, riant.

Ne criez pas cela trop haut, monsieur le gouverneur...

LE GOUVERNEUR.

Peu m'importe!... ni pitié, ni merci pour lui et les siens... la seule difficulté, c'est de le connaître! Vingt fois on m'a annoncé qu'il était pris, et, vingt fois, j'en ai fait fusiller que l'on a su après... n'être pas lui.

LE BARON.

Il aurait peut-être mieux valu s'informer avant.

LE GOUVERNEUR.

Mais un de ces soirs nous espérons bien ne pas le manquer.

LE BARON, avec bonhomie.

Et comment cela ?

ANGELA.

Dites-nous de grâce?..

LA MARCHESA.

Les histoires de brigands me donnent sur les nerfs, et ce sont les seules qui m'amusent.

LE GOUVERNEUR.

Imaginez-vous, Mesdames, et vous, mon cher hôte, que Marco, le bandit, qui est de bonne famille et qui n'est, dit-on, ni sans éducation, ni sans moyens, a entre autres un amour des arts et un fanatisme pour la musique... tel...

LA MARCHESA.

Un bandit amateur.

LE GOUVERNEUR.

Qu'au dire de nos espions, il ne manque jamais une première représentation ; vous comprenez alors...

LE BARON.

Qu'au premier opéra nouveau!..

LA MARCHESA, gaiement et passant près d'Angela.

Dès demain... je retiens ma loge et je vous y offre une place... ce sera charmant !

LE BARON.

Oui, cela fera un coup de théâtre, un final magnifique! (Voyant des domestiques en livrée paraître à la porte du fond; galamment.) Voici le souper, Mesdames...

QUATUOR.

A l'abri des alarmes,
Loin du bruit des combats
Goûtons en paix les charmes
De ce joyeux repas!

LE GOUVERNEUR.

Tous les chagrins... arrière!
Pour moi, rien n'est égal
A la mousse légère
Qui rit dans le cristal!

TOUS.

A l'abri des alarmes,
Loin du bruit des combats,
Goûtons en paix les charmes
De ce joyeux repas!

(Le gouverneur offre sa main à Angela, le baron offre la sienne à la Marchesa, et tous les quatre vont sortir, lorsque Pepinelli, pâle et troublé, paraît à la porte du fond, qu'il referme sur lui, en entrant.)

SCÈNE VII.

Les précédents, PEPINELLI.

LA MARCHESA, levant les yeux sur lui.

Eh ! mon Dieu, capitaine, quel air pâle...

ANGELA.

Quelle physionomie renversée!

LE GOUVERNEUR.

Qu'y a-t-il donc?

PEPINELLI.

Il y a... que nous sommes tous perdus.

LE GOUVERNEUR, riant.

Allons donc !...

LE BARON, de même.

Allons donc!...

PEPINELLI.

A commencer par vous, baron de Torrida... dont le château va être incendié et pillé... car il est en ce moment rempli de bandits!

LA MARCHESA ET ANGELA.

Jésus Maria!...

LE GOUVERNEUR.

Rassurez-vous, Mesdames, ce n'est pas possible!

PEPINELLI, tremblant.

Je les ai vus... et entendus!... je traversais la cour du château... malgré un brouillard... assez épais, pour obéir aux ordres de la signora... relatifs à sa haquenée...

LE GOUVERNEUR, voyant qu'on l'entend à peine.

Remettez-vous... remettez-vous, capitaine... on croirait que vous êtes ému!...

PEPINELLI, vivement.

Pour ces dames... et pour vous!... (Reprenant son récit.) J'en-

tends dans l'obscurité... deux hommes... qui, debout, près d'un pan de muraille... parlaient à demi voix... et prononçaient votre nom... Excellence... et le mien... Je reste immobile, j'écoute... l'un des deux hommes disait : « C'est le gouverneur de Rome et le petit capitaine de dragons Pepinelli. » A quoi l'autre répondait brusquement : « Qu'importe quels qu'ils soient... puisque Marco a dit à onze heures sonnant : on vengera la mort de nos compagnons sur tout ce qui se trouvera dans le château! — Bien, avec plaisir, a continué le premier... mais des femmes, c'est autre chose. — Ah! bah! a repris le second, tu es toujours galant... toi, Geronio... » Et ils se sont éloignés... en se disputant... Qu'en dites-vous, maintenant?

LE GOUVERNEUR.

Je dis... je dis... qu'à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés, ces brigands nous auront reconnus et suivis de loin à travers la forêt... jusqu'à ce château... où ils se sont introduits après nous...

LE BARON, froidement.

C'est probable, et vous pensez...

LE GOUVERNEUR.

Que j'aimerais mieux, baron, être ailleurs qu'ici... mais que voulez-vous... c'était une partie à gagner ou à perdre, Marco est dans son droit. Ce qui me fâche... c'est pour vous... pour votre château... dont j'aurai causé la ruine... (A demi voix.) Surtout pour ces pauvres femmes! (A haute voix.) Mais tout n'est pas désespéré; et il doit y avoir dans la forêt, non loin du carrefour de la fontaine, un piquet de dragons...

LE BARON.

Vous croyez!...

LE GOUVERNEUR.

J'ai donné l'ordre ce matin même d'en placer un.

LE BARON, secouant la tête.

Le difficile est de le prévenir.

PEPINELLI.

C'est impossible... les bandits, qui sont maîtres du château, ne laisseront sortir personne.

LE GOUVERNEUR.

Ne comptons alors que sur nous et voyons à nous défendre!

LE BARON.

Très-bien... Monseigneur...

LA MARCHESA.

Ah! mon oncle... soutenez-moi... je me meurs de frayeur.

LE BARON, à Angela, qui est venue se placer près de lui.

Et toi, ma fille?

ANGELA.

Je suis tranquille, mon père... car je ne vous quitterai pas... et votre sort sera le mien!... (Le baron embrasse Angela.)

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! Pepinelli, que faites-vous là, immobile?

PEPINELLI, sur place et tremblant.

Immobile... non pas!...

LE GOUVERNEUR, montrant le fond.

C'est par là, sans doute, qu'on viendra nous attaquer... voyez à barricader ces portes. (Au baron.) Après tout, on peut se défendre! nous sommes trois, vous, moi et le capitaine.

LE BARON.

Cela ne fait jamais que deux!

LE GOUVERNEUR.

Qu'importe?...

FINAL.

LE GOUVERNEUR.

Attendons l'ennemi! Dieu guidera nos bras.
(Au baron.)
Avant que votre fille, et si jeune et si belle
Tombe en leurs mains...

LE BARON.

Eh bien!

LE GOUVERNEUR

Je serai mort pour elle!

LE BARON, à part.

Mourir pour ma fille!... Ah! je ne le tuerai pas!

(On entend en dehors, dans la forêt, un appel de cavalerie.)

TOUS.

Écoutez!... écoutez!... quel bruit se fait entendre?

LA MARCHESA.

Est-ce un nouveau renfort qui vient à ces brigands?

LE GOUVERNEUR.

Plus je cherche et moins je comprends
D'où vous vient ce secours, que je n'osais attendre!

Mais ce sont les clairons de nos dragons!

TOUS.

Vraiment!

PEPINELLI, avec joie.

Mes dragons! braves gens!

(Courant à la fenêtre.)

Quelle nombreuse escorte

Comme des furieux ils frappent à la porte!

LE BARON.

Attendez! attendez! nous allons à l'instant
Donner l'ordre d'ouvrir.

(Le baron prend un cor attaché à la muraille et en donne quelques sons en se tournant vers l'intérieur du château.)

ENSEMBLE, avec accompagnement, en dehors, de clairons.

Dieu qui nous vient en aide,
Semble nous protéger,
Et le plaisir succède
A l'horreur du danger.

LE BARON, à part.

A leurs vœux tout succède;
Mais si j'en peux juger,
De ceux qui leur viennent en aide,
Nous saurons nous venger.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FEDERICI, paraissant à la porte du fond.

ANGELA, à part.

Ah! grand Dieu, qu'ai-je vu?

LE BARON, voyant son émotion.

Qu'as-tu, ma fille?

ANGELA, à demi voix.

Eh mais! c'est lui!... c'est l'inconnu!

LE BARON, étonné.

Vraiment!

ANGELA.

Qui vient pour nous défendre.

LE BARON.

C'est bien!

(Le regardant.)

Beau, jeune et brave... Eh! j'aime assez mon gendre!

FEDERICI, qui, pendant ce temps, s'est avancé près des dames, salue le baron et sa fille.

Errant dans la forêt, en artiste amateur,
Que charmait de ces murs la belle et sombre horreur!
J'ai cru voir, tout à coup, et protégé par l'ombre,
Un groupe de bandits, dont j'ignore le nombre,
Se glisser en ces murs à pas silencieux!
Comment vous prévenir? et comment, seul contre eux,
Vous défendre?... J'avais, non loin de la fontaine,
En entrant dans le bois, ce matin aperçu
Un piquet de dragons!

LE GOUVERNEUR, avec joie.

Les nôtres?

FEDERICI.

J'ai couru!
Je les ai prévenus!... et je vous les ramène!...

LE BARON, à part.

Ah! mon gendre me plaît beaucoup moins à présent!

FEDERICI.

Heureux de vous défendre!

LE BARON, avec ironie.

En chevalier galant!

ENSEMBLE.

Défendre les belles
Et mourir pour elles,
Chevaliers fidèles,
C'est notre devoir.
Trop heureuse chance,
Lorsque la vaillance
A pour récompense
Un rayon d'espoir.

(Pepinelli, qui est sorti pendant le commencement de cet ensemble, rentre en ce moment par le fond.)

TOUS, s'adressant à lui.

Eh bien?

PEPINELLI.

Ah! mes dragons se sont tous bien conduits,
Du château nous sommes les maîtres,
Rien ne nous manque plus... rien! que des ennemis!

LE BARON, à part.

Par eux, mon signal fut compris.
(Haut et gaiement.)
Comment! pas un?...

PEPINELLI.

Pas un! Les portes, les fenêtres
Sont closes, et pourtant ils sont tous disparus!
On n'en saurait trouver un seul!

LE GOUVERNEUR, riant.

C'est un miracle!

LE BARON, à Pepinelli.

Ou plutôt, capitaine, et c'est le seul obstacle,
Vous aviez cru les voir!

PEPINELLI.

Et je les ai bien vus!

FEDERICI.

Moi de même!

PEPINELLI.

Et pourtant disparus!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DES DRAGONS, entrant de divers côtés du théâtre.

Disparus...
Du haut en bas, disparus! disparus!

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! suivons leur trace,
Que ces bois, par nous, soient fouillés!
Et surtout, point de grâce,
Tous ceux qu'on prendra... fusillés!
(Se tournant d'un air gracieux vers le baron, à qui il tend la main.)
Quant à vous, mon cher hôte,
Vous nous l'avez promis... et demain soir, sans faute,
Chez moi, demain... au bal!

LE BARON, tressaillant.

Au bal!

ANGELA, à voix haute, ET FEDERICI, à part.

Au bal...

LA MARCHESA.

Au bal.

ANGELA, à son père, d'un air caressant.

Vous l'avez dit.

(Au gouverneur.)

Mon père est trop loyal
Pour oublier cette promesse...

TOUS.

Au bal!

PEPINELLI ET LE CHŒUR.

Obéir aux belles
Et danser pour elles,
Cavaliers fidèles,
C'est notre devoir!
Trop heureuse chance,
Quand notre constance
A pour récompense
Un rayon d'espoir!

LE BARON, à part.

Contrainte cruelle
Et crainte mortelle,
(Montrant Angela.)
Qu'il me faut, près d'elle,
Ne pas laisser voir!

(La Marchesa embrasse Angela, puis sort avec le gouverneur et Pepinelli, qui, ainsi que Federici, saluent le baron et sa fille.)

ACTE II.

Un salon de bal et de concert élégamment décoré dans le palais du gouverneur de Rome. Des canapés, des fauteuils, des chaises; à l'extrême droite du théâtre, un petit guéridon sur lequel sont placés des albums et des papiers de musique.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARCHESA, PEPINELLI, la suivant.

PEPINELLI.

Cette parure de bal... double votre beauté, et jamais vous n'avez été plus séduisante.

LA MARCHESA, sans le regarder, et s'occupant d'arranger sa toilette.

Vous trouvez?.. (S'adressant à lui.) Vous êtes-vous occupé de l'orchestre?

PEPINELLI.

C'est nécessaire, quand dans la même soirée on a un concert et un bal; aussi nous aurons, marquise, les plus illustres amateurs de Rome! pour le premier violon et la basse... les

princes Corsini et Rospigliosi. Et puis... (S'arrêtant.) Ah ! je voulais vous demander si je peux apporter mon hautbois.

LA MARCHESA, d'un air indifférent.

Votre hautbois... je n'y vois pas d'inconvénient.

PEPINELLI.

Je l'apporterai donc.

LA MARCHESA, vivement.

A condition que vous n'en jouerez pas.

PEPINELLI, avec colère.

Comment ?

LA MARCHESA.

Eh bien ! si, vous en jouerez... (A part.) Tant pis pour eux.

PEPINELLI.

Et autre chose encore... (Avec tendresse.) Depuis si longtemps que je vous aime sans intérêt...

LA MARCHESA, sans le regarder.

Avez-vous pensé au programme du concert, à nos morceaux de musique ?

PEPINELLI, lui répondant.

J'en ai de nouveaux, j'en ai de charmants... (Avec passion.) Et il me semble qu'une passion .. qui a trois ans de date.. mériterait depuis longtemps...

LA MARCHESA, sans le regarder.

Sa retraite.

PEPINELLI.

Dites plutôt une récompense...

LA MARCHESA.

N'en est-ce pas une de vous écouter... de vous permettre de me servir ?..

PEPINELLI.

Certainement... Le poste de cavalier servant est un emploi honorable...

LA MARCHESA.

Mes gants !..

PEPINELLI.

Voici !.. mais quand on y joindrait par hasard quelques honoraires...

LA MARCHESA.

Mon éventail !

PEPINELLI, timidement.

Je dis quelques légers honoraires...

LA MARCHESA, avec ironie.

En vérité !

COUPLETS.

Vous pouvez soupirer,
Vous pouvez espérer;
Mais, songez-y bien,
Je n'accorde rien.
Vos ardeurs,
Vos fadeurs,
Me donnent des vapeurs.
Amoureux en délire
Qu'on devrait interdire,
De vous j'aime mieux rire...
Car le rire embellit!...
Oui, Monsieur, je vous l'ai dit...

Vous pouvez soupirer,
Vous pouvez espérer, etc.

Je permets
Vos sonnets,
Vos rébus...
Je fais plus,
Je consens à les lire!
Mais d'un tendre martyre
S'il faut que l'on expire,
Qu'au moins ce soit gaiment:
Oui, vraiment, j'en fais serment...

Vous pouvez soupirer,
Vous pouvez esperer;
Mais, songez-y bien,
Je n'accorde rien!

PEPINELLI, secouant la tête.

Rien!.. rien!.. et mon prédécesseur, le seigneur Sylvio Frascolino?

LA MARCHESA.

Frascolino... un petit officier.

PEPINELLI, avec chaleur.

Oui, signora... un petit officier... celui qui, avant moi, et qui quelquefois encore... de mon vivant... vous donne la main... pour aller à la chapelle Sixtine... (Rencontrant un regard

de colère de la marquise.) Je m'arrête... je me calme, je ne perds pas le respect, mais on peut perdre patience... et hier... j'étais derrière vous... je suis toujours là... par état... vous lui disiez à voix basse... « Mes lettres... Monsieur... mes lettres... je les exige... »

LA MARCHESA.

C'est-à-dire que vous avez cru entendre...

PEPINELLI.

J'ai très-bien entendu la demande et la réponse : « Demain, marquise... je vous les enverrai de ma villa... où je tenais caché mon trésor. »

LA MARCHESA.

Quelle folie !

PEPINELLI.

Oui, quelle folie de vous aimer... comme je le fais...

LA MARCHESA.

Et pourquoi m'aimez-vous ?

PEPINELLI.

Parce que je ne peux pas faire autrement; parce que plus vous me trompez et plus je vous aime... et je prévois, si j'étais votre mari...

LA MARCHESA, avec fierté.

Hein ?

PEPINELLI.

Que mon amour augmenterait encore tous les jours.

LA MARCHESA.

Votre amour... votre amour !.. Le moment est bien choisi ! lorsque mon oncle tient plus que jamais à ce mariage avec mon cousin Federici.

PEPINELLI.

Mais on ne l'a pas encore vu, votre éternel cousin... il ne viendra pas même pour ce bal qu'on nous donne en son honneur...

LA MARCHESA.

S'il osait me faire un pareil affront...

PEPINELLI, vivement.

Vous vous vengeriez ?..

LA MARCHESA, avec colère.

Sur-le-champ !

PEPINELLI, vivement.

Avec moi, Marchesa...

LA MARCHESA, riant.

Et qui vous parle de cela, Monsieur ?

PEPINELLI.

Mais c'est moi qui vous en parle... moi qui serais trop heureux de partager votre vengeance... car je suis en fureur, en délire... je suis jaloux...

LA MARCHESA.

Et de qui, s'il vous plaît ?

PEPINELLI.

De votre cousin... du petit officier... de tout le monde...

LA MARCHESA.

Mais taisez-vous, Monsieur, taisez-vous ; n'allez-vous pas me compromettre par une scène au moment où tout le monde arrive pour le bal... et mon oncle...

PEPINELLI.

Ah ! j'oubliais ! Retenu par d'importantes affaires... il viendre plus tard, et nous prie, vous et moi, de faire les honneurs !..

SCÈNE II.

LA MARCHESA, PEPINELLI, CHŒUR DE SEIGNEURS ET DE DAMES, auxquels la Marchesa fait les houneurs du salon.

CHŒUR.

Beaux cavaliers, dames charmantes,
Venez ! hâtez-vous d'accourir !
Du bal la musique enivrante,
De loin, vous appelle au plaisir !

(Pendant le chœur précédent est entré le baron de Torrida, donnant le bras à sa fille qui regarde autour d'elle avec admiration. La Marchesa va au-devant d'elle, l'embrasse, la prend par la main et la présente aux autres dames.)

ANGELA.

O spectacle plein de magie !
Et combien mes sens sont ému
De ce bruit, de cette harmonie,
De tous ces plaisirs inconnus !

(Des cavaliers s'approchent d'Angela qu'ils saluent et qu'ils invitent à danser d'autres la regardent ou la montrent aux seigneurs qui les entourent.)

LE BARON.

Oui, c'est ma fille qu'on admire !

Ah! j'en suis fier! j'en suis heureux;
Mais je crains les regards nombreux
Que sa beauté sur nous attire!

ANGELA, regardant autour d'elle.

Il n'est pas encore en ces lieux,
Mais il ne peut tarder, je suppose!

(Plusieurs nouveaux cavaliers entourent Angela et l'invitent avec empressement à danser.)

LE BARON, regardant Angela.

Ah! qu'elle n'apprenne jamais
A quel péril, pour elle, je m'expose.
(A Angela qui se rapproche de lui.)
Que te disaient ces jeunes gens?...

ANGELA, souriant avec embarras.

Eh! mais...
« Que j'étais belle... que la rose
« Avait moins d'éclat et d'attraits...

LE BARON, vivement.

Ils ont raison!

ANGELA.

Et puis, à la danse joyeuse
Chacun m'invite!
(Au baron.)
Ah! que je suis heureuse!

LE BARON, la regardant avec tendresse.

Alors, j'ai bien fait de venir!

ANGELA.

Oui, mon bon père!

LE BARON, à part, avec émotion.

Oui! quand je devrais, pour elle,
Payer de tout mon sang cet instant de plaisir!

LA MARCHESA, répondant à plusieurs seigneurs qui viennent de l'interroger.

Vous demandez quelle est cette beauté nouvelle?
La fille de monsieur le baron Torrida!
Qui partageait, hier, l'aventure effrayante
Et les dangers auxquels nous exposa
Le terrible Spada, ce brigand dilettante!

PEPINELLI, qui s'est approché du groupe des seigneurs.

Que bientôt nous tiendrons, pas plus tard que ce soir!

TOUS.

Vraiment!

LE BARON, à Pepinelli, en riant.

Vraiment, mon cher!

PEPINELLI.

Du moins j'en ai l'espoir!

LA MARCHESA.

Du concert voici l'heure.

(A demi voix, à Angela.)

Aura-t-on le plaisir
De vous entendre, ma charmante?

PEPINELLI, au baron.

La signora chante donc?

LE BARON, avec orgueil.

Je m'en vante!

(A part.)

Ah! quel bonheur de l'entendre applaudir

(Les dames sont assises en demi-cercle. Les seigneurs, debout derrière elles. Le baron et Pepinelli sont à gauche du spectateur.)

ANGELA, à la Marchesa.

Mais que vous chanterais-je?

(Pepinelli a pris sur un guéridon, à droite, plusieurs papiers de musique qu'il présente à la Marchesa; celle-ci en prend un, qu'elle montre à Angela.)

LA MARCHESA.

Un morceau que voici...
Et qu'hier, par hasard, j'ai vu chez votre père!
Vous le connaissez donc, ainsi que moi, ma chère!

PEPINELLI, lisant le titre du morceau. — Parlé.

« *Déclaration d'amour, en quatre langues différentes!* » (Riant.)
Quatre?

LA MARCHESA.

Le titre est assez singulier

ANGELA, souriant.

Mais un duo, d'ordinaire, réclame
Deux chanteurs!

LA MARCHESA.

Je consens à faire ici la dame!

ANGELA, gaiement.

Et moi le cavalier.

PEPINELLI, bas, à la Marchesa.

Faut-il prendre mon hautbois?

LA MARCHESA, de même.

Pas encore!

SCÈNE DE MUSIQUE.

LA MARCHESA joue le rôle d'une Française, et ANGELA, celui d'un jeune marquis.

RÉCITATIF.

LA MARCHESA.

Dieu! que de monde en ces bains de Tœplitz!

ANGELA.

Quelle est cette belle étrangère?

LA MARCHESA.

D'où sort ce jeune fat et quel est son pays?

ANGELA.

Français, jeune et marquis, mon état est de plaire!
Je plairai!... faisons-lui ma déclaration!
Mais sachons, avant tout, de quelle nation
Est l'objet enchanteur qui se tait et m'évite?
(La lorgnant.)
A ses beaux cheveux blonds, à son air, à ses traits,
A cette blanche hermine entourant ses attraits,
Ce doit être une Moscovite?

(Déclaration d'amour en langue russe; la marquise, qui a écouté, fait signe qu'elle ne comprend pas.)

ANGELA.

Elle ne comprend pas!... Ce doit être une Anglaise!
C'est alors en anglais qu'il faut que je lui plaise!

(Déclaration d'amour sur des paroles anglaises; la marquise fait signe qu'elle ne comprend pas.)

ANGELA.

Elle ne m'entend pas!... quelle erreur est la mienne!
Si c'était une Italienne!

(Déclaration d'amour sur des paroles italiennes; la marquise, à haute voix et le regardant d'un air impatienté.

Que me veut ce Monsieur, que je ne puis comprendre,
Et qui parle, je crois,
Iroquois ou chinois?

ANGELA, poussant un cri.

Quoi, vous parlez français!

LA MARCHESA.

Oui, Monsieur!

ANGELA.

Comme moi!

(A la marquise.)
Que ne le disiez-vous?

LA MARCHESA.

Et pourquoi donc?

ANGELA.

Pourquoi?
C'est qu'un délire extrême
Embrase tous mes sens.
Oui, j'aime... je vous aime!
En français, je vous aime!

LA MARCHESA.

En français...

ANGELA.

En français! pour toujours je vous aime!

LA MARCHESA, riant.

Toujours!

ANGELA, avec chaleur.

Toujours!

LA MARCHESA.

Non pas!... je m'y connais!
Toujours! ah! ce mot-là, Monsieur, n'est pas français!

ENSEMBLE.

ANGELA.

En français, je vous aime, etc.

LA MARCHESA.

Quel folie extrême, etc.

(On entend en dehors du salon un orchestre de bal; tout le monde se lève et redescend au bord du théâtre.)

CHŒUR.

Beaux cavaliers, dames charmantes,
Au bal hâtez-vous d'accourir.
(Ils sortent tous, excepté le baron et Pepinelli.

SCÈNE III.

PEPINELLI, LE BARON.

PEPINELLI.

Elle est charmante, votre fille, monsieur le baron.

LE BARON.

N'est-ce pas?

PEPINELLI.

Et si mon cœur... si toutes mes pensées n'étaient pas enchaînés ailleurs... on serait trop heureux... de se mettre sur les rangs...

LE BARON, s'inclinant d'un air railleur.

Un gendre dans les dragons! ce serait trop d'honneur pour nous!

PEPINELLI.

L'honneur serait pour moi! monsieur le baron.

LE BARON.

Mais permettez, capitaine, que disiez-vous tout à l'heure... de ce Spada?.. de l'espérance que vous aviez de le tenir ce soir...

LE CAPITAINE, riant.

C'est piquant, n'est-ce pas?.. et cela vous intéresse.

LE BARON.

Par curiosité!

LE CAPITAINE, avec mystère.

Et moi, par un bien autre motif. Je tiens à me signaler aux yeux de la marquise, et je deviendrais l'homme à la mode, l'homme du jour, l'adoration de toutes les dames romaines... si je parvenais à capturer et à détruire ce chef redoutable...

LE BARON.

Je vois qu'hier soir il vous a fait un peu peur, et que vous lui en gardez rancune.

PEPINELLI.

Je ne dis pas non... et si je pouvais le retrouver..

LE BARON, avec mystère.

Ce n'est pas impossible... j'ai quelque idée sur le lieu de sa retraite...

PEPINELLI.

En vérité!

LE BARON.

Idée que je n'ai encore communiquée à personne... mais pour vous, capitaine, et pour les beaux yeux de la marquise...

PEPINELL.

Ce n'est pas de refus... si mon projet venait à échouer ! mais en attendant j'ai mieux que cela...

LE BARON.

Mieux que cela!...

PEPINELL.

Une réussite presque assurée, qui dépend de notre discrétion! apprenez... vous allez vous récrier... traiter cela d'invraisemblable et d'impossible... Apprenez que, ce soir même... il doit venir... ici... à ce bal!

LE BARON, vivement.

A ce bal!

PEPINELLI.

Silence!..

LE BARON.

Et comment le savez-vous?

PEPINELLI.

Grâce à une idée à moi!.. Une récompense de six mille écus romains avait été affichée et promise à celui qui livrerait Spada le bandit. Et aujourd'hui j'ai reçu, vers le milieu de la journée, l'avis suivant, d'un des siens, nommé Gianetti...

LE BARON.

Gianetti...

PEPINELLI, tirant un papier de sa poche.

Il ignore dans quel but et dans quelle intention... mais il est sûr que leur chef a commandé sa voiture et choisi ses compagnons les plus intrépides pour l'accompagner ce soir, incognito, au bal du gouverneur... où il y a, sans aucun doute, vu la quantité des diamants, quelque bon coup à faire... c'est d'une témérité...

LE BARON, riant.

Et vous croyez à cela?

PEPINELLI, lui remettant la lettre.

Voyez plutôt! voyez! il est capable de tout.

LE BARON, lisant la lettre.

Excepté d'une sottise... et c'en serait une de venir ainsi se livrer lui-même... en vos mains...

PEPINELLI.

C'est bien.. ce que je me suis dit!..mais j'ai toujours prévenu le gouverneur... qui prend en ce moment les mesures nécessaires.. pour que Spada ne puisse plus sortir de ces salons... s'il a l'audace d'y mettre le pied!

LE BARON.

Et ces mesures?

PEPINELLI.

Je ne les connais pas!.. puisque le gouverneur est depuis

plusieurs heures renfermé dans son cabinet... Mais voici toutes ces dames.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARCHESA, ANGELA, GROUPE DE DANSEURS ET DE DANSEUSES.

LE BARON, à Angela.

Est-ce que la contredanse est déjà finie?..

LA MARCHESA.

Non pas... mais voici bien un autre événement... le bruit s'était tout à coup répandu dans le bal que Marco Spada avait osé pénétrer en ce palais...

ANGELA, au baron.

Est-ce audacieux, mon père?

LE BARON, froidement.

Oui, mon enfant!

LA MARCHESA.

J'ai couru alors chez mon oncle. Son valet de chambre m'a appris qu'un homme, enveloppé d'un manteau, et dont les manières paraissaient fort étranges, s'était, en descendant de voiture, dirigé non vers la salle de bal... mais vers l'appartement du gouverneur. Nos gens, qui avaient déjà le mot, se sont jetés sur lui... et l'ont conduit devant mon oncle, qui l'interroge en ce moment...

PEPINELLI, au baron.

Eh bien!.. que vous disais-je ?

LE BARON.

Je commence à croire que décidément il est ici

PLUSIEURS DAMES.

Ah! que je voudrais le voir...

LA MARCHESA.

Et moi donc?.. j'en mourais d'envie!.. (Avec contentement.) Aussi je l'ai vu!

TOUTES LES DAMES.

Est-il possible!

LA MARCHESA.

Et voilà le plus épouvantable... je n'en puis revenir encore...

TOUTES LES DAMES.

Parlez!.. parlez!..

PEPINELLI, lui offrant un flacon de sels.

Eh! oui, signora, parlez donc!..

LA MARCHESA.

Sous prétexte de l'avertir que le bal était commencé, je me suis élancée intrépidement près du gouverneur... qui, d'une voix terrible, s'est écrié : « J'ai défendu que personne entrât... dans mon cabinet; sortez, ma nièce, sortez... je vous rejoins dans l'instant..» et par un procédé dont les oncles seuls sont capables, la porte s'était déjà refermée sur moi... mais d'un œil rapide... j'avais eu le temps de voir...

TOUTES.

Eh bien?

PEPINELLI.

Eh bien! Spada?

LA MARCHESA, à Pepinelli et au baron.

Ah! voilà, Messieurs... (A Angela.) Voilà, ma chère, ce que vous ne croirez jamais... ce beau... cet élégant cavalier que nous avons rencontré hier... chez M. le baron de Torrida, votre père...

ANGELA, tremblante.

Ah! mon Dieu... achevez?

LA MARCHESA.

C'était lui...

ANGELA, pousse un cri étouffé et se jette dans les bras de son père.

Ah!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE BARON, serrant sa fille contre son cœur.

Tais-toi! tais-toi, ma chère!

ANGELA, à demi voix, et avec force.

Ah! je ne l'aime plus! rassurez-vous mon père!
Je sens à mon amour succéder le mépris!

LE BARON, avec douleur.

Le mépris! le mépris! ..
(Cachant sa tête dans ses mains.)
Malheureux que je suis!

ENSEMBLE.

LE BARON, à part.

Ah! que toujours ma fille ignore
Et mon destin et mon malheur!
Sinon, ce père qu'elle adore
Deviendrait un objet d'horreur!

ANGELA.

Ah! qu'à jamais le monde ignore
Ma honte ainsi que ma douleur.
C'est à celui seul que j'honore
Que doit appartenir mon cœur!

LA MARCHESA, PEPINELLI ET LE CHŒUR.

Je n'en puis revenir encore!
Quoi! dans ces lieux, ah! quelle horreur!
Ce bandit que chacun abhorre
Est venu jeter la terreur!

SCÈNE V.

Les précédents, puis LE GOUVERNEUR et FEDERICI.

LA MARCHESA, remontant le théâtre et regardant vers le fond.

Le voici! c'est bien lui!

TOUTES LES FEMMES.

D'avance je frissonne!

Paraît le gouverneur, donnant le bras à Federici.

TOUS, à voix basse.

Mais quel étrange événement!
Quoi! le gouverneur, en personne,
Donnant le bras à ce brigand!

LE GOUVERNEUR, s'avançant au milieu du théâtre.

Venez tous prendre part au bonheur qui m'enchante,
Et permettez, Messieurs, qu'ici je vous présente
Ce noble cavalier!...

TOUS.

Grand Dieu!

LE GOUVERNEUR.

Qui depuis son enfance, absent de l'Italie,
Revoit enfin ses parents, sa patrie!
Federici, mon neveu!

TOUS.

Son neveu!

LA MARCHESA.

Que j'avais méconnu!... que j'avais offensé!
(Courant à lui.)
Lui! mon cousin!... mon noble fiancé!

LE BARON ET ANGELA.

Son fiancé!...

PEPINELLI, avec colère.
Qu'exprès Satan vient ramener
(Montrant la Marchesa.)
Pour l'épouser et me faire damner!

ENSEMBLE, mouvement vif et animé.

LE BARON.
Désormais, plus de clémence!
Qu'ils redoutent ma vengeance!
Ils étaient en ma puissance,
Et je les épargnai tous!
Trahison et perfidie!
Par lui ma fille est trahie,
Et c'est trop peu de sa vie
Pour apaiser mon courroux!

PEPINELLI.
Au-devant de la vengeance,
Mon cœur irrité s'élance.
Après trois ans de constance,
Il deviendrait son époux!
O comble de perfidie!
Elle me serait ravie!
Qu'elle craigne la furie
De ce cœur fier et jaloux!

LE GOUVERNEUR, LA MARCHESA ET LE CHOEUR, regardant Federici.
Après une longue absence,
Bientôt, j'en ai l'espérance,
Une brillante alliance
Le retiendra parmi nous!
Oui, que désormais sa vie
S'écoule dans sa patrie!
Que d'une femme chérie
Il devienne ici l'époux!

ANGELA.
Plus d'amour, plus d'espérance!
Lorsque, dans ma confiance,
Je croyais à sa constance,
D'une autre il devient l'époux!
O comble de perfidie!
Ah! c'en est fait de ma vie,
Qui, par le malheur flétrie,
Se brise, hélas! sous ses coups!

FEDERICI.

O beau rêves d'espérance!
En l'amour j'ai confiance!
Je romprai cette alliance
Pour former un nœud plus doux!
Oui, que désormais ma vie
A la sienne soit unie...
Et qu'ici sa voix chérie
Me nomme enfin son époux!
(S'approchant d'Angela qu'il salue.)
Oserais-je implorer l'honneur
De la prochaine contredanse?

ANGELA, froidement.

L'on vient de m'engager, Monsieur.

FEDERICI.

Ah! quel malheur!
Mais j'y mettrai de la persévérance!
Et la suivante...

ANGELA, de même.

Je ne peux!
Je suis fatiguée, et je veux
Me retirer de bonne heure!
(Au baron qui est près d'elle.)
Oui, mon père.
Partons, je vous en prie!

LE BARON, vivement.

Ah! de grand cœur, ma chère!

ANGELA.

Dans ce bal, tout me blesse et tout m'est odieux!

ENSEMBLE.

LE BARON.

Désormais, plus de clémence !
Qu'ils redoutent ma vengeance!
Ils étaient en ma puissance,
Et je les épargnai tous!
Trahison et perfidie!
Par lui, ma fille est trahie.
Et c'est trop peu de sa vie
Pour apaiser mon courroux!

PEPINELLI.

Au-devant de la vengeance,
Mon cœur irrité s'élance

Après trois ans de constance,
Il deviendrait son époux!
O comble de perfidie!
Elle me serait ravie!
Qu'elle craigne la furie
De ce cœur fier et jaloux!

LE GOUVERNEUR, LA MARCHESA ET LE CHOEUR.

Après une longue absence,
Bientôt, j'en ai l'espérance,
Une brillante alliance
Le retiendra parmi nous!
Oui, que désormais sa vie
S'écoule dans sa patrie!
Que d'une femme chérie
Il devienne ici l'époux!

ANGELA.

Plus d'amour, plus d'espérance!
Lorsque, dans ma confiance,
Je croyais à sa constance,
D'une autre il devient l'époux
O comble de perfidie!
Ah! c'en est fait de ma vie,
Qui, par le malheur flétrie,
Se brise, hélas! sous ses coups!

FEDERICI.

O beaux rêves d'espérance!
En l'amour j'ai confiance!
Je romprai cette alliance
Pour former des nœuds plus doux!
Oui, que désormais ma vie
A la sienne soit unie...
Et qu'ici sa voix chérie
Me nomme enfin son époux!

(A la fin de cet ensemble, le gouverneur vient de prendre Fedérici, qu'il conduit près de la Marchesa. Celle-ci lui fait signe de s'asseoir près d'elle. Federici obéit, en jetant de temps en temps des regards du côté d'Angela, qui ne fait plus attention à lui, et s'assied près d'un groupe d'autres dames.)

LE BARON, s'approchant de Pepinelli.

Voudriez-vous, monsieur le capitaine, vous qui êtes presque de la maison, avoir la bonté de faire demander ma voiture et mes gens?

PEPINELLI.

Déjà!... moi qui voulais causer avec vous de votre proposi-

tion de tout à l'heure, car je commence à craindre que Spada ne nous échappe encore!

LE BARON, froidement.

C'est probable!

PEPINELLI, avec dépit.

Et je tiens plus que jamais (la marquise épousant le comte Federici) à me faire regretter d'elle par quelque action d'éclat, par quelque gloire...

LE BARON.

Je comprends!... (A demi voix.) Écoutez donc!... demain, au point du jour, comme qui dirait en sortant de ce bal, trouvez-vous dans la forêt, au val de l'*Acqua verde*, je m'y trouverai de mon côté...

PEPINELLI.

Et vous me répondez du succès..... vous me répondez de Spada?

LE BARON.

Comme de moi...

PEPINELLI.

Sans danger?

LE BARON.

Sans danger.

PEPINELLI.

J'amènerai toujours une vingtaine de dragons!

LE BARON.

Ce sera encore mieux! Amenez-moi aussi le gouverneur et le comte Federici... j'y tiens beaucoup.

PEPINELLI, à part.

Et moi, je n'y tiens pas!... j'aurai seul tout l'honneur! (Haut.) A demain donc... et dans ma reconnaissance, que ferai-je pour vous?

LE BARON, souriant.

Je vous l'ai dit, faire avancer promptement ma voiture...

PEPINELLI.

Vous attendrez peut-être un peu... car il y a une file immense... et un monde, une armée de laquais... Je vais toujours demander les vôtres... les gens du baron de Torrida, et les faire entrer là... où il n'y a personne... un petit vestibule (Montrant la porte à gauche.) qui a une sortie particulière...

LE BARON.

Par laquelle nous pourrons, ma fille et moi, disparaître incognito. (Pepinelli s'éloigne.)

LE GOUVERNEUR, qui a entendu ces derniers mots, s'est approché du baron et lui dit :

Disparaître, monsieur le baron!... est-ce que vous songeriez déjà à nous quitter?...

LE BARON.

Oui, Monseigneur!...

LE GOUVERNEUR.

J'espère que vous n'en ferez rien... ou que, du moins, vous nous donnerez encore quelques instants... (A demi voix.) Je vais vous dire pourquoi... Vous savez, ce terrible Marco Spada, qui, hier soir, dans votre château, nous a donné une si vive alerte...

LE BARON, souriant.

Vous l'attendez à votre bal... le capitaine vient de me le confier.

LE GOUVERNEUR, à demi voix.

C'est la vérité... le difficile, au milieu de cette foule, était de le reconnaître.

LE BARON.

Car je crois me rappeler que vous ne l'avez jamais vu!

LE GOUVERNEUR, de même.

C'est vrai!... mais il va nous arriver quelqu'un qui le connaît très-bien.

LE BARON, riant.

Ah bah!...

LE GOUVERNEUR.

Marco Spada avait fait dernièrement prisonniers deux révérends franciscains, dont l'un, qui s'est échappé, a juré de délivrer son frère.

LE BARON.

Vraiment!

LE GOUVERNEUR.

Il viendra ce soir au milieu de cette noble et riche société. . et présentant successivement sa bourse à tous ceux qui se trouveront dans ces nombreux salons... il faudra bien...

LE BARON.

Je comprends...

LE GOUVERNEUR.

Qu'il reconnaisse Spada...

LE BARON.

S'il y est!...

LE GOUVERNEUR.

C'est la question... et dans ce cas-là, baron... je veux que vous soyez là... pour jouir de l'effet... du coup de théâtre... comme vous le disiez.

LE BARON.

Je vous remercie, Monseigneur... (Montrant Angela, qui se lève et vient à eux.) mais ma fille voudrait se retirer.

LE GOUVERNEUR.

Nous la gardons en otage... une demi-heure encore... (Remontant le théâtre.) Aussi bien, voici le frère Borromée. (Le baron fait un geste de terreur, et se rapproche d'Angela.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRA BORROMEO, franciscain (habit blanc). Il paraît à la porte du fond, tenant sa bourse de quêteur à la main. Le gouverneur va au-devant de lui. LA MARCHESA, ANGELA, deux groupes de dames et de seigneurs sont assis à droite du théâtre; à gauche, un groupe de jeunes filles assises, deux groupes de seigneurs debout. Le père Borromée passe d'abord entre les deux groupes assis à droite, et le baron se place d'un air indifférent parmi les seigneurs qui sont debout, à gauche, évitant les regards du franciscain.

FRA BORROMEO, debout entre les deux groupes de droite, présentant sa bourse aux seigneurs et aux dames qu'il regarde.

PREMIER COUPLET.

Que de riches parures!
Que d'or! que de guipures!
Et combien nos couvents,
Hélas! sont indigents!
Enrichissez nos quêtes
Par vos bals et vos fêtes...
Dieu les pardonnera!

(S'adressant à voix basse au gouverneur, qui est toujours à côté de lui.)

Ce n'est pas encor ça...
Je ne le vois pas là!
(A voix haute et tendant sa bourse.)
Écoutez mes prières,
Donnez, donnez, mes frères,
Donnez pour nos bons pères.
Le ciel vous le rendra!

(Le franciscain, qui était à droite, et à qui tout le monde vient de donner, remonte le théâtre en passant par-devant les groupes de seigneurs qui sont

au fond. Pendant ce temps le baron a traversé le devant du théâtre, en tournant le dos au frère Borromée qui est en ce moment au fond. Il va sortir par les salons à droite; mais la Marchesa, qui se trouve vis-à-vis de lui, l'arrête en souriant, le force à s'asseoir près d'elle, et à regarder les feuillets d'un album qu'elle vient de prendre sur le guéridon à droite.)

DEUXIÈME COUPLET.

FRA BORROMEO, s'adressant aux jeunes filles assises à gauche.

A voir ces perles fines,
Ces étoffes divines,
Je me souviens qu'hélas!
Nos couvents n'en ont pas!
Donnez, jeunes fillettes,
Donnez pour vos toilettes,
Dieu vous les permettra!

(Se retournant, à voix basse, vers le gouverneur, qui le suit toujours.)

Ce n'est pas encor ça,
Je ne le vois pas là!...

(A haute voix, se retournant vers les seigneurs.)

Écoutez mes prières,
Donnez, donnez, mes frères,
Donnez pour nos bons pères,
Le ciel vous le rendra!

(La Marchesa, à qui un domestique en grande livrée est venu parler à l'oreille, se lève du milieu du groupe de droite, et passant au milieu du théâtre, dit à haute voix :)

Le souper, Mesdames! (Elle se retourne vers le groupe de dames, à droite, près desquelles le baron se tient pâle et agité.) Eh bien! ne m'entendez-vous pas, Messieurs, la main aux dames! (Le baron fait un geste de joie, offre vivement sa main à la Marchesa qui l'accepte en souriant, et sort avec elle par la porte du fond, en tournant ainsi le dos à Fra Borromeo, qui s'approchait de lui. Les autres jeunes gens et dames suivent ce mouvement et quittent successivement le théâtre.)

LE GOUVERNEUR, à Fra Borromeo.

Venez, mon père, et avant le souper, parcourons les autres salons. (Il sort avec Fra Borromeo par un salon à droite.)

CHŒUR.

Beaux cavaliers! dames charmantes
Venez, hâtez-vous d'accourir!
Du bal, la musique enivrante,
De loin vous appelle au plaisir!

(Ils sortent tous deux par la porte à droite. Angela, qui était restée une des dernières, se dirige vers la porte du fond. Elle y trouve Federici, qui se place devant elle et l'empêche de passer.)

SCÈNE VII.

FEDERICI, ANGELA.

FEDERICI.

Vous ne me fuirez pas ainsi, Angela, vous me devez une explication.

ANGELA.

Aucune!... laissez-moi, Monsieur, votre fiancée s'étonnerait avec raison de votre absence.

FEDERICI.

Ma fiancée!...

ANGELA.

La marquise de Sampietri, votre cousine... à qui tous les hommages, tous les cœurs appartiennent.

FEDERICI.

Excepté le mien. Depuis un an, mon oncle avait arrangé cette alliance, que je n'avais point repoussée, j'en conviens... je ne vous connaissais pas alors! mais aujourd'hui, dès mon arrivée, et ne voulant tromper personne, j'ai couru chez le gouverneur... lui avouer mon amour...

ANGELA.

Est-il possible!...

FEDERICI.

La douleur qu'il en éprouve ne le rend point injuste sur vous et sur votre mérite; il me demande seulement, pour moi, quelques jours de réflexion; pour lui, le temps de préparer la marquise à une nouvelle qui, au milieu des triomphes qui l'entourent, doit blesser son amour-propre... plus que tout autre sentiment...

ANGELA.

Ah! que j'étais coupable, moi qui vous accusais...

FEDERICI.

Et qui vouliez me fuir...

ANGELA.

Je reste... je reste... je vous le jure

FEDERICI.

Et cette contredanse que j'implorais en vain ..

ANGELA.

A vous... à vous seul...

FEDERICI.

Et moi, je ne danserai qu'avec vous... venez!

ANGELA, apercevant le baron.

Mon père...

SCÈNE VIII.

Les précédents, LE BARON, sortant du vestibule, à gauche, avec Geronio, un de ses gens, pendant que l'orchestre se fait entendre au loin.

LE BARON, à Geronio.

Bien... et puisque vous êtes là tous les quatre... attendez mes ordres. (Geronio rentre dans le vestibule, à gauche. — S'adressant à Angela.) Allons, ma fille... hâtons-nous!.. notre voiture et nos gens sont prêts, partons!

ANGELA.

Ah! pas encore, je vous en supplie.

LE BARON.

C'est toi qui voulais t'éloigner à l'instant même...

ANGELA.

Je ne le veux plus!

LE BARON.

Ce bal te paraissait... si odieux et si triste...

ANGELA.

Il me paraît délicieux maintenant... pardon... mon père... mais vous qui cédez à tous mes caprices... accordez-moi encore celui-là!..

LE BARON.

C'est impossible!..

ANGELA.

Et pourquoi?..

LE BARON, à demi voix.

La présence seule de monsieur le comte devrait te le dire .. viens!

ANGELA.

Ah! c'est que vous ignorez ce qui se passe, et vous ne savez pas comme moi...

LE BARON.

Je sais que nous devons partir...

ANGELA.

Nous pouvons rester... car il n'épouse point la marquise.

FEDERICI.

Monsieur le baron, vous connaissez maintenant mon rang, ma famille et ma fortune. J'ai l'honneur de vous demander la main de la signora, votre fille...

ANGELA.

Vous l'entendez ?.. (Bas, à son père.) J'en mourrai de joie !

LE BARON, à part.

Et moi de crainte et de désespoir... (Haut.) Je ne le puis, Monsieur... je ne le puis...

ANGELA ET FEDERICI.

Et pour quelle raison ?..

LE BARON.

Je les expliquerai à ma fille... c'est pour cela, Monsieur, que je désire être seul avec elle...

FEDERICI.

Ces raisons... quelles qu'elles puissent être... ne tiendront pas, j'en suis certain, contre mes prières... et celles de la signora.

LE BARON, avec impatience.

Enfin, Monsieur...

FEDERICI.

J'obéis, monsieur le baron, je me retire... mais j'aime à croire que vous ne quitterez pas le bal sans me permettre d'espérer une réponse plus favorable. (Il se retire par l'appartement à droite.)

SCÈNE IX.

LE BARON, ANGELA.

ANGELA, le regardant avec douleur.

Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu ?

LE BARON.

Qu'il faut me suivre à l'instant !

ANGELA.

Mais partir ainsi... sans motifs... c'est rompre... à jamais...

LE BARON.

N'importe ! viens !

ANGELA, avec soumission.

Je dois obéir à vos ordres, mon père, et les respecter, quels qu'ils soient... mais daignez du moins m'en expliquer les causes...

LE BARON.

Je ne le puis !

ANGELA.

Et pourquoi ?..

LE BARON.

Je ne le puis, te dis-je!.. mais si nous tardons un instant... je suis perdu!..

ANGELA, poussant un cri.

Ah! je pars...

LE BARON, froidement.

Non, reste, il n'est plus temps!

SCÈNE X.

PEPINELLI, FRA BORROMEO, sortant des salons, à gauche, au fond; LE BARON ET ANGELA, à droite, sur le devant du théâtre.

PEPINELLI, au franciscain.

La quête est superbe...

FRA BORROMEO.

La bourse du frère quêteur est déjà pleine... et je ne me suis pas encore adressé à tout le monde, il s'en faut.

PEPINELLI.

Vous pouvez alors vous reposer quelques instants... la marquise me charge de vous dire qu'elle vous réserve une place à côté d'elle...

FRA BORROMEO, faisant un pas pour sortir.

Je l'en remercie!.. (Apercevant de loin le baron, qui lui tourne le dos.) Quel est ce seigneur?..

PEPINELLI.

Le baron de Torrida, un seigneur riche à millions...

FRA BORROMEO.

Il ne me semble pas lui avoir encore présenté ma petite requête...

PEPINELLI.

Hâtez-vous alors... car il va partir... sa voiture est en bas...

FRA BORROMEO, à Pepinelli.

Très-bien... mon frère... veuillez dire à la marquise que je vais me rendre auprès d'elle... (Pepinelli sort par la porte du fond et Fra Borromeo descend le théâtre, s'avançant vers le baron.)

SCÈNE XI.

FRA BORROMEO, à gauche du spectateur, LE BARON, ANGELA.

ANGELA, bas, à son père, qui tressaille.

Qu'avez-vous donc? d'où vient ce trouble?

LE BARON, à voix basse.

Laisse-moi.

ANGELA, le regardant.

Vous m'effrayez...

LE BARON, de même.

Va-t'en!

ANGELA.

Je reste... je le doi!

(Pendant ce temps Fra Borromeo est descendu en saluant le baron.)

FRA BORROMEO, reprenant le motif de l'air de la quête.

Écoutez ma prière,
Donnez, donnez, mon frère!

Tendant sa bourse pendant que le baron fouille dans sa poche.)

Le ciel vous le rendra...

(Il lève les yeux.)

Grand Dieu! Spada! Spada!... c'est bien lui... le voilà!

(Angela pousse un cri perçant et tombe évanouie sur un fauteuil, à droite.)

LE BARON, tirant un pistolet de sa poche et menaçant Fra Borromeo.

Pas un cri, pas un geste!... ou tu meurs à l'instant!

(Le faisant reculer d'un pas à chaque phrase.)

Oui, c'est moi qui naguère égargnai votre sang,
Moi dont vous venez d'immoler l'enfant...

FRA BORROMEO.

Que la pitié vous gagne!

LE BARON, le faisant toujours reculer vers la porte à gauche, et appelant.

A moi!...

(Geronio et trois domestiques sortent de la porte à gauche. Sur un geste du baron, ils s'emparent de Fra Borromeo et l'entraînent.)

Partez!... à la montagne!

SCÈNE XII.

LE BARON, s'approchant d'ANGELA, qui est toujours évanouie sur le fauteuil, à droite.

AIR.

Grâce et pitié, ma fille bien-aimée!...
Reviens au jour, reviens à toi!
Ou que plutôt, ta paupière fermée
Ne se rouvre jamais sur moi!
Ah! tu sais enfin ma misère,
Et tu connais tout maintenant,
Tout, jusqu'à la honte d'un père
Qui rougit près de son enfant!

Grâce et pitié, ma fille bien-aimée!...
Reviens au jour! reviens à toi!
Ou que plutôt, ta paupière fermée
Ne se rouvre jamais sur moi!

ANGELA, revenant à elle.

Où suis-je?...

(Elle regarde autour d'elle, aperçoit le baron qui la regarde d'un air suppliant... elle pousse un cri et se jette dans ses bras.)

Mon père! ah!

LE BARON, rapidement et à voix basse.

RÉCIT.

Écoute-moi! rien n'est encore perdu!
Mon nom, qui fait ta honte, est encor inconnu!
Demain, et loin de toi, cachant ma destinée
Je partirai! mais toi tu resteras!
Tu resteras, ma fille, et riche et fortunée,
Je ne te verrai plus, mais tu l'épouseras!
(Se retournant vivement.)
C'est lui!

SCÈNE XIII.

LE BARON, ANGELA, FEDERICI.

TRIO.

FEDERICI, au baron.

Je viens, incertain et tremblant,
Mais plein d'espoir encor, chercher votre réponse!

LE BARON, regardant Angela avec émotion.

De ma fille, à présent, Monsieur, elle dépend!
(Avec intention.)
D'elle seule!... qu'elle prononce!

FEDERICI, avec joie.

Est-il possible!

LE BARON.

Et lui cédant mes droits,
Je jure d'approuver et confirmer son choix!

ENSEMBLE.

ANGELA.

Entre mon époux et mon père,
M'obliger, hélas! à choisir!
Ah! ma douleur est trop amère,
Plutôt, mon Dieu, plutôt mourir!

LE BARON.

Hélas! loin d'un coupable père,
Je le comprends, elle doit fuir!
(Montrant Federici.)
C'est lui! c'est lui qu'elle préfère,
Et moi, je n'ai plus qu'à mourir!

FEDERICI.

C'est d'elle seule, ô sort prospèr
Que dépend tout notre avenir!
En sa réponse, moi, j'espère,
Mon cœur tressaille de plaisir!

ANGELA, à Federici.

Devant Dieu, l'arbitre suprême,
Qui nous voit et nous juge tous!
J'en fais serment... oui, je vous aime,
Et ne puis jamais être à vous!

ENSEMBLE.

(Vivement et agitato.)

LE BARON.

O mon Dieu! que dit-elle?
O surprise nouvelle!
A la voix paternelle,
Immolant son bonheur,
Elle fuit et délaisse
L'objet de sa tendresse,
Et choisit la détresse,
L'opprobre et le malheur!

FEDERICI.

Ah! grand Dieu! que dit-elle?
Insensée et cruelle,
A l'amour infidèle
Et déchirant mon cœur,
Elle rompt la promesse
Qui faisait mon ivresse,
Hélas! et ne me laisse
Que rage et que douleur!

ANGELA.

O contrainte mortelle,
A l'amour infidèle
Et malgré moi cruelle,
J dois briser son cœur!
Adieu, rêves d'ivresse,

Je dois fuir sa tendresse
Et choisir la détresse,
L'opprobre et le malheur!

ANGELA, à Federici.

Oubliez-moi, l'honneur l'ordonne,
Et d'une autre soyez l'époux!
Loin de moi, qu'une autre vous donne
L'amour que je garde pour vous!

FEDERICI, avec désespoir.

Pourquoi?... pourquoi?... parlez, je vous en prie!

ANGELA.

Ah! pour le tourment de ma vie,
Je ne puis vous le dire, hélas!

FEDERICI, avec colère.

Pourquoi?... pourquoi?...

ANGELA.

Ne le demandez pas!

ENSEMBLE.

(Très-animé.)

LE BARON, avec transport.

C'est ma fille! c'est elle!
Qui me reste fidèle!
A la voix paternelle
Immolant son bonheur,
Elle fuit et délaisse
L'objet de sa tendresse,
Et choisit la détresse,
L'oprobre et le malheur!

FEDERICI, avec colère.

Insensée et cruelle,
A l'amour infidèle,
Une flamme nouvelle
A séduit votre cœur!
(La regardant, à part.)
Elle rompt sa promesse,
Et dans mon cœur ne laisse,
Au lieu de ma tendresse,
Que vengeance et fureur!

ANGELA.

O contrainte cruelle,
A l'amour infidèle,
Et malgré moi cruelle,

Je dois briser son cœur!
Adieu, rêves d'ivresse,
Je dois fuir sa tendresse,
Et choisir la détresse,
L'opprobre et le malheur!

SCÈNE XIV.

ANGELA, LE BARON, LE GOUVERNEUR, PEPINELLI ET PLUSIEURS SEIGNEURS, entrant par le fond; FEDERICI.

PEPINELLI, entrant en causant avec le gouverneur.
Et le révérend franciscain,
Qu'à table on attendait en vain,
Où donc est-il?

LE BARON, froidement.
Après avoir pieusement
Reçu notre modeste offrande,
Il est parti!... tant sa hâte était grande
De retourner à son couvent!

LE GOUVERNEUR, au baron.
Parti? sans avoir rien découvert!...

LE BARON.
Oui, vraiment,
C'était sûr!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARCHESA, LE RESTE DES SEIGNEURS ET DES DAMES qui sont entrés peu à peu pendant la scène précédente.

FEDERICI, apercevant la Marchesa, et s'efforçant de prendre un air gai.
Ah! voici ma charmante cousine.
(S'adressant à voix haute au gouverneur et avec émotion.)
Avec elle votre dessein,
Mon oncle, dès longtemps, fut d'unir mon destin!

LE GOUVERNEUR, à Federici.
Que veux-tu dire?...

LA MARCHESA.
Oh! moi je le devine!

FEDERICI.
Je veux, en sa présence et devant nos amis,
Réclamer le bonheur que vous m'avez promis!

LA MARCHESA, avec joie.

Que mon cousin...

PEPINELLI, avec désespoir.

Ah! grands dieux!

LE GOUVERNEUR, bas, à Federici.

Que dis-tu?

FEDERICI, regardant Angela.

Cet hymen fait ma joie... et j'y suis résolu!
(Montrant la Marchesa.)
Elle est ma fiancée et je veux dès demain
Recevoir d'une épouse et le cœur et la main!

ENSEMBLE.

FEDERICI.

Je veux, dans ma rage,
Que l'hymen m'engage,
Pour venger l'outrage
Fait à mes amours!
(Regardant Angela.)
Maîtresse hautaine,
Orgueilleuse et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

PEPINELLI, à part.

Fatal mariage,
Dont mon cœur enrage!
Ah! vengeons l'outrage
Fait à mes amours!
(Regardant la Marchesa.)
Maîtresse hautaine,
Inconstante et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

LE GOUVERNEUR.

J'ai craint d'un orage
Le sombre présage,
Mais après l'orage
Viennent les beaux jours!
Ma crainte était vaine,
L'amour le ramène
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

LA MARCHESA.

De ce mariage
J'avais le présage,
Car après l'orage
Viennent les beaux jours!
A mes pieds sans peine
Un regard l'amène
Et l'hymen l'enchaîne
A moi pour toujours!

CHŒUR.

Brillant mariage,
Fortuné présage,
L'amour au jeune âge
Promet des beaux jours!
(Montrant Federici.
La beauté sans peine
Le séduit, l'entraîne,
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

ANGELA.

Perfide et volage,
C'est moi qui l'outrage,
C'est moi qui l'engage
En d'autres amours!
En doublant ma peine,
L'hymen qui l'enchaîne
Loin de lui m'entraîne!
Adieu pour toujours!

LE BARON, regardant Angela.

O noble courage!
(Regardant Federici.)
Fatal mariage,
(Regardant Angela.)
Qui de son jeune âge
Flétrit les beaux jours!
Mais, brisant sa chaîne,
Dieu, qui voit ma peine,
Vers moi la ramène...
A moi pour toujours!

ANGELA, au baron.

Partons, je vous suis, mon père!
Le reste ne m'est plus rien!

A vous seul ma vie entière!
Votre sort sera le mien!

ENSEMBLE.

FEDERICI.

Je veux dans ma rage,
Que l'hymen m'engage,
Pour venger l'outrage
Fait à mes amours!
Maîtresse hautaine,
Orgueilleuse et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

PEPINELLI.

Fatal mariage,
Dont mon cœur enrage!
Ah! vengeons l'outrage
Fait à mes amours!
Maîtresse hautaine,
Inconstante et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

LE GOUVERNEUR.

J'ai craint d'un orage
Le sombre présage;
Mais après l'orage
Viennent les beaux jours!
Ma crainte était vaine,
L'amour le ramène,
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

LA MARCHESA.

De ce mariage
J'avais le présage,
Car après l'orage
Viennent les beaux jours!
A mes pieds sans peine
Un regard l'amène
Et l'hymen l'enchaîne
A moi pour toujours

ANGELA.

Perfide et volage,
C'est moi qui l'outrage,

C'est moi qui l'engage
En d'autres amours!
En doublant ma peine,
L'hymen qui l'enchaîne
Loin de lui m'entraîne!
Adieu pour toujours!

LE BARON.

O noble courage,
Fatal mariage,
Qui de son jeune âge
Flétrit les beaux jours!
Mais, brisant sa chaîne,
Dieu, qui voit ma peine,
Vers moi la ramène...
A moi pour toujours!

LE CHŒUR.

Brillant mariage,
Fortuné présage,
L'amour au jeune âge
Promet des beaux jours!
La beauté sans peine
Le séduit, l'entraîne,
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

(**Federici** donne la main à la Marchesa. Angela, pâle et tremblante, s'appuie sur son père, qui l'entraîne et sort par le fond.)

ACTE III.

Un site sauvage: au fond, la montagne, et à l'horizon une route qui la traverse en serpentant; à droite, une chapelle qui s'élève sur des rochers; à gauche, l'entrée d'une grotte; au milieu de la forêt et parmi les rochers, différents groupes de bandits se sont formés. Ils viennent de se partager le butin de la veille; ils sont assis, boivent et mangent; à côté d'eux sont leurs carabines; au fond du théâtre, plusieurs femmes ont allumé un grand feu devant lequel elles apprêtent le repas; d'autres restent debout pour servir leurs maris ou leurs frères.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON DE TORRIDA, même costume qu'au second acte, assis à gauche près d'un quartier de rocher et rêvant; à droite, GERONIO, son lieutenant, et un groupe de BRIGANDS. D'autres assis au milieu du théâtre. HOMMES ET FEMMES, en costumes romains et napolitains.

CHŒUR, âpre et sauvage, mais joyeux et animé.

De ces rochers, de ces forêts,

Rois par l'audace et nos mousquets,
Partageons tout, gloire et bon vin,
Et les périls et le butin!

(Trinquant ensemble.)

Et buvons aux dragons romains
Qui doivent tomber sous nos mains!

(Ils se lèvent, s'avancent avec le baron au bord du théâtre, appuyés sur leur carabine; le chœur prend alors un caractère plus sombre.)

Malheur au traître
Qui fait connaître
Le nom du maître
Et notre sort!
Dictant d'avance
Notre vengeance
Et sa sentence,
A lui la mort!
La mort!

(Retournant s'asseoir à leur place, et reprenant gaiement.)

De ces rochers, de ces forêts,
Rois par l'audace et nos mousquets,
Partageons tout, gloire et bon vin,
Et les périls et le butin!
Et buvons aux dragons romains
Qui pourront tomber sous nos mains!

(Les femmes des brigands, debout derrière eux, remplissent leurs verres.)

LE BARON, tendant le sien.

A boire!...

(De la caverne, à gauche, et conduite par Geronio, sort Angela, en costume des paysannes de la montagne.)

O ciel! en croirais-je mes yeux?
Sous ces habits... ma fille dans ces lieux!

(Se levant et l'amenant au bord du théâtre.)

Toi, quitter mon palais?

ANGELA.

Je n'y pouvais plus vivre!
La fille de Spada, de son père doit suivre
Le destin et les pas!

(Regardant autour d'elle.)

Fille de ces montagnes,
Voici donc ma patrie...

(Montrant les femmes.)

Et voici mes compagnes!

(Prenant un broc des mains d'une des femmes qui l'entourent.)
Buvez, mon père!

LE BARON, se levant.

Eh quoi! tu veux audacieuse...

ANGELA.

De votre vie aventureuse
Partager désormais les hasards incertains.
J'en connais les dangers!
(Gaiement.)
J'en connais les refrains!
Écoutez-moi.

PREMIER COUPLET.

(Continuant.)
Fille de la montagne,
Quel est ton amoureux?
A-t-il feutre d'Espagne
Et de beaux rubans bleus?
Non, son costume est sombre
Et c'est lorsque le soir
Étend au loin son ombre,
Qu'il descend pour me voir!
Quand nous sommes ensemble,
Il rit et moi je tremble!
(Vivement et à demi voix.)
— Tais-toi, n'entends-tu pas
Les pas
Du dragon qui nous suit
La nuit?
Caché par ces cyprès
Épais,
Ami, tiens ton mousquet
Tout prêt!
— Bah! nous narguons
Les dragons!

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Viva, viva la belle signora!
Notre amour partout la suivra,
Notre bras la protégera,
Viva, viva la belle signora!

ANGELA.

Tra, la, la, la, la, la,

La, la, la, la, la, la,
La, la la, la, la, la,
Ah!

LE BARON.

Tais-toi, tais-toi... quel trouble je sens là!

DEUXIÈME COUPLET.

ANGELA.

D'une riche dentelle,
Hier, il m'a fait présent;
Car, pour me rendre belle,
Il donnerait son sang!
Même amour est le nôtre,
Et je préfère, ici,
Au bonheur près d'un autre,
Le malheur avec lui!
Nous voici donc ensemble,
Et cependant je tremble...
— Tais-toi! parle plus bas!
Tais-toi! n'entends-tu pas
Les pas
Du dragon qui nous suit
La nuit! etc., etc.

(En ce moment, descend de la montagne du fond, un bandit, tenant à la main un paquet de lettres.)

LE BARON, faisant signe à sa fille de s'interrompre.

Quelques instants, ma fille, daigne attendre.

LE BANDIT, au baron.

Des lettres que l'on vient de prendre
Sur un courrier qui passait près d'ici!

LE BARON, le regardant.

Eh! c'est notre ami Gianetti!
(Se retournant vers les femmes.)
De quelques pas, femmes, éloignez-vous!
(Angela et toutes les femmes se retirent au fond du théâtre.)
Compagnons, approchez-vous tous!

(Tous les bandits, appuyés sur leur carabine, forment un grand cercle au bord du théâtre. Au milieu de ce cercle, Gianetti est debout et le baron assis à droite près de la table.)

LE BARON, s'adressant à Gianetti d'un ton grave et lent.

Gianetti, tu nous as dénoncés et trahis!

GIANETTI, hardiment.

Ce n'est pas vrai!

LE BARON, continuant de même.

Parjure et traître...
Au gouverneur, par un secret avis...

GIANETTI, moins hardiment.

Ce n'est pas vrai!

LE BARON.

Tu fis, hier, connaître
Que j'irais à son bal!

GIANETTI, tremblant.

Ah! je l'atteste ici,
Ce n'est pas vrai!

LE BARON, tirant un papier de sa poche.

La preuve, la voici.

(Il la remet au brigand qui est près de lui, celui-ci à son voisin; la lettre fait ainsi le tour du cercle pendant le chœur suivant.)

CHŒUR, à demi voix.

Malheur au traître!
Qui fait connaître
Le nom du maître
Ou notre sort!
Dictant d'avance
Notre vengeance
Et sa sentence.
A lui la mort!
La mort!

(Une douzaine d'entre eux emmènent, par la gauche, Gianetti, pâle et tremblant. En ce moment Angela paraît à droite, près du baron, qui est toujours assis; il se retourne et l'aperçoit. Angela, sans lui rien dire, étend vers lui ses mains suppliantes et semble lui demander grâce; le baron se lève et dit à voix basse à Geronio, en lui montrant Gianetti qu'on entraîne:)

Fais qu'il s'évade s'il se peut.

GERONIO, étonné.

Comment!

LE BARON.

Va!... ma fille le veut.

(Angela porte la main de son père à ses lèvres; Geronio sort, et le baron, s'adressant à ses compagnons, dit:)

Nous, amis... reprenons
Nos verres et nos chansons.

CHŒUR.

De ces rochers, de ces forêts,
Rois par l'audace et nos mousquets,

Partageons tout, gloire et bon vin,
Et les périls et le butin!
Et buvons aux dragons romains
Qui pourront tomber sous nos mains!

LE BARON, apercevant Angela qui, à l'écart, essuie une larme.

Ah! mon Dieu! pauvre enfant, elle pleure... et frémit.

(S'adressant à Angela, avec bonté.

Je t'en prie à mon tour... va-t'en.

ANGELA, faisant le geste de rester.

Non, je l'ai dit!...

(Elle se remet à chanter.)

Tra, la, la, la, la...

CHOEUR.

Viva! viva! la belle signora!
Notre amour partout la suivra,
Notre bras la protégera.
Viva! viva! la belle signora!

(Reprenant gaiement.)

Tra, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
Ah!

(Sur la ritournelle de ce morceau, le baron assigne aux brigands différents postes, et fait signe à tout le monde de se retirer.)

LE BARON, retenant Geronio.

Le frère Borromée, le franciscain que je vous ai envoyé hier soir, a-t-il eu un bon souper, un bon lit? a-t-il bien passé la la nuit?

GERONIO.

Oui, capitaine.

LE BARON.

Qu'aujourd'hui encore on le retienne prisonnier... et qu'on le traite avec égards et respect.

GERONIO.

Le capitaine connaît nos principes.

LE BARON.

C'est bien... Laissez-nous. (Geronio sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, ANGELA.

LE BARON.

Maintenant que nous sommes seuls, parlons raison. As-tu pensé que j'accepterais un pareil sacrifice?

ANGELA.

Il le faudra bien!

LE BARON.

Te garder dans ces lieux, toi que j'ai entourée de toutes les recherches du luxe et de l'opulence... toi enfin dont le bonheur est ma vie... car j'aimerais mieux mourir que de te savoir malheureuse... et je vois des larmes dans tes yeux...

ANGELA, se hâtant de les essuyer.

Ce n'est pas! ou plutôt ces larmes-là, ce n'est pas vous, mon père, qui les faites couler.

LE BARON.

Et qui donc?

ANGELA.

Ne me le demandez pas.

LE BARON.

Alors, c'est clair... c'est *lui!*

ANGELA.

Oui, mon père.

LE BARON.

J'en étais sûr... tu l'aimes donc toujours?... (Angela fait signe que oui.) Et tu y penses sans cesse... (Même signe.) Pauvre enfant!... et moi aussi... je pense à lui... c'est-à-dire à toi... et voilà mon plan. Dès demain je renonce à l'existence que je mène... (Angela le presse dans ses bras.) Puisse Dieu me pardonner le passé, et, pour prix de mon repentir, m'accorder ton bonheur... (Gaiement.) Et puis...

ANGELA.

Et puis?...

LE BARON.

Le baron de Torrida s'en ira... loin.. bien loin d'ici, n'importe en quel pays... de là, mon enfant, j'écrirai à M. le comte Federici, neveu du gouverneur, que les obstacles qui s'opposaient à mon consentement n'existent plus... qu'il vienne nous retrouver...

ANGELA.

Que dites-vous?

LE BARON.

Il accourra sans hésiter... s'il t'aime...

ANGELA, vivement.

Et s'il ne m'aime plus!

LE BARON.

Laisse donc!... le dépit et la jalousie n'ont jamais guéri de l'amour, au contraire... il t'aime deux fois plus.

ANGELA.

Et quand il serait vrai, ce que je ne crois pas, aujourd'hui même, et, dans son dépit, il épouse la Marchesa, sa cousine...

LE BARON.

Pas encore...

ANGELA.

Vous ne l'avez donc pas entendu, hier, au milieu de ce bal, le promettre formellement à elle et à son oncle! Il s'y est engagé à haute voix et devant tout le monde.

LE BARON.

Eh bien?

ANGELA.

Eh bien! le comte Federici est un honnête homme, et après une promesse aussi solennelle, il ne saurait y manquer!

LE BARON, souriant.

Je l'y aiderai!

ANGELA.

Il n'y consentira sous aucun prétexte.

LE BARON.

Excepté pour des raisons de force majeure.

ANGELA, avec impatience.

Lesquelles?...

LE BARON.

Cela me regarde!

ANGELA, de même.

Lesquelles, de grâce!

LE BARON.

Eh! mais, le mariage doit se célébrer aujourd'hui à la villa du gouverneur, à trois lieues de Rome...

ANGELA, avec crainte.

Vous croyez?...

LE BARON.

A n'en pouvoir douter... et si par exemple on enlevait ce matin la mariée...

ANGELA.

O ciel!

LE BARON

Avec tous les égards possibles... c'est l'ordre que j'ai donné... ainsi, sois tranquille... le mariage n'aura pas lieu.

ANGELA, avec inquiétude.

Aujourd'hui... mais plus tard... mais ailleurs... ils se retrouveront...

LE BARON, secouant la tête

Jamais.

ANGELA.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Cela me regarde... et dès qu'il s'agit de ton bonheur. (Montrant les lettres que Gianetti lui a remises et qu'il a commencé à decacheter.) tu peux t'en rapporter à moi. (On entend Pepinelli en dehors.)

PEPINELLI.

Mais, messieurs... les bandits .. permettez, de grâce...

LE BARON.

Une voix qui nous est connue...

ANGELA.

Le capitaine Pepinelli.

LE BARON.

Éloigne-toi... il faut qu'il ne te voie ni dans ces lieux, ni sous ce costume.

ANGELA.

Mais vous mon, père...

LE BARON.

Moi!... c'est différent... (Montrant ses habits.) Je suis resté en tenue... je puis me montrer. (Angela rentre dans le souterrain à gauche.)

SCÈNE III.

LE BARON, PEPINELLI, amené les yeux bandés par GERONIO et par PLUSIEURS BRIGANDS.

PEPINELLI, à qui l'on ôte son bandeau.

Eh bien! oui, c'est moi, le capitaine Pepinelli; tuez-moi si vous le voulez.

LE BARON.

Ce serait dommage, et j'espère qu'on n'en fera rien.

PEPINELLI.

Que vois-je?... le baron de Torrida! prisonnier comme moi de ces... de ces Messieurs...

LE BARON.

Eh! mon Dieu oui! Vous avez donc été ce matin à l'embuscade convenue?...

PEPINELLI, à demi voix, au baron.

Vos renseignements étaient parfaitement exacts... il paraît qu'en effet Spada y est arrivé.

LE BARON, avec bonhomie.

En même temps que moi!

PEPINELLI.

Mais en force supérieure... et au lieu de le prendre... j'ai été pris!

LE BARON.

Moi de même!...

PEPINELLI.

Amené ici...

LE BARON.

Moi de même.

PEPINELLI.

Les yeux bandés.

LE BARON.

Moi, les yeux ouverts... ce qui prouve que l'on craint plus vos lumières que les miennes.

PEPINELLI.

J'en ai peur... (A voix basse.) car ce monsieur qui nous observe... (Montrant Geronio.)

LE BARON.

Geronio!... le lieutenant de Spada!...

PEPINELLI.

Vous le connaissez?

LE BARON.

Comme vous, sous des rapports...

PEPINELLI.

Inquiétants!... Il m'a avoué qu'il avait ordre de fusiller tous les dragons...

LE BARON.

Et vous qui êtes capitaine...

PEPINELLI.

J'allais offrir ma démission, quand il a ajouté qu'il lui était permis de me faire grâce...

LE BARON.

Et à moi aussi!

PEPINELLI.

A une condition.

LE BARON.

Moi de même!

PEPINELLI.

Inouïe... absurde!

LE BARON.

Moi de même.

PEPINELLI.

C'est que je consentirais ce matin à me marier.

LE BARON.

Et moi... à la condition que je servirais ce matin de témoin à un mariage...

PEPINELLI.

En vérité!...

LE BARON.

Au vôtre, peut-être!...

PEPINELLI.

C'est probable... Que dites-vous de cela?

LE BARON.

Que j'ai accepté sur-le-champ!

PEPINELLI.

Je crois bien!

LE BARON.

Et vous?...

PEPINELLI.

Moi... moi... vu qu'on me laisse le choix du supplice... je préfère, je crois...

LE BARON.

Être fusillé?

PEPINELLI.

Non.

LE BARON.

Être marié?...

PEPINELLI.

Non!

LE BARON.

Que voulez-vous donc?

PEPINELLI.

Rester garçon... parce qu'enfin cette femme, d'où vient-elle?... qui est-elle?

GERONIO.

La voici.

PEPINELLI.

O ciel! la Marchesa!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARCHESA, en grande toilette de mariée.

AIR.

Je suffoque! je me meurs,
De mes nerfs, de mes vapeurs!
M'enlever, c'est déloyal,
En costume nuptial!
Et dans le désordre extrême
De ce procédé brutal,
Ne pas vous accorder même
Le temps de se trouver mal!
(Rarrangeant ses cheveux.)
Ma coiffure contrariée
Cède aux coups des vents ennemis;
Jusqu'au bouquet de mariée,
Qui va se trouver compromis!
Et mes dentelles! .. et mes nœuds,
Dans quel état! ah! c'est affreux!
Je suffoque!... je me meurs
De mes nerfs, de mes vapeurs!
M'enlever, c'est déloyal,
En costume nuptial!
Et dans le désordre extrême
De ce procédé brutal,
Ne pas vons accorder même
Le temps de se trouver mal!
(Regardant à droite et à gauche et apercevant le baron et Pepinelli. Elle pousse un cri de joie.)
Que vois-je?... est-ce bien vous que je retrouve ici?
Vous, baron Torrida, seigneur Pepinelli...
Mon sigisbé!... mon cavalier servant!...

Defendez-moi tous deux, qu'on m'emmène à l'instant
(Montrant Geronio et les brigands.)
Loin de tous ces messieurs!..
(Regardant le geste du baron et de Pepinelli.)
Comment!... c'est impossible!...
Vous aussi!... prisonniers!... cela devient terrible!
Et pourquoi m'enlever?... répondez donc?... pourquoi?
(Regardant autour d'elle.)
Que me veut-on?... qu'exige-t-on de moi?
(Le baron fait signe à Pepinelli de le lui dire. Celui-ci l'engage à s'en charger.)
Vous vous taisez!... ah! je tremble d'effroi...
Parlez!... parlez!..
(Pepinelli, après avoir hésité et encouragé par le baron, s'approche de la Marchesa, et lui dit, d'un air humble et soumis, quelques mots à l'oreille. La Marchesa l'écoute quelques instants, puis pousse un cri.)

ENSEMBLE.

LA MARCHESA.

Je suffoque! je me meurs
De mes nerfs, de mes vapeurs!
Manquer au nœud conjugal!
En costume nuptial!
Et dans le désordre extrême
De ce procédé brutal,
Ne pas vous accorder même
Le temps de se trouver mal!

GERONIO ET LES BRIGANDS.

Marco l'ordonne!... à son caprice,
Allons, il faut qu'on obéisse.
Qu'on se marie et devant nous,
Sinon la mort. Décidez-vous?

PEPINELLI.

Et moi qui soupire
Depuis si longtemps
Mon tendre martyre
Et mes feux constants!
Aimable contrainte.
Nœuds doux et charmants,
Formés par la crainte
Et par ces brigands!

LE BARON.

En vain il soupire,
Pauvre fiancé!

Son tendre martyre
Est récompensé!
Aimable contrainte,
Nœuds doux et charmants,
Formés par la crainte
Et par des brigands!

LA MARCHESA, au baron.

C'est absurde! cela n'a pas de nom! (Montrant Pepinelli.) Epouser Monsieur... quand ce matin même tout est disposé pour un autre mariage... quand le comte Federici, mon fiancé et mon cousin... m'attend à l'autel...

PEPINELLI, d'un air soumis.

Vous comprenez bien, signora, que ce n'est pas moi qui le veux... c'est Spada.

LA MARCHESA.

Mais où est-il, ce Spada?.. ne peut-on lui parler... est-il donc invisible?..

LE BARON.

Non... car je l'ai vu...

LA MARCHESA.

En vérité!

LE BARON, à demi voix.

Il prétend... c'est original, que ses gens viennent d'intercepter des lettres que vous renvoyait le petit capitaine Sylvio Frascolino.

LA MARCHESA.

O ciel...

LE BARON.

Il a même eu l'indiscrétion de m'en lire quelques-unes... des lettres délicieuses... (Il lui en montre une que la Marchesa saisit et qu'elle se hâte de déchirer.) Les autres surtout qui, adressées par lui au comte Federici, votre cousin, auraient rompu le mariage avec un éclat désagréable!..

LA MARCHESA, troublée.

Vous croyez?..

LE BARON.

Tandis qu'en épousant comme contrainte... ce qui vous rend intéressante... un jeune et beau capitaine. . qui vous adore et qui, si vous refusez, va être fusillé...

GERONIO, à ses gens.

Attention!

LA MARCHESA.

O ciel !.. mais songez-y donc, baron, se marier ainsi...

GERONIO, de même.

Garde à vous !

LA MARCHESA.

Sans vous donner le temps de se décider !..

GERONIO.

Apprêtez armes !..

PEPINELLI, tremblant.

Signora, aurez-vous la cruauté... quand vous pouvez, par un mot et par un mariage d'inclination...

GERONIO.

En joue...

LA MARCHESA, vivement.

Voici ma main !

PEPINELLI, de même.

Voici la mienne ! (Tous deux se tiennent en tremblant par la main.) Nous voici d'accord, non sans peine. (S'adressant à Geronio sur la ritournelle du morceau suivant.) Mais où nous marier ?

GERONIO.

A la chapelle de la montagne !

PEPINELLI.

Mais qui nous mariera ?

GERONIO.

Notre aumonier ! le frère Borromée, que vous connaissez ! et que voici !

PEPINELLI.

Ce Marco Spada pense à tout !...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRA BORROMEO, BRIGANDS, HOMMES ET FEMMES.

(Le baron va au-devant de Fra Borromeo et lui fait signe qu'il faut, à l'instant même, unir Pepinelli et la Marchesa, ou qu'il y va pour eux de la tête. Borromeo s'incline avec crainte.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

BORROMEO, s'adressant à la Marchesa et à Pepinelli.)

Dans la sainte chapelle
Où l'hymen vous appelle,
Venez, couple fidèle,
Dieu recevra vos vœux !

Offrez-lui vos hommages
De ces rochers sauvages,
Qui, voisins des nuages,
Nous rapprochent des cieux!

(S'adressant au baron et montrant la Marchesa et Pepinelli.)

Pour les sauver je cède, impie!
Mais Dieu s'apprête à te punir;
Puisse le ciel, que je supplie,
Ouvrir ton cœur au repentir!

CHŒUR.

Dans la sainte chapelle
Où l'hymen vous appelle,
Venez, couple fidèle, etc.

(Fra Borromeo, la Marchesa, Pepinelli et une partie des brigands, hommes et femmes, gravissent la montagne, à droite.)

LE BARON, bas à Geronio, sur le devant du théâtre.

La cérémonie terminée, tu feras monter les nouveaux époux, tous deux en tête-à-tête, en chaise de poste, et que l'amour les conduise!

GERONIO, de même, à demi voix.

Oui, capitaine. Mais en apprenant l'enlèvement de la marquise, le gouverneur et son neveu se sont élancés imprudemment à sa poursuite avec une faible escorte...

LE BARON.

Tant mieux.

GERONIO.

Mais un fort détachement de dragons s'avance de ce côté... (Montrant la gauche.) pour le soutenir.

LE BARON.

Tant pis!

GERONIO.

On les voit, de loin, gravir lentement la montagne, guidés par ce Gianetti que votre bonté vient d'épargner.

LE BARON.

Il suffit...

GERONIO, avec colère.

Mais il connaît tous les passages.

LE BARON.

J'y cours!... toi ne quitte pas ces ruines, (Lui montrant la droite.) et veille sur ma fille!... (Apercevant Angela, qui sort en ce moment de

la caverne, à gauche.) à laquelle, en mon absence, chacun ici doit obéir.

ANGELA.

Où allez-vous donc?

LE BARON, gaiement.

Recevoir de mon mieux une visite qui nous arrive... (Prenant Angela par la main.) Quant à toi, regarde...

ANGELA, regardant à droite.

O ciel! le frère Borromée...

LE BARON, de même.

Qui bénit l'union du capitaine Pepinelli.

ANGELA, de même.

Avec la marquise!

LE BARON.

Que t'avais-je promis? pour toi, plus de rivale à craindre...

ANGELA, vivement.

Et demain nous partons?

LE BARON.

Oui, demain une existence nouvelle.

ANGELA.

Plus de dangers pour vous!

LE BARON.

Et le bonheur pour ma fille. Adieu! adieu, mon enfant. (Il l'embrasse sur le front et s'éloigne par la montagne du fond. Geronio par la droite; la musique religieuse qui s'est fait entendre pendant tout le dialogue précédent cesse et la ritournelle de l'air suivant lui succède.)

SCÈNE VI.

ANGELA, seule.

RÉCITATIF.

Le bonheur de ma fille, a-t-il dit! O mon père,
L'amour ne t'abuse-t-il pas?
Ou veux-tu me cacher d'une main tutélaire
L'abîme entr'ouvert sous nos pas!

AIR.

Vainement l'espérance
Vient sourire à mon cœur;
Je n'ose, en ma souffrance,
Croire encore au bonheur...
O doux avenir !

Dont tressaille mon âme!
O rêve heureux que l'amour vient m'offrir!
Lui me nommer sa femme!
Et m'aimer sans rougir!
Vainement l'espérance, etc.

(On entend dans le lointain le son du tambour, puis celui du clairon, pianissimo d'abord et puis crescendo; ce qui forme l'accompagnement de la cavatine suivante.)

CAVATINE.

O nouvelles alarmes!
Du fond de ces vallons,
J'entends le bruit des armes
Et le son des clairons!
Ah! je tremble d'avance,
Hélas, et dans mon cœur,
Je sens à l'espérance
Succéder la terreur!
Dieu n'a-t-il pas fait grâce
Au vœu par toi formé?
Quel danger te menace,
Mon père bien-aimé?
(Écoutant de nouveau.)
O mortelles alarmes!
Du fond de ces vallons,
J'entends le bruit des armes
Et le son des clairons!
Ah! je tremble d'avance,
Hélas! et dans mon cœur
Je sens à l'espérance
Succéder la terreur?

(Le bruit redouble, le cliquetis des armes et des cris se font entendre.)

A ces cris de vengeance,
De carnage et d'horreur,
Je sens battre mon cœur
De trouble et de terreur!

(Elle s'élance, gravit la montagne, à gauche, et disparaît au moment où, entrant par la droite, le gouverneur et Federici, désarmés, sont traînés sur le théâtre par Geronio et un groupe de bandits.)

SCÈNE VII.

FINAL.

ENSEMBLE.

GERONIO ET LES BANDITS.

Enfin, ils sont à nous,
Dieu les livre à nos coups!
Notre juste courroux
Doit les immoler tous!
La vengeance à nos bras
Ordonne leur trépas!
Oui, dans leur sang, vengeons,
Vengeons nos compagnons!
Enfin, ils sont à nous!
Dieu les livre à nos coups!
Notre juste courroux
Doit les immoler tous,
Tous!

LE GOUVERNEUR ET FEDERICI.

Moi! trembler devant vous
Et redouter vos coups!
Je ris d'un tel courroux
Et je vous brave tous!
Si le sort n'avait pas
Désarmé notre bras,
Déjà, nous vous aurions
Joints à vos compagnons!
Mais trembler devant vous
Et redouter vos coups!
Je ris d'un tel courroux
Et vous brave tous,
Tous!

(A la fin de cet ensemble, Geronio et les brigands, qui sont à droite, ont couché en joue le gouverneur et Federici, placés à gauche. Angela qui redescend en ce moment de la montagne, à gauche, pousse un cri d'effroi et s'élance au-devant des mousquets des bandits.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANGELA.

ANGELA.

Arrêtez! (Geronio et les bandits relèvent leur carabin

ENSEMBLE.

(A demi voix, et par opposition au chœur précédent, qui est bruyant et terrible.)

FEDERICI ET LE GOUVERNEUR.

Ah! je n'y puis croire encor,
Et sous ce costume étrange
Est-ce bien elle? est-ce un ange
Qui nous arrache à la mort!

ANGELA, aux bandits.

Seule arbitre de leur sort,
Je n'entends pas qu'on se venge,
Et c'est moi, moi leur bon ange,
Qui les arrache à la mort!

GERONIO ET LES BRIGANDS.

Les arracher à la mort,
Empêcher que l'on se venge,
C'est une injustice étrange!
A nous appartient leur sort!

GERONIO, montrant Federici et le gouverneur.

A nous leur sang!

ANGELA.

À moi leur grâce!
Ou vous me tûrez avec eux...
Qui de vous aura cette audace?

(Elle s'avance vers Geronio, qui vient de tirer un poignard, et qui le laisse tomber devant elle.)

Partez!.. je le veux... je le veux...

ENSEMBLE.

FEDERICI ET LE GOUVERNEUR.

Ah! je n'y puis croire encor,
Et sous ce costume étrange
Est-ce bien elle? est-ce un ange
Qui nous arrache à la mort!

ANGELA.

Seule arbitre de leur sort!
Je n'entends pas qu'on se venge,
Partez! c'est moi leur bon ange
Qui les arrache à la mort!

GERONIO ET LES BRIGANDS, murmurant entre eux.

Les arracher à la mort,
Empêcher que l'on se venge,

C'est une injustice étrange!
A nous appartient leur sort!

(A la fin de cet ensemble, Geronio et les brigands se retirent lentement et en menaçant. Une fois ou deux, ils reviennent sur leurs pas; mais sur un geste d'Angela ils s'éloignent et disparaissent.)

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, ANGELA, FEDERICI.

(Sur la ritournelle du morceau précédent, le gouverneur et Federici regardent Angela avec etonnement, puis ils s'approchent d'elle tous les deux.)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

FEDERICI, à Angela.

Quelle fée inconnue
D'un tel danger m'a préservé?

ANGELA, à part.

Il est sauvé,
Mais moi je suis perdue!

FEDERICI.

Par quels charmes, quels talismans,
Avez-vous dompté ces brigands?

ANGELA.

Ah! si j'ai pu vous soustraire au trépas,
Éloignez-vous... ne m'interrogez pas!

LE GOUVERNEUR, à part.

Eh quoi! soudain, et sa voix et sa vue,
De ces brigands ont désarmé le bras!

DEUXIEME COUPLET.

Mais plus que nous émue,
Pourquoi ces larmes dans vos yeux?

ANGELA, à part.

Qu'ils soient heureux,
Pour moi je suis perdue!

FEDERICI.

Pour désarmer ces furieux
Quel pouvoir avez-vous sur eux?

ANGELA, avec émotion.

Ah! si j'ai pu vous soustraire au trépas,
Éloignez-vous... ne m'interrogez pas!

(Elle cache sa tête dans ses mains.)

FEDERICI.

Non, je ne m'éloignerai pas... je ne vous quitterai pas ainsi...

vous à qui je dois tout... vous que je ne puis oublier... car malgré mes serments et ce mariage où je me suis engagé...

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR ET FEDERICI, à gauche; PEPINELLI ET LA MARCHESA, descendant par le fond; ANGELA, à droite.

PEPINELLI, donnant le bras à la Marchesa, qui s'appuie sur lui.

Impossible à la voiture de descendre... Ce postillon qui refuse d'avancer.

LA MARCHESA.

Il a raison... on se bat dans la montagne et de tous les côtés...

PEPINELLI.

Quel plaisir! un jour de noce... c'est à dégoûter du bonheur... (Tout en parlant, ils sont descendus au milieu du théâtre, près du gouverneur et de Federici, qui les regardent avec étonnement.)

LE GOUVERNEUR ET FEDERICI.

O ciel!

PEPINELLI, à la Marchesa.

Votre oncle!...

LA MARCHESA, apercevant Federici.

Mon prétendu!

LE GOUVERNEUR.

Qu'ai-je vu?

PEPINELLI.

Deux nouveaux mariés...

LA MARCHESA, vivement.

Malgré nous, par autorité supérieure!

PEPINELLI.

Le mariage!... ou la vie!

FEDERICI.

Vous!... mariés!... quel bonheur!

LA MARCHESA, avec reproche.

Comment, quel bonheur!

FEDERICI.

Pardon!... signora, je voulais dire que je suis désolé... (La ritournelle du morceau suivant se fait entendre dans le lointain.)

LE GOUVERNEUR.

Ecoutez... écoutez .. des cris de victoire.

PEPINELLI.

Oui! mais quels sont les vainqueurs? (En ce moment de tous les côtés entrent sur le théâtre des dragons victorieux, traînant des brigands prisonniers ou blessés.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DRAGONS.

CHŒUR.

Victoire à nous! victoire! victoire!
Le ciel est déclaré pour nous,
Et rien ne manque à notre gloire,
Leur chef lui-même est tombé sous nos coups!

TROIS DRAGONS.

Frappé par nous d'un coup mortel,
Et tout sanglant on l'amène...

(Angela, prête à s'évanouir, est soutenue par Federici.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SPADA, amené blessé, soutenu par des dragons; GERONIO, blessé, est à côté de lui.

ANGELA, pousse un cri de douleur et court se jeter à genoux près de Spada, qui vient de tomber sur un siége qu'on a avancé derrière lui. En ce moment frère Borromée s'avance et vient se placer debout près de Spada.

Mon père!...

TOUS.

Son père! ô ciel!

(Spada est couché sur une espèce de brancard, au milieu du théâtre: Angela est à genoux, à gauche, Geronio, à genoux à droite, près de lui, les dragons romains l'entourent. (Voir le tableau d'Horace Vernet : La Confession d'un Bandit.) A gauche du théâtre, le gouverneur et Federici, debout; à droite, la Marchesa et Pepinelli; au fond, et différemment groupes, des dragons, des seigneurs de la suite du gouverneur, bandits, hommes et femmes.)

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR, PEPINELLI, LA MARCHESA ET LE CHŒUR.

O sinistre lumière
Qui vient frapper nos yeux,
Quoi! c'était là son père,
Qu'ils soient maudits tous deux!

SPADA.

O mon bonheur sur terre,
Mes seuls, mes derniers vœux,
Qu'une main aussi chère
Vienne fermer mes yeux!

ANGELA.

Je viens à toi, mon père,
Proscrit et malheureux,

Que ma main qui t'est chère
Puisse fermer tes yeux!

FEDERICI.

O sinistre lumière
Qui vient frapper mes yeux!
Eh quoi! c'est là son père...
(Avec douleur.)
Que faire, malheureux!
(S'approchant d'Angela et à voix basse.)
Oui, nos lois l'ont proscrit!... mais toi!...
Toi, tu n'es pas coupable et tu seras à moi!

SPADA, qui l'entend, relève sa tête, et dit, à part, avec émotion.

Ah! c'est un noble cœur!...
(A Angela, avec force.)
Et tu l'épouseras!

ANGELA, à voix haute.

Moi, jamais!... plutôt le trépas!

LE GOUVERNEUR, à Federici.

Elle a raison, un tel hymen, c'est l'infamie!

(Angela pousse un cri et cache sa tête dans le sein de Spada.)

SPADA, à part, la regardant.

Voilà donc, après moi, le destin qui l'attend!
Non, même après ma mort, ô ma fille chérie,
Je veux te protéger comme de mon vivant!
(A voix haute et rassemblant ses forces.)
Avant que mon heure ne vienne,
Approchez... devant Dieu,
Devant vous tous... je veux... faire un aveu...
(Montrant Angela.)
Sur cet enfant... que chacun... croit la mienne!

FEDERICI, vivement et avec joie.

Ne l'est-elle donc pas?

SPADA, sans répondre, dit à part et avec force.

Si, vraiment!
C'est bien ma fille, à moi! c'est ma chair et mon sang!

FRÈRE BORROMÉE, avec force.

Réponds, et songe bien que devant Dieu lui-même
Tu vas paraître dans l'instant!

TOUS, répétant ces dernières paroles.

Tu vas paraître dans l'instant!

SPADA.

Je le sais!

FRÈRE BORROMÉE, de même.

Songe bien que dans un tel moment
Un mensonge c'est l'anathème!

TOUS, entourant Spada.

Un mensonge, c'est l'anathème!

SPADA.

Je le sais!

FRÈRE BORROMÉE.

Songe enfin qu'il n'est point de pardon,
Et qu'il y va de ton âme!..

TOUS, de même.

Il y va de ton âme!

SPADA, à part.

Mon âme pour ma fille!

(A voix haute.)

Écoutez tous... je jure...
Devant vous. .

FRÈRE BORROMÉE, avec force.

Devant Dieu qui punit l'imposture!

SPADA, avec intention et regardant sa fille.

Devant Dieu qui m'entend et qui lit dans mon cœur...
Je jure qu'autrefois... un noble... un grand seigneur,

(Ranimant ses forces.)

Le duc San-Germano... lui... toute sa famille...
Furent par nous... en ces lieux... massacrés...

(Montrant Angela.)

Elle exceptée...

(Avec effort.)

Elle est sa fille!

TOUS, poussant un cri et s'éloignant de Spada.

Ah!

GERONIO, qui pendant ce temps se trouve seul à genoux près de Spada, lui dit à voix basse :

Ce n'est pas!

SPADA, vivement.

Tais-toi!

LE GOUVERNEUR ET FRÈRE BORROMÉE, à Spada.

Vous le jurez?

SPADA, levant sa main défaillante.

Oui!

LE GOUVERNEUR, mettant la main d'Angela dans celle de Federici.

Que vos nœuds par moi soient consacrés!

SPADA, avec un éclair de joie.

Ils sont unis!

(A part.)

Ah! le bonheur pour elle!

Et pour moi...

GERONIO, à genoux près de lui, et à voix basse.

La perte éternelle!

SPADA, se relevant, et levant les yeux au ciel avec espoir.

Non, non, il est un Dieu clément et tutélaire,
Dieu, notre père à tous... et ce crime d'un père
Aura grâce à ses yeux!...

ANGELA, courant près de lui.

O comble de douleurs!

SPADA, étendant ses bras vers elle.

Adieu, ma fille...

(Se reprenant avec force.)

Non... duchesse!...

(Laissant tomber ses bras.)

Je me meurs!

(Cri général.)

Ah!...

(Angela tombe évanouie entre les bras de Federici, qui la soutient. Geronio se jette à genoux près de Spada. — La toile tombe.)

FIN DU NEUVIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU NEUVIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

Nous savons que la seule réforme qui soit réclamée par les lecteurs, désormais, est la réforme du prix de vente.

C'est à ce besoin de bon marché que nous voulons répondre, en formant la collection que nous annonçons. Peu de maisons dans la librairie parisienne, nous pouvons le dire, sont aussi bien en position que la nôtre de donner le signal de cette réforme, qui ne peut s'appliquer qu'à des livres signés de noms assez populaires pour assurer de nombreux tirages et un débit rapide. Possesseurs de la propriété littéraire d'un grand nombre d'ouvrages dont le succès, déjà éprouvé, offre les garanties les plus certaines; assurés par traités de la publication des œuvres que produit l'élite des auteurs contemporains, de ceux-là surtout à qui leurs succès passés et leur jeunesse promettent un long et fécond avenir, nous pouvons, dès à présent, annoncer que tous ces ouvrages sont de ceux que l'opinion publique s'empresse de consacrer.

Parmi ces ouvrages, parmi ces noms, nous pouvons citer les livres de Lamartine, de Ponsard, de George Sand, de madame de Girardin, ceux de Charles de Bernard, de Stendhal; des livres écrits et à écrire d'Henry Murger, qui se classe désormais parmi les romanciers les plus originaux du dix-neuvième siècle; le *Théâtre*, les *Proverbes* et les *Nouvelles* de Scribe, que le nouveau format va contribuer encore à populariser dans le public lisant; les œuvres de Gérard de Nerval, l'écrivain studieux et original que tous regrettent; les travaux historiques et littéraires de Mérimée, les ouvrages de Louis Reybaud, le piquant auteur de *Jérôme Paturot;* les œuvres littéraires des critiques les plus accrédités, Cuvillier-Fleury, Théophile Gautier, le comte Armand de Pontmartin.

Et combien encore d'autres noms chers aux lettres, populaires dans le monde qui lit et aime à lire! combien de romanciers dont les récits ont le privilége d'intéresser, de passionner la foule, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Émile Souvestre, Alexandre Dumas fils, Alphonse Karr, Méry, Léon Gozlan, Félicien Malefille, Jules Sandeau, Paul Meurice, Edmond Texier, Marc Fournier, Paul de Molenes, Champfleury, le major Fridolin, etc.

Et puis aussi les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, que nous nous empresserons de faire traduire, spécialement pour notre édition, aussitôt qu'ils auront acquis une notoriété suffisante, et qui se classeront à côté des romans d'Henri Conscience, à côté d'Edgar Poë, le célèbre romancier américain, dont les *Histoires extraordinaires* paraîtront prochainement.

Tous ces noms, toutes ces œuvres viendront successivement prendre place dans cette collection, à laquelle s'ajouteront chaque jour de nouveaux éléments de succès, et qui sera, grâce à ce concours de talents reconnus, le répertoire le plus complet de la littérature contemporaine.

OUVRAGES PARUS ET A PARAITRE

A. DE LAMARTINE. vol.

Les Confidences................. 1
Nouvelles Confidences........... 1

THÉOPHILE GAUTIER.

Les Beaux-Arts en Europe....... 2
Constantinople.................. 1
L'art moderne................... 1

GEORGE SAND

Mauprat......................... 1
Valentine....................... 1
Indiana......................... 1
Jeanne.......................... 1
La Mare au Diable............... 1
La Petite Fadette............... 1
François le Champi.............. 1

GÉRARD DE NERVAL

La Bohême galante............... 1
Le Marquis de Fayolle........... 1
Les Filles du Feu............... 1

EUGÈNE SCRIBE

Théatre, tomes 1 à 8............ 8
Nouvelles....................... 1
Historiettes et Proverbes....... 1

HENRY MURGER

Le Dernier Rendez-vous.......... 1
Le Pays Latin................... 1
Scènes de Campagne.............. 1

ÉMILE AUGIER

Poésies complètes............... 1

Mme BEECHER STOWE

Traduction E. Forcade.

Souvenirs heureux............... 2

ALPHONSE KARR

Les Femmes...................... 1
Agathe et Cécile................ 1
Promenade hors de mon jardin.... 1

LOUIS REYBAUD

Le dernier des Commis voyageurs. 1
Le Coq du clocher............... 1
L'Industrie en Europe........... 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Marguerite, ou Deux Amours.... 1

PAUL MEURICE vol.

Scènes du Foyer................. 1

J. AUTRAN

La Vie rurale................... 1

CHARLES DE BERNARD

Le Nœud gordien................. 1
Un Homme sérieux................ 1
Gerfaut......................... 1
Les Ailes d'Icare............... 1

HOFFMANN

Traduction Champfleury.

Contes posthumes................ 1

ALEX. DUMAS FILS

Aventures de quatre Femmes.... 1
La Vie a vingt ans.............. 1
Antonine........................ 1
La Dame aux Camélias............ 1

F. PONSARD

Études antiques................. 1

JULES LECOMTE

Le Poignard de Cristal.......... 1

X. MARMIER

Au Bord de la Néva.............. 1

FRANCIS WEY

Les Anglais chez eux............ 1

PAUL DE MUSSET

La Bavolette.................... 1

E. TEXIER

Amour et Finance................ 1

PAUL FÉVAL

Le Tueur de Tigres.............. 1

ACHIM D'ARNIM

Traduction Th. Gautier fils.

Contes bizarres................. 1

ARSÈNE HOUSSAYE

Les Femmes comme elles sont.... - 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS

Le grand Désert................. 1

H. BLAZE DE BURY — vol.

Musiciens contemporains......... 1

LÉON GOZLAN

Les Chateaux de France......... 1
Le Notaire de Chantilly........ 1

ÉMILE SOUVESTRE

Un Philosophe sous les toits... 1
Confessions d'un ouvrier......... 1
Au coin du feu.................. 1
Scènes de la vie intime.......... 1
Chroniques de la mer........... 1
Les Clairières.................. 1
Scènes de la Chouannerie....... 1
Dans la Prairie.................. 1
Sur la Pelouse.................. 1
Les Soirées de Meudon.......... 1
Souvenirs d'un Vieillard........ 1

B. H. RÉVOIL,
Traducteur.

Les Harems du nouveau monde... 1

FÉLIX MORNAND

La Vie arabe.................... 1

EDGAR POE
Traduction Charles Baudelaire

Histoires extraordinaires....... 1
Nouvelles Histoires extraordinaires.................... 1

A. VACQUERIE

Profils et Grimaces............. 1

A. DE PONTMARTIN

Contes et Nouvelles 1
Mémoires d'un Notaire.......... 1
La Fin du procès................ 1
Contes d'un Planteur de choux.. 1

MAX RADIGUET

Souvenirs de l'Amérique espagnole...................... 1

HENRI CONSCIENCE
Traduction Léon Wocquier.

Scènes de la vie flamande....... 2
Le Fléau du Village............ 1

GUSTAVE D'ALAUX

L'Empereur Soulouque et son Empire........................ 1

CHARLES DE LA ROUNAT

La Comédie de l'Amour.......... 1

CUVILLIER-FLEURY — vol.

Voyages et Voyageurs........... 1

XAVIER EYMA

Les Peaux noires................ 1

DE STENDHAL
(H. BEYLE.)

De l'Amour..................... 1
Le Rouge et le Noir............ 1
La Chartreuse de Parme........ 1

OCTAVE DIDIER

Madame Georges................. 1

LOUIS DE CARNÉ

Un Drame sous la Terreur...... 1

HILDEBRAND
Traduction Léon Wocquier.

Scènes de la vie hollandaise.... 1

CHAMPFLEURY

Les premiers Beaux Jours....... 1

ROGER DE BEAUVOIR

Le Chevalier de Saint-Georges.. 1
Aventurières et Courtisanes..... 1
Histoires cavalières............ 1

AMÉDÉE ACHARD

Parisiennes et Provinciales...... 1

ALBÉRIC SECOND

A quoi tient l'Amour........... 1

Mme CAROLINE BERTON
Née Samson

Le Bonheur impossible.......... 1

NADAR

Quand j'étais étudiant.......... 1

MARC FOURNIER

Le Monde et la Comédie........ 1

CHARLES BARBARA

Histoires émouvantes............ 1

JULES SANDEAU

Sacs et Parchemins.............. 1

MÉRY

Les Nuits anglaises............. 1
Une Histoire de famille 1
Salons et Souterrains de Paris.. 1
André Chénier................. 1

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

COLLECTION MICHEL LÉVY

VOLUMES PARUS ET A PARAITRE
Format grand in-18, à 1 franc

A. DE LAMARTINE vol.

Les Confidences....... 1
Nouvelles Confidences.. 1

THÉOPHILE GAUTIER

Les Beaux-Arts en Europe. 2
Constantinople... 1
L'Art moderne.. 1

GEORGE SAND

Mauprat 1
Valentine....... 1
Indiana. 1
Jeanne.... 1
La Mare au Diable..... 1
La petite Fadette...... 1
François le Champi. .. 1
Teverino 1

GÉRARD DE NERVAL

La Bohême galante..... 1
Le Marquis de Fayolle.. 1
Les Filles du Feu..... 1

EUGÈNE SCRIBE

Théâtre, tomes 1 à 10. 10
Nouvelles............ 1
Historiettes et Proverbes 1

F. PONSARD

Études antiques....... 1

HENRY MURGER

Le dernier Rendez-Vous. 1
Le Pays Latin......... 1
Scènes de Campagne... 1

CUVILLIER-FLEURY

Voyages et Voyageurs.. 1

ÉMILE AUGIER

Poésies complètes..... 1

Mme BEECHER STOWE

Traduction E. Forcade.

Souvenirs heureux..... 2

ALPHONSE KARR

Les Femmes.......... 1
Agathe et Cécile...... 1
Promenades hors de mon Jardin......... 1
Les Fleurs............ 1

LOUIS REYBAUD

Le dernier des Commis-Voyageurs.......... 1
Le Coq du Clocher.... 1
L'Industrie en Europe. 1

Mme É. DE GIRARDIN vol.

Marguerite, ou deux Amours.... 1

PAUL MEURICE

Scènes du Foyer....... 1

CHARLES DE BERNARD

Le Nœud gordien . .. 1
Gerfaut. 1
Un Homme sérieux..... 1
Les Ailes d'Icare.... .. 1

HOFFMANN

Traduction Champfleury.

Contes posthumes...... 1

ALEX. DUMAS FILS

Aventures de quatre Femmes..... 1
La Vie à vingt ans.. . 1
Antonine...... 1
La Dame aux Camélias. 1

JULES LECOMTE

Le Poignard de Cristal.. 1

X. MARMIER

Au bord de la Newa... 1

J. AUTRAN

La Vie rurale......... 1

FRANCIS WEY

Les Anglais chez eux... 1

PAUL DE MUSSET

La Bavolette..... ... 1

EDMOND TEXIER

Amour et Finance . .. 1

ACHIM D'ARNIM

Traduc. Th. Gautier fils.

Contes bizarres... .. . 1

ARSÈNE HOUSSAYE

Les Femmes comme elles sont 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS

Le grand Désert. 1

H. BLAZE DE BURY

Musiciens contemporains 1

OCTAVE DIDIER

Madame Georges....... 1

ÉMILE SOUVESTRE vol

Un Philosophe sous les toits............... 1
Confessions d'un Ouvrier 1
Au coin du Feu....... 1
Scenes de la Vie intime. 1
Chroniques de la Mer.. 1
Dans la Prairie 1
Les Clairières 1
Scènes de la Chouannerie 1
Les derniers Paysans... 1
Souvenirs d'un Vieillard. 1
Sur la Pelouse. 1
Les Soirees de Meudon. 1

LÉON GOZLAN

Les Châteaux de France. 1
Le Notaire de Chantilly. 1

FÉLIX MORNAND

La Vie arabe. 1

EDGAR POE

Traduct. Ch. Baudelaire.

Histoires extraordinaires 1

A. VACQUERIE

Profils et Grimaces..... 1

CHARLES BARBARA

Histoires émouvantes.. 1

A. DE PONTMARTIN

Contes et Nouvelles ... 1
Mémoires d'un Notaire. 1
La fin du Procès. 1
Contes d'un Planteur de choux. 1

HENRI CONSCIENCE

Traduct. Léon Vocquier.

Scènes de la Vie flamande 2
Le Fléau du Village.. . 1

DE STENDHAL (H. Beyle)

De l'Amour......... .. 1
Le Rouge et le Noir... 1
La Chartreuse de Parme 1

MAX RADIGUET

Souvenirs de l'Amérique espagnole........... 1

PAUL FÉVAL

Le Tueur de Tigres 1

MÉRY vol.

Les Nuits anglaises.. 1
Une Histoire de Famille. 1
André Chénier 1
Salons et Souterrains de Paris............ 1

LOUIS DE CARNÉ

Un Drame sous la Terreur 1

CHAMPFLEURY

Premiers Beaux Jours . 1

H. B. RÉVOIL (Traducteur)

Les Harems du Nouveau-Monde......... 1

ROGER DE BEAUVOIR

Le Chevalier de Saint-Georges.. 1
Aventurières et Courtisanes............. 1
Histoires cavalieres.... 1

GUSTAVE D'ALAUX

L'empereur Soulouque et son Empire....... 1

XAVIER EYMA

Les Peaux-Noires..... 1

HILDEBRAND

Traduct. Leon Vocquier

Scenes de la Vie hollandaise... 1

AMÉDÉE ACHARD

Parisiennes et Provinciales. 1

CHARLES DE LA ROUNAT

La Comédie de l'Amour. 1

ALBÉRIC SECOND

A quoi tient l'Amour. 1

Mme BERTON (née Samson)

Le Bonheur impossible. 1

NADAR

Quand j'étais Étudiant. 1

MARC FOURNIER

Le Monde et la Comédie 1

JULES SANDEAU

Sacs et Parchemins.. . 1

PARIS. — IMP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.